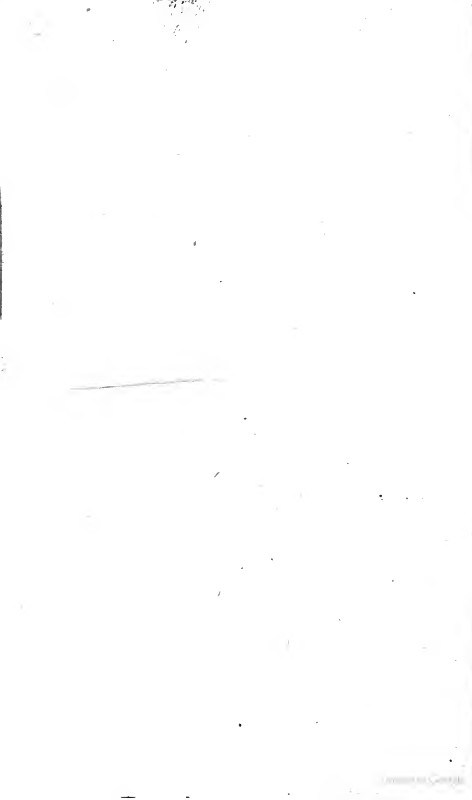


THÉATRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME VII.



THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

avec les commentaires de VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION,

ornée de trente-cinq figures.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1797.

L'HÉRACLIUS ESPAGNOL,

OU

LA COMEDIE FAMEUSE,

DANS CETTE VIE TOUT EST VÉRITÉ ET TOUT EST MENSONGE.

Fête représentée devant leurs majestés, dans le salon royal du Palais, par don Pédro Caldéron de la Barca.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Il s'est élevé depuis long-tems une dispute assez vive pour savoir quel était l'original, ou l'*Héraclius* de *Corneille*, ou celui de *Caldéron*. N'ayant rien vu de satisfaisant dans les raisons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Espagne l'*Héraclius* de *Caldéron*, intitulé : *En esta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé séparément in-4° avant que le recueil de *Caldéron* parût au jour. C'est un exemplaire extrêmement rare, et que le savant *don Gregorio Mayans y Siscar*, ancien bibliothécaire du roi d'Espagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage ; et le lecteur attentif verra aisément quelle est la différence du genre employé par *Corneille*, et de celui de *Caldéron*, et il découvrira au premier coup d'œil quel est l'original.

Le lecteur a déjà fait la comparaison des théâtre français et anglais, en lisant la conspiration de *Brutus* et de *Cassius*, après avoir lu celle de *Cinna*. Il comparera de même le théâtre espagnol avec le français. Si après cela il reste des disputes, ce ne sera pas entre les personnes éclairées.

PERSONNAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.

HÉRACLIUS, fils de Maurice.

LÉONIDE, fils de Phocas.

ISMÉNIE.

ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambassadeur de Maurice vers Phocas.

CINTIA, reine de Sicile.

LISIPPO, sorcier.

FRÉDÉRIC, prince de Calabre.

LIBIA, fille du sorcier.

LUQUET, paysan ou gracieux, bouffon.

SABANION, autre bouffon, ou gracieux.

MUSICIENS ET SOLDATS.

L'HÉRACLIUS
ESPAGNOL.
PREMIÈRE JOURNÉE.

Le théâtre représente une partie du mont Etna : d'un côté on bat le tambour et on sonne de la trompette ; de l'autre on joue du luth et du téorbe ; des soldats s'avancent à droite, et Phocas paraît le dernier ; des dames s'avancent à gauche, et Cintia, reine de Sicile, paraît la dernière. Les soldats crient, *Vive Phocas :* Phocas répond, *Vive Cintia;* allons, soldats, dites en la voyant, *Vive Cintia.* Alors les soldats et les dames crient de toute leur force, *Vive Cintia et Phocas.*

Quand on a bien crié, Phocas ordonne à ses tambours et à ses trompettes de battre et de sonner en l'honneur de Cintia. Cintia ordonne à ses musiciens de chanter en l'honneur de Phocas ; la musique chante ce couplet :

1) Sicile en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

1) Il y a dans l'original, mot à mot,

Que ce Mars jamais vaincu,
Que ce César toujours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacrie.

Après qu'on a chanté ces beaux vers, Cintia rend hommage de la Sicile à Phocas; elle se félicite d'être la première à lui baiser la main. Nous sommes tous heureux, lui dit-elle, de nous mettre aux pieds d'un héros si glorieux. Ensuite cette belle reine se tournant vers les spectateurs, leur dit : C'est la crainte qui me fait parler ainsi; il faut bien faire des complimens à un tyran. La musique recommence alors, et on répète que Phocas est venu en Sicile par un heureux hasard. L'empereur Phocas prend alors la parole, et fait ce récit qui, comme on voit, est très-à-propos.

Il est bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée, car j'y trouve des applaudissemens, et je pouvois y entendre des injures. Je suis né en Sicile comme vous savez; et quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvasse ici plus d'oppositions que de fêtes, attendu que personne n'est aussi heureux dans sa patrie que chez les étrangers, sur-tout quand il revient dans son pays après tant d'années d'absence.

Mais voyant que vous êtes politique et avisée, et que vous me recevez si bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, et que je n'étancherai, ni sur vous, ni sur la Sicile, la soif hydropique de sang de mon superbe héri-

tage ; et afin que vous sachiez qu'il n'y a jamais eu de si grande clémence, et que personne jusqu'à présent n'a joui d'un tel privilége, écoutez attentivement.

J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes et ces bruières m'ont donné la naissance, et que je ne dois qu'à moi seul, non à un sang illustre, les grandeurs où je suis monté. Avorton de ces montagnes, c'est grace à ma grandeur que j'y suis revenu. Vous voyez ces sommets du mont Etna, dont le feu et la neige se disputent la cime ; c'est là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit ; je n'y connus point de père ; je ne fus entouré que de serpens ; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance ; et dans ma jeunesse je ne mangeai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta long-tems si j'étais homme ou bête, et résolut enfin, en voyant que j'étais l'un et l'autre, de me faire commander aux hommes et aux bêtes. Mes premiers vassaux furent les griffes des oiseaux, et les armes des hommes contre lesquels je combattis ; leurs corps me servirent de viande, et leurs peaux de vêtemens.

Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits qui, poursuivis par la justice, se retiraient dans les épaisses forêts de ces montagnes, et qui y vivaient de rapine et de carnage. Voyant que j'étais une brute raisonnable, ils me choisirent pour leur capitaine ; nous mîmes

à contribution le plat pays; mais bientôt nous élevant à de plus grandes entreprises, nous nous emparâmes de quelques villes bien peuplées; mais ne parlons pas des violences que j'exerçai : votre père régnait alors en Sicile, et il était assez puissant pour me résister. Parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Constantinople. Il passa en Italie pour se venger de ce qu'on lui disputait la souveraineté des fiefs du saint empire romain; il ravagea toutes les campagnes, et il n'y eut ni hameau, ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ses étendards.

Votre père, le roi de Sicile, qui voyait l'orage approcher de ses états, nous accorda un pardon général, à nos voleurs et à moi : (ô sottes raisons d'état!) il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, et bientôt mon métier infame devint une occupation glorieuse. Je combattis l'empereur Maurice avec tant de succès, qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ses grandeurs, tous ses triomphes s'évanouirent; son armée me nomma son capitaine par terre et par mer : alors je les menai à Constantinople, qui se mit en défense; je mis le siége devant ses murs pendant cinq années, sans que la chaleur des étés, ni le froid des hivers, ni la colère de la neige, ni la violence du soleil me fissent quitter mes tranchées : enfin les habitans presque ensevelis sous leurs ruines, et demi-morts de faim, se soumirent

à regret, et me nommèrent César. Depuis ma première entreprise jusqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combattu pendant trente années; vous pouvez vous en appercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée et malpropre peigne assez rarement.

Me voilà à présent revenu en Sicile; et quoiqu'on puisse présumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, et qui est à présent empereur, j'ai pourtant encore deux autres raisons de mon retour. Ces deux raisons sont des propositions contraires; l'une est la rancune, et l'autre l'amour. C'est ici, Cintia, qu'il faut me prêter attention.

Eudoxe, qui était femme et amante de Maurice, et qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit comme le jour, à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets, fut surprise des douleurs de l'enfantement le jour que j'avais tué son mari dans la bataille; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme nommé Astolphe, qui était venu en ambassade vers moi de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne sais pour quelle affaire. Je me souviens très-bien de cet Astolphe, et si je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant, si pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres. La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Astolphe, se

voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre mes mains. On prétend qu'il s'est enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, et on ne sait aujourd'hui s'il est mort ou vivant.

Mais laissons cela, et passons à une autre aventure; elle n'est pas moins étrange, et cependant elle ne paraîtra pas invraisemblable; car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On admire les historiens, et on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'histoire tient du prodige.

Il faut que vous sachiez qu'il y avait une jeune paysanne nommée Eriphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puisqu'en effet l'empire est dans la beauté; elle fut dame de mes pensées : il n'y a, comme vous savez, si fière beauté qui ne se rende à l'amour. Or, madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans son village, je la laissai grosse. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

Quand j'eus vaincu et tué l'empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eriphile, que ne pouvant supporter mon absence, elle résolut de venir me trouver : elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement la surprirent en chemin dans un désert; mon confident qui l'accompagnait, alla chercher du secours, et voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce tems-là un habitant de ces lieux incultes arriva

aux cris d'Eriphile : elle lui dit qui elle était, et ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant; elle crut l'intéresser davantage par cette confidence ; et craignant de mourir dans les douleurs qu'elle ressentait, elle remit entre les mains de cet inconnu mon chiffre gravé sur une lame d'or, dont je lui avais fait présent.

Cependant mon confident revenait avec du monde ; l'inconnu disparut aussitôt, emportant avec lui mon fils et le signe avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eriphile mourut, sans qu'il nous ait jamais été possible de retrouver ni le voleur, ni le vol. Je vous ai déjà dit que la guerre et mes victoires ne m'ont pas laissé le tems de faire les recherches nécessaires. Aujourd'hui, comme tout l'Orient est calme ainsi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux sentimens de tendresse et de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent, l'une est celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périsse : j'ignore même encore si cet enfant est un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni soins, ni peines, je chercherai par toute l'île, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, jusqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, et que mes espérances et mes craintes finissent.

CINTIA.

Si j'avais su votre secret plutôt, j'aurais fait toutes les diligences possibles; mais je vais vous seconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint et qui souhaite? Allons, ne différons point.

CINTIA, *à ses femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, battez du tambour, et sonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos.

PHOCAS.

Faites résonner vos différentes voix:

Sicile en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHOEUR.

Que Cintia vive! vive Cintia!

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive! vive Phocas!

(*On entend ici une voix qui crie derrière le théâtre,* Meurs.

PHOCAS.

Ecoutez; suspendez vos chants: quelle est cette

voix qui contredit l'écho, et qui fait entendre tout le contraire de ces cris, Vive Phocas?

LIBIA, *derrière le théâtre.*

Meurs de ma malheureuse main.

CINTIA.

Quelle est cette femme qui crie? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre: c'est une femme qui paraît belle; elle est toute troublée; elle descend de la montagne; elle court; elle est prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la, j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main malheureuse, et non pas des mains d'une bête.

PHOCAS, *en tendant les bras à Libia, lorsqu'elle est prête à tomber du penchant de la montagne.*

Tu ne mourras pas; je te soutiendrai, je serai l'Atlas du ciel de ta beauté; tu es en sureté, reprends tes esprits.

CINTIA, *à Libia.*

Dis-nous qui tu es.

LIBIA.

Je suis Libia fille du magicien Lisippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre son maître; il s'est retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble son almanach, des sphères, des as-

trolabes et des quarts de cercle ; nous partageons entre nous deux le ciel et la terre : il fait des prédictions, et j'ai soin du ménage, je vais à la chasse. Je suivais une biche que j'avais blessée, lorsque j'ai entendu des tambours et des trompettes d'un côté, et de la musique de l'autre. Etonnée de ce bruit de guerre et de paix, j'ai voulu m'approcher, lorsqu'au milieu de ces précipices j'ai vu une espèce de bête en forme d'homme, ou une espèce d'homme en forme de bête ; c'est un squelette tout courbé, une anatomie ambulante; sa barbe et ses cheveux sales couvraient en partie un visage sillonné de ces rides que le tems, ce maudit laboureur, imprime sur les sillons de notre vie pour n'y plus rien semer. Cet homme ressemblait à ces vieux étançons de bâtimens ruinés, qui étant sans écorce et sans racine, sont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crains rien ; ne poursuis pas ; tu ne sais pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire. Mais où ne trouve-t-on pas des hommes et des bêtes ? Il y a là dedans quelques choses de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourrez trouver aisément cet homme ; car si les tambours et la musique l'ont fait sortir de sa caverne, recommençons, et il approchera.

PHOCAS.

Vous dites bien : faisons entendre encore nos instrumens.

(*La musique recommence ; et on chante encore.*)

Sicile en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire, etc.

(*Après cette reprise, l'empereur Phocas, la reine Cintia, et la fille du sorcier s'en vont à la piste de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, sans qu'on sache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard, qui est Astolphe lui-même, vient sur le théâtre avec Héraclius, fils de Maurice, et Léonide, fils de Phocas. Ils sont tous trois vêtus de peaux de bêtes.*)

ASTOLPHE.

Est-il possible, téméraires, que vous soyez sortis de votre caverne sans ma permission, et que vous hasardiez ainsi notre vie et la mienne !

LÉONIDE.

Que voulez-vous ? cette musique m'a charmé ; je ne suis pas le maître de mes sens.

(*On entend alors le son des tambours.*)

HÉRACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi ; c'est un volcan qui embrase toutes les puissances de mon ame.

LÉONIDE.

Quand dans le beau printems les doux zéphyrs et le bruit des ruisseaux s'accordent ensemble, et que les gosiers harmonieux des oiseaux chantent la bien-venue des roses et des œillets, leur musique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HÉRACLIUS.

J'ai entendu souvent dans l'hiver les gémissemens de la croupe des montagnes sous la rage des ouragans, le bruit de la chute des torrens, celui de la colère des nuées, mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre ; c'est un tonnerre dans un tems serein ; il flatte mon cœur et l'embrase.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un est si doux, et l'autre si terrible, ne soient la ruine de tous trois.

HÉRACLIUS et LÉONIDE, *ensemble.*

Comment l'entendez-vous ?

ASTOLPHE.

C'est qu'en sortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obscure une femme, et je crains bien qu'elle ne dise qu'elle m'a vu.

HÉRACLIUS.

Et pourquoi, si vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas appelé, pour voir comment une

femme est faite, car, selon ce que vous m'avez dit, de toutes les choses du monde que vous m'avez nommées, rien n'approche d'une femme; je ne sais quoi de doux et de tendre se coule dans l'ame à son seul nom, sans qu'on puisse dire pourquoi.

LÉONIDE

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas appelé pour la voir. Une femme excite en moi un sentiment tout contraire; car d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à son nom, comme s'appercevant de son danger; ce nom seul laisse dans l'ame je ne sais quoi qui la tourmente, sans qu'elle le sache.

ASTOLPHE.

Ah! Héraclius, que tu juges bien! ah! Léonide, que tu penses à merveille!

HÉRACLIUS.

Mais comment se peut-il faire qu'en disant des choses contraires nous ayons tous deux raison?

ASTOLPHE.

C'est qu'une femme est un tableau à deux visages; regardez-la d'un sens, rien n'est si agréable; regardez-la d'un autre, rien n'est si terrible. C'est le meilleur ami de notre nature, c'est notre plus grand ennemi; la moitié de la vie de l'ame, et quelquefois la moitié de la mort; point de plaisir sans elle, point de douleur sans elle aussi: on a raison de la craindre, ou raison de l'estimer. Sage

est qui s'y fie, et sage qui s'en défie Elle donne la paix et la guerre, l'alégresse et la tritesse; elle blesse et elle guérit; c'est du thériaque et du poison : enfin elle est comme la langue ; il n'y a rien de si bon quand elle est bonne, et rien de si mauvais quand elle est mauvaise, etc.

LÉONIDE.

S'il y a tant de bien et tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expérience pour en jouir, et ce mal pour nous en garantir ?

HÉRACLIUS.

Léonide a très-bien parlé. Jusqu'à quand, notre père, nous refuserez-vous notre liberté? et quand nous instruirez-vous qui vous êtes et qui nous sommes ?

ASTOLPHE.

Ah! mes enfans, si je vous réponds, vous avancez ma mort. Vous me demandez qui vous êtes, sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse. Héraclius et Léonide s'échappent, excités par la curiosité. Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire les deux bouffons de la pièce, viennent parler au bon homme Astolphe, qui craint toujours

d'être découvert. Cintia et Héraclius sortent d'une grotte.)

HÉRACLIUS.

Qu'est-ce que je vois ?

CINTIA.

Quel est cet objet ?

HÉRACLIUS.

Quel bel animal !

CINTIA.

La vilaine bête !

HÉRACLIUS.

Quel divin aspect !

CINTIA.

Quelle horrible présence !

HÉRACLIUS.

Autant j'avais de courage , autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je suis arrivée ici très-résolue ; et je commence à ne plus l'être.

HÉRACLIUS.

O vous poison de deux de mes sens , l'ouïe et la vue , avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles ; qui êtes-vous ?

CINTIA.

Je suis une femme , et rien de plus.

HÉRACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme ? et si toutes

les autres sont comme vous, comment reste-t-il un homme en vie.

CINTIA.

Ainsi donc vous n'en avez pas vu d'autres ?

HÉRACLIUS.

Non, je présume pourtant que si : j'ai vu le ciel; et si l'homme est un petit monde, la femme est le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, et tu parais bien savant; si tu as eu une éducation de brute, ce n'est point en brute que tu parles. Qui es-tu donc toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace ?

HÉRACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Quel est ce vieillard qui écoutait, et qui a fait tant de peur à une femme ?

HÉRACLIUS.

Je ne le sais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette sorte dans les montagnes ?

HÉRACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Tu ne sais rien.

HÉRACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi, ce n'est pas peu savoir, que de savoir qu'on ne sait rien du tout.

CINTIA.

Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flèches.

(Cintia est armée d'un arc, et porte un carquois sur l'épaule; elle veut prendre ses flèches.)

HÉRACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de chose à faire.

CINTIA, *laissant tomber ses flèches et son carquois.*

La crainte me fait tomber les armes.

HÉRACLIUS.

Ce ne sont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi ?

HÉRACLIUS.

Si vous vous servez de vos yeux pour faire des blessures, tenez-vous-en à leurs rayons, quel besoin avez-vous de vos flèches?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grace dans ton style, lorsque tant de férocité est sur ton visage? Ou ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, et je deviens une statue de neige.



HÉRACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

(*Au milieu de cette conversation arrive Libia et Léonide, qui se disent à peu près les mêmes choses que Cintia et Héraclius se sont dites. Toutes ces scènes sont pleines de jeu de théâtre. Héraclius et Léonide sortent et rentrent. Pendant qu'ils sont hors de la scène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux sauvages en revenant s'y méprennent, et concluent qu'Astolphe avait raison de dire que la femme est un tableau à double visage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Astolphe qui s'est retiré dans sa grotte. Enfin Phocas paraît avec sa suite, et trouve Cintia et Libia avec Héraclius et Léonide.*)

CINTIA, *en montrant Héraclius à Phocas.*

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcasse qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS, *aux deux sauvages.*

Vous me faites souvenir de mon premier état: qui êtes-vous?

HÉRACLIUS.

Nous ne savons rien de nous, sinon que ces

montagnes ont été notre berceau, et que leurs plantes ont été notre nourriture : nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Jusqu'aujourd'hui, j'ai su quelque chose de moi-même ; et vous autres, pourrai-je savoir aussi quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en sait plus que vous deux ?

LÉONIDE.

Nous n'en savons rien.

HÉRACLIUS.

Tu n'en sauras rien.

PHOCAS.

Comment! je n'en s'aurai rien ? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buissons et tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables sont sans doute sa demeure, c'est là qu'il faut chercher.

UN. SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais; c'est de là qu'est sorti ce spectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS, *à Libia.*

Hé bien! entrez-y avec des soldats, et regardez au fond.

(*Héraclius et Léonide se mettent à l'entrée de la caverne.*)

LÉONIDE.

Que personne n'ose en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera ?

LÉONIDE.

Ma valeur.

HÉRACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure sombre il faudra que nous mourrions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention est impossible ?

HÉRACLIUS et LÉONIDE, *ensemble.*

Va, va, arrive, arrive, tu verras si cela est impossible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop effrontée; allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reste pas dans les carquois une flèche qui ne soit lancée dans leur poitrine. 1).

1) Le lecteur peut ici remarquer que dans cet amas d'extravagances ce discours de *Cintia* est peut-être ce qui révolte le plus; on ne s'étonne point que dans un

(*Comme on est prêt à tirer sur ces deux jeunes gens, Astolphe sort de son antre, et s'écrie :*)

ASTOLPHE.

Non, pas à eux, mais à moi; il vaut mieux que ce soit moi qui meure ; tuez-moi, et qu'ils vivent.

(*Tout le monde reste en suspens, en s'écriant :*)

Qu'est-ce que je vois ? quel étonnement ! quel prodige ! quelle chose admirable !

(*Les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette situation, et ils croient que tout cela est de la magie. Phocas reste tout pensif.*)

CINTIA.

Je n'ai jamais vu léthargie pareille à celle dont le discours de ce bon homme vient de frapper Phocas.

PHOCAS, *à Astolphe.*

Cadavre ambulant, en dépit de la marche ra-

siècle où l'on était si loin du bon goût, un auteur se soit abandonné à son génie sauvage pour amuser une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est que contre le bon sens ; mais que *Cintia* qui a paru avoir quelques sentimens pour *Héraclius*, et qui doit l'épouser à la fin de la pièce, ordonne qu'on le tue lui et *Léonide*, cela choque si étrangement tous les sentimens naturels, qu'on ne peut comprendre que la *Comédie fameuse* de *don Pèdro Caldèron de la Barca* n'aît pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

pide du tems, de tes cheveux blancs, et de ton vieux visage brûlé par le soleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne; je t'ai vu ambassadeur auprès de moi. Comment es-tu ici? je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs; je te promets au contraire ma faveur et mes dons: lève-toi, et dis-moi si l'un de ces deux jeunes gens n'est pas le fils de Maurice que ta fidélité sauva de ma colère?

ASTOLPHE.

Oui, seigneur, l'un est le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, sans qu'il sache qui il est, ni qui je suis; il m'a paru plus convenable de le cacher ainsi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéissance à un tyran.

PHOCAS.

Hé bien! vois comment le destin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux est le fils de Maurice?

ASTOLPHE.

Que c'est l'un des deux, je vous l'avoue; lequel c'est des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles? empêcheras-tu qu'il ne meure, puisqu'en les tuant tous deux je suis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire?

HÉRACLIUS.

Tu peux te défaire de ta crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment?

LÉONIDE.

En assouvissant ta fureur dans mon sang : ce sera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, et je te donnerai volontiers ma vie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, c'est l'ambition qui parle en lui, mais en moi c'est la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi?

HÉRACLIUS.

Parce que c'est moi qui suis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu sûr?

HÉRACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit?

HÉRACLIUS.

Ma valeur. 1)

1) On voit que dans cet amas d'aventures et d'idées romanesques, il y a de tems en tems des traits admirables. Si tout ressemblait à ce morceau, la pièce serait au dessus de nos meilleures.

PHOCAS.

Quoi! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice ?

(*Tous deux ensemble.*)

Oui.

PHOCAS, *à Astolphe.*

Dis, toi, qui des deux l'est ?

HÉRACLIUS.

Moi.

LÉONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'est l'un des deux; ma tendresse taira qui c'est des deux.

PHOCAS.

Est-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périssent pour en sauver un? Puisque tous deux sont également résolus à mourir, ce n'est point moi qui suis tyran. Soldats, qu'on frappe l'un et l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penseras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te causerait bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela?

ASTOLPHE.

C'est que l'un des deux est ton propre fils ; et pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or que me donna autrefois cette villageoise qui m'avoua tout dans sa douleur, qui me donna tout, et qui ne se réserva pas même son fils. A présent que tu es sûr que l'un des deux est né de toi, pourras-tu les faire périr l'un et l'autre ?

PHOCAS.

Quai-je entendu ? quai-je vu ?

CINTIA.

Quel évènement étrange !

PHOCAS.

O ciel! où suis-je ? Quand je suis prêt de me venger d'un ennemi qui pourrait me succéder, je trouve mon véritable successeur sans le connaître ; et le bouclier de l'amour repousse les traits de la haine. Ah! tu me diras quel est le sang de Maurice, quel est le mien.

ASTOLPHE.

C'est ce que je ne te dirai pas. C'est à ton fils de servir de sauve-garde au fils de mon prince, de mon seigneur.

PHOCAS.

Ton silence ne te servira de rien ; la nature, l'amour paternel parleront ; ils me diront sans toi quel est mon sang ; et celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas, sera conduit au supplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuse de la nature. Cet amour paternel est sans force et sans chaleur, quand un pére n'a jamais vu son fils, et qu'un autre l'a nourri. Crains que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre sang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, si tu ne me déclares qui est mon fils.

ASTOLPHE

La vérité en demeurera plus cachée. Tu sais que les morts gardent le secret.

PHOCAS.

Hé bien! je ne te donnerai point la mort, vieil insensé, vieux traître : je te ferai vivre dans la plus horrible prison; et cette longue mort t'arrachera ton secret piéce à piéce.

(*Phocas renverse le vieil Astolphe par terre, les deux jeunes gens le relèvent.*)

HÉRACLIUS et LÉONIDE.

Non, ta fureur ne l'outragera pas ; que gagnes-tu à le maltraiter?

PHOCAS.

Osez-vous le protéger contre moi?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a sauvé notre vie, n'est-il pas juste que nous gardions la sienne?

PHOCAS.

Ainsi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs ?

HÉRACLIUS.

Non pas dans le mien; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas et d'une paysanne.

LÉONIDE.

Et moi, quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un suprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la présomption de vouloir être au dessus de moi.

PHOCAS.

Quoi! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas ?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'est donc Phocas ?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice! ô malheureux Phocas! je ne peux trouver un fils pour régner, et tu en trouves deux pour mourir. Ah! puisque ce perfide reste le maître de ce secret impénétrable, qu'on le charge de fers, et que la faim, la soif, la nudité, les tourmens le fassent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts sur la place.

PHOCAS.

Ah ! c'est là aimer. Hélas! je cherchais aussi à aimer l'un des deux. Que mon indignation se venge sur l'un et sur l'autre, et qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les soldats les entourent.*)

HÉRACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LÉONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence ; qu'espérent-ils ? qu'on les traîne en prison, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfans, ma vie est trop peu de chose, ne lui sacrifiez pas la vôtre.

LIBIA, *à Phocas.*

Seigneur.....

PHOCAS.

Ne me dites rien, je sens un volcan dans ma poitrine, et un Etna dans mon cœur.

(*Cette scène terrible, si étincelante de beautés naturelles, est interrompue par les deux paysans gracieux. Pendant ce tems-là les deux sauvages se défendent contre les soldats de Phocas. Cintia et Libia restent présentes sans rien dire. Le vieux sorcier Lissippo, père de Libia, arrive.*)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens sont

bien peu de chose ; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat ; que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune et le soleil obéissent à ma voix.

(*Aussitôt la terre tremble, le théâtre s'obscurcit, on voit les éclairs, on entend la foudre, et tous les acteurs se sauvent en tombant les uns sur les autres.*

C'est ainsi que finit la première journée de la pièce de Caldéron.

Fin de la première journée.

SECONDE JOURNÉE.

Il y a des beautés dans la seconde journée, comme il y en a dans la première, au milieu de ce cahos de folies inconséquentes. Par exemple, Cintia, en parlant à Libia de ce sauvage qu'on appelle Héraclius, lui parle ainsi : « Nous sommes les premières » qui avons vu combien sa rudesse est traitable.... » J'en ai eu compassion, j'en ai été troublée; je l'ai » vu d'abord si fier, et ensuite si soumis avec moi ! » Il s'animait d'un si noble orgueil, en se croyant » le fils d'un empereur ! Il était si intrépide avec » Phocas ! il aimoit mieux mourir que d'être le fils » d'un autre que de Maurice ! enfin, sa pitié en» vers ce vénérable vieillard, tout doit te plaire » comme à moi. »

Cela est naturel et intéressant. Mais voici un morceau qui paraît sublime ; c'est cette réponse de Phocas au sorcier Lisippo, quand celui-ci lui dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en osant se défendre seuls contre tant de monde. Phocas répond : « C'est ainsi qu'en juge ma valeur ; » et en voyant l'excès de leur courage je les ai cru » tous deux mes fils. »

Phocas dit enfin au bon homme Astolphe qu'il est content de lui et des deux enfans qu'il a élevés, et qu'il les veut adopter l'un et l'autre ; mais il s'agit de les trouver dans les bois et dans les antres

où ils se sont enfuis. On propose d'y envoyer de la musique au lieu de gardes : « car, dit Astolphe, » puisque le son des instrumens les a fait sortir de » notre caverne, il les attirera une seconde fois. » On détache donc des musiciens avec les deux paysans gracieux.

Cependant, le sorcier persuade à Phocas que toute cette aventure pourrait bien n'être qu'une illusion ; qu'on n'est sûr de rien dans ce monde, que la vérité est par-tout jointe au mensonge. « Pour vous en convaincre, dit-il, vous verrez » tout-à-l'heure un palais superbe, élevé au milieu » de ces déserts sauvages : sur quoi est-il fondé ? » sur le vent; c'est un portrait de la vie humaine. »

Bientôt après Héraclius et Léonide reviennent au son de la musique, et Héraclius fait l'amour à Cintia, à peu près comme *Arlequin sauvage.* Il lui avoue d'ailleurs qu'il se sent une secrette horreur pour Phocas. Les paysans gracieux apprennent à Héraclius et à Léonide que Phocas est à la chasse au tigre, et qu'il est dans un grand danger. Léonide s'attendrit au péril de Phocas ; ainsi la nature s'explique dans Léonide et dans Héraclius ; mais elle se dément bien dans le reste de la pièce On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le sorcier fait paraître ; on leur donne des habits de gala. Cintia leur fait encore entendre de la musique. On répond en chantant à toutes leurs questions. On chante à deux chœurs : le

premier chœur dit, « on ne sait si leur origine royale » est mensonge ou vérité. » Le second chœur dit, » que leur bonheur soit vérité et mensonge. » Ensuite on leur présente à chacun une épée.

« Je ceins cette épée en frissonnant, dit Héra- » clius; je me souviens qu'Astolphe me disait que » c'est l'instrument de la gloire, le trésor de la » renommée; que c'est sur le crédit de son épée » que la valeur accepte toutes les ordonnances du » trésor royal : plusieurs la prennent comme un » ornement, et non comme le signe de leur devoir. » Peu de gens oseraient accepter cette feuille » blanche s'ils savaient à quoi elle oblige. »

Pour Léonide, quand il voit ce beau palais, et ces riches habits dont on lui fait présent : « Tout » cela est beau, dit-il; cependant je n'en suis point » ébloui, je pense qu'il faut quelque chose de plus » pour mon ambition. » L'auteur a voulu ainsi développer dans le fils de Maurice l'instinct du courage, et dans le fils de Phocas l'instinct de l'ambition. Cela n'est pas sans génie et sans artifice; et il faut avouer, pour parler le langage de Caldéron, qu'il y a des traits de feu qui s'échappent au milieu de ces épaisses fumées.

Phocas vient voir les deux sauvages ainsi équipés; ils se prosternent tous deux à ses pieds, et les baisent. Phocas les traite tous deux comme ses enfans. Héraclius se jette encore une fois à ses pieds, et les baise encore; avilissement qui n'était

pas nécessaire. Léonide, au contraire, ne le remercie seulement pas. Phocas s'en étonne. « De » quoi aurai-je à te remercier, lui dit Léonide? Si » tu me donnes des honneurs, ils sont dus à ma » naissance, quelle qu'elle soit : si tu m'as accordé » la vie, elle m'est odieuse, quand je me crois le » fils de Maurice. » Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas. Les paysans gracieux se mêlent de la conversation. La reine Cintia et Libia arrivent; elles ne donnent aucun éclaircissement à Phocas, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces disparates arrive un ambassadeur du duc de Calabre, et cet ambassadeur est le duc de Calabre lui-même. Il baise aussi les pieds de Phocas., pour mériter, dit-il, de lui baiser la main. Phocas le relève, et le prétendu ambassadeur parle ainsi :

« Le grand duc Frédéric, sachant, ô empereur! » que vous êtes en Sicile, m'envoie devers vous, » et devers la reine Cintia, pour vous féliciter tous » deux; vous, de votre arrivée, et elle, de l'honneur qu'elle a de posséder un tel hôte; il veut » mériter de baiser sa main blanche. Mais, pour » venir à des matières plus importantes, le grand » duc mon maître m'a chargé de vous dire, » qu'étant fils de Cassandre, sœur de l'empereur » Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne » doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à l'empire; mais que, s'il ne se trouve

» point d'héritier plus proche que Maurice, c'est » à mon maître qu'appartient le bonnet impérial » et la couronne de laurier, comme un droit hé» réditaire. Il vous somme de les restituer. »

PHOCAS.

Ne poursuis point; tais-toi, tu n'as dit que des folies. De si sottes demandes ne méritent point de réponse, c'est assez que tu les aies prononcées.

LEONIDE.

Non, seigneur, ce n'est point assez; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par lesquelles on peut faire sauter au plus vîte monsieur l'ambassadeur?

HÉRACLIUS.

Léonide, prends garde : il vient sous le nom sacré d'ambassadeur : n'aggravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

PHOCAS, *à l'ambassadeur.*

Pourquoi restes-tu ici? n'as-tu pas entendu ma réponse?

FRÉDERIC.

Je ne demeurerai que pour vous dire que la dernière raison des princes est de la poudre, des canons et des boulets. 1)

1) Le lecteur remarque assez ici l'érudition de *Caldéron*, et celle des spectateurs à qui il avait à faire. De la poudre et des balles au cinquième siècle, sont dignes de la conduite de cette pièce.

PHOCAS.

Hé bien! soit...: Que ferons-nous, Cintia?

CINTIA.

Pour moi, mon avis est, qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des festins, des bals, de la musique et des danses.

PHOCAS.

Vous avez raison : entrons dans ces jardins, et divertissons-nous, pendant que l'ambassadeur s'en ira.

(*Léonide et Héraclius restent ensemble. Le vieux bon homme Astolphe vient se jeter à leurs pieds. Ce vieillard, qui n'a pas un souffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de sa prison. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y consens, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une si grande splendeur, et une si grande majesté.*)

LÉONIDE.

En quelle majesté nous vois-tu donc, puisque tu nous laisses encore dans le doute où nous sommes, et que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner sottement à celui qui n'y a point de droit?

HÉRACLIUS.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LÉONIDE.

Qu'est-ce donc que je lui dois? Il a été notre tyran dans une éducation rustique; il a été le voleur de ma vie au milieu des précipices et des cavernes. Ne devait-il pas, puisqu'il savait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naissance, nous apprendre à manier les armes?

PHOCAS, *qui entre doucement sur la pointe du pied pour les écouter.*

En vérité Léonide parle très-bien, et avec un noble orgueil.

HÉRACLIUS.

Mais il est clair qu'il a protégé celui de nous deux qui est le fils de Maurice, qu'il s'est enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuse? Et dis-moi, n'est-ce pas aussi une piété bien signalée d'avoir aussi conservé le fils de Phocas qu'il connaissait, et qui était en son pouvoir? N'a-t-il pas également pris soin de l'un et de l'autre?

PHOCAS, *derrière eux.*

En vérité, Héraclius parle fort sagement.

LÉONIDE.

Quelle est donc cette fidélité? Il a été compatissant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, et de nous instruire de notre destinée : mourrait qui mourrait, et régnerait qui régnerait.

HÉRACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LÉONIDE.

Tais-toi. Puisque tu prends son parti, tu me mets si fort en colère, que je suis prêt de....

ASTOLPHE.

De quoi? ingrat, parle.

LEONIDE.

D'être ingrat, puisque tu m'appelles ainsi. Vieux traître! vieux tyran!

(*Léonide lui saute à la gorge et le jette par terre; Héraclius le relève.*

ASTOLPHE.

Ah! je suis tout brisé.

HÉRACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a secouru punisse ce brutal.

(*Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris; les deux paysans gracieux s'en vont en disant chacun leur mot.*

ASTOLPHE.

Mes enfans, mes enfans, arrêtez!

(*Phocas paraît alors. Cintia et le sorcier arrivent.*)

PHOCAS, *à Héraclius.*

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaise affaire.

HÉRACLIUS.

Non, seigneur, je ne le tuerai pas, puisque vous le défendez. Il vivra, madame, puisque vous le voulez.

(*Léonide relevé, s'excuse devant Phocas et Cintia de sa chute; il dit qu'on n'en est pas moins valeureux pour être mal-adroit, et veut courir après Héraclius pour se venger; Phocas l'en empêche, et doutant toujours lequel des deux est son fils, il dit à Cintia :*)

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, et je n'ai rien vu; mais dans mes incertitudes, je sens que tous deux me plaisent également, qu'ils sont également dignes de moi, l'un par son courage opiniâtre, et l'autre par sa modération.

Fin de la seconde journée.

TROISIEME JOURNÉE.

La troisième journée ressemble aux deux autres. La reine Cintia donne toujours des concerts aux deux sauvages pour les polir; et ces deux princes, qui sont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuisent en galanterie sur les yeux et sur la voix de Cintia et de Libia. Enfin Libia découvre à Héraclius, en présence de Léonide, qu'Héraclius est le fils de Maurice. Comment le savez-vous? dit Héraclius. C'est, répond Libia, que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fît mourir avec son secret.

LIBIA.

Oui, c'est à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Constantinople.

CINTIA.

Oui, non-seulement l'empire, mais aussi la Sicile où je règne, qui est une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce secret; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le secret tant qu'il vivra; car l'empire est hydropique de mon sang, et il s'assouvira du vôtre et du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le secret, et voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, et voyons comment vous pourrez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin.

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen.

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment.

CINTIA.

Je ne doute pas que sur le champ.

LIBIA.

Plusieurs ne vous suivent.

CINTIA.

Plusieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impossible.

CINTIA.

Je vois évidemment l'impossibilité.

(*Toutes deux ensemble.*)

Que vous réussissiez tant que Phocas sera en vie.

LÉONIDE.

Ecoutez, Libia.

HÉRACLIUS.

Cintia, attendez.

LÉONIDE.

Incertain sur tout ce que j'ai entendu.

HÉRACLIUS.

Etonné de tout ce que j'apprends.

LÉONIDE.

Je meurs de chagrin.

HÉRACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS,

dans le fond du théâtre, ayant feint de dormir.

Déjà ils sont informés de cette tromperie, et persuadés de la vérité à mon préjudice; il est bien force qu'entre deux sentimens si contraires et si distincts, celui d'ennemi et celui de père, le sang fasse son devoir. Je vais leur parler tout-à-l'heure; mais non, il vaut mieux que je les observe finement, car il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à elles; de manière que je vais une seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes : mon cœur se partage nécessairement en deux sentimens contraires, celui de père et celui d'ennemi : allons, voyons si la nature se fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non, il vaut mieux les épier avec prudence; il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce songe finisse.

HÉRACLIUS.

Et moi je n'ai d'autre ambition, d'autre désir que d'être digne de ce que je suis. Laissons au ciel l'accomplissement de mes desseins; il soutiendra ma cause.

(Ici Héraclius se retire un moment sans qu'on en sache la raison.)

LÉONIDE.

Il est parti, et je reste seul. Non, je ne suis pas seul; mes inquiétudes, mes peines sont avec moi; je suis si saisi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier sacré des empereurs, que je ne sais comment je résiste aux emportemens de ma colère.

HÉRACLIUS, *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes; mais ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à personne.

LEONIDE.

Cependant si Libia m'a fait entendre en m'en disant davantage, que quand Phocas sera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois espérer. 1) Mais, quoi! je me

1) *Libia* ne lui a rien dit de cela; c'est à *Héraclius* qu'elle a tenu ce propos; il faut donc qu'elle ait tenu le même discours, tantôt à *Héraclius*, tantôt à *Léonide*.

suis senti une secrette inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette secrette inclination ? Sans doute : donc, qu'est-ce que je crains ? Pourquoi resté-je en suspens ?

HÉRACLIUS.

Que prétend là Léonide ?

(*Léonide tire ici son poignard; Héraclius tire le sien, et Phocas qui était endormi s'éveille.*)

LÉONIDE.

Qu'il meure !

HÉRACLIUS.

Qu'il ne meure pas !

PHOCAS.

Qu'est-ce que je vois ?

LÉONIDE.

Tu vois qu'Héraclius vouloit te donner la mort, et que c'est moi qui me suis opposé à sa fureur.

HÉRACLIUS.

C'est Léonide qui voulait t'assassiner, et c'est moi qui te sauve la vie.

PHOCAS.

Ah ! malheureux ! je ne suis ni endormi, ni éveillé ; j'entends crier, Qu'il meure ! j'entends crier, Qu'il ne meure pas ! je confonds ces deux voix ; aucune n'est distincte ; ce sont deux métaux fondus ensemble que je ne peux démêler ; il m'est impossible de rien décider. Si je m'arrête à l'action et aux paroles, tout est égal de part et

d'autre; chacun d'eux a un poignard dans la main.

HÉRACLIUS.

Je me suis armé de ce poignard quand j'ai vu que Léonide tirait le sien pour te frapper.

PHOCAS.

Prenons garde, je ne peux, il est vrai, porter un jugement assuré sur les voix que j'ai entendues, sur l'action que j'ai vue; mais l'épouvante que j'ai ressentie dans mon cœur me dit par des cris étouffés que c'est toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard font hérisser mes cheveux sur ma tête. Défends-moi, Léonide; toute ma valeur tremble encore à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardiesse, de cette sanglante audace; il me semble que je le vois encore escrimer avec cet aspic de métal et ces regards de basilic.

HÉRACLIUS.

Eh! seigneur, quand je mets à vos pieds non-seulement ce poignard, mais aussi ma vie, pourquoi vous fais-je peur?

PHOCAS.

Lisippo, Cintia, Libia, puisque vous êtes mes amis et mes commensaux, sachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HÉRACLIUS.

Ah! si une fois ils en sont persuadés, ils me

tueront. Ah! ciel! où m'enfuirai-je dans un si grand péril?

(*Il s'en va, et on le laisse aller.*)

PHOCAS, *quand Héraclius est parti.*

Défendez-moi contre lui.

LÉONIDE.

Moi, seigneur, je vous défendrai. (*à part.*) Dieu merci! j'en suis tiré.... Oui, seigneur, je le suivrai; son châtiment sera égal à sa trahison; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide; la fuite du traître est un nouvel indice de son crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend subitement, seigneur?

PHOCAS.

Je ne sais ce que c'est; c'est une léthargie, un évanouissement, un tournement de tête, un spasme, une frénésie, une angoisse; mes idées sont toutes troublées; je ne sais si c'est un songe, si tout cela est vrai ou faux. C'est un crépuscule de la vie; je ne suis ni mort, ni vivant; chacun d'eux prétend qu'il voulait me sauver au lieu de me tuer. Je ne sais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius est coupable, et que si Léonide ne m'avait secouru, Héraclius se serait baigné dans mon sang. Je jurerais que cet Héraclius est le fils de Maurice; toute ma colère crève sur lui. Dites-

moi ce que vous en pensez, et si je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela est si obscur, qu'on ne peut pas juger de leur intention ; il faut les entendre ; notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'est pas sur les lèvres.

PHOCAS, *à Lisippo.*

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien sur cette étrange aventure ?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déjà tout dit; mais la déité qui m'inspire me menace si je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia, et les autres, à dire ce qu'ils savent de ces prodiges ?

(*Tous ensemble.*)

On ne pourra nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des destinées est arrivé.

ISMENIE.

Oui, ce jour même, cet instant même.

(*Tous ensemble.*)

Nous sommes entraînés par la force de l'enchantement.

(*Ils disparaissent tous avec le palais. Phocas et Lisippo restent sur la scène.*)

PHOCAS.

Ecoute, espère tout de moi.

LISIPPO.

C'est en vain ; je dois vous laisser dans la situation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vu des raisons de mon silence.

(*Il sort.*)

PHOCAS.

Hé bien! tu t'en vas aussi ?

(*On entend derrière la scène des cris de chasseurs.*)

A la forêt, à la montagne, au buisson, au rocher.

(*Libia et Cintia, derrière la scène appellent Phocas.*)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laissé ici dans la plus grande incertitude ; je n'ai pu savoir autre chose d'eux tous, sinon qu'Héraclius m'a voulu secourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, et que Léonide est un assassin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon secours. O abîme impénétrable! que de choses tu me dis, et que de choses tu me caches!

(*On entend derrière le théâtre.*)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA, *dans le fond du théâtre.*

Allons, courons après lui. Sans doute; puisque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, et il revient pour chercher quelque nouvelle proie. 1)

(*Tous les chasseurs appellent ici leurs chiens et les nomment par leurs noms.*)

PHOCAS, *sur le devant du théâtre.*

Ainsi donc, afin que la conclusion de cette terrible aventure réponde à son commencement, vois mon tigre qui revient sur moi poursuivi par les chiens, sans que j'aie le tems de me mettre en défense. J'ai des vassaux, des domestiques, des amis, et aucun d'eux ne vient à mon secours.

(*Héraclius et Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.*)

(*Tous deux ensemble.*)

Je t'ai entendu, j'accours à ta voix.

HÉRACLIUS.

Je reviens pour savoir.... Mais que vois-je?

LÉONIDE.

Je viens savoir.... Mais qu'apperçois-je?

1) Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *affamé*, de *hambre*, *faim*.

HÉRACLIUS.

Tu apperçois mon ancien habit de peau.

LEONIDE.

Tu vois aussi le mien.

HÉRACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai songé ?

LEONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu ?

HÉRACLIUS.

Qu'est devenu ce beau palais ? Où était-il ?

LEONIDE.

Qui a emporté cet édifice ?

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous? Depuis hier jusqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre ; les rochers ont été mon lit ; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin, jusqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes sauvages, les aboiemens des chiens ; j'ai appelé, vous êtes venus ; surement Cintia et Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvés à leur ordinaire au son de la musique. Soyez les bien venus.

(*Tous les chasseurs derrière le théâtre.*)

Allons tous, allons tous, nous les découvrirons ici.

(*Les dames arrivent avec les deux paysans gracieux, et une suite nombreuse. Les paysans gracieux sont fort étonnés de voir*

qu'Héraclius et Léonide n'ont plus leurs beaux habits.)

Qu'avez-vous fait (*dit un des gracieux*) de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux?

LÉONIDE.

Je n'en sais rien.

(*Les dames font des complimens à Phocas sur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux paysans gracieux soutiennent à Héraclius et à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.*)

PHOCAS.

Quoi qu'il en soit de ce palais, qui sans doute est un enchantement, j'ai déjà dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un et à l'autre, que de me venger de l'un des deux. Allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtemens de sauvages en habits royaux, et où nous ferons des festins et des réjouissances.

LEONIDE.

O ciel! sera-ce une fiction? et ce que nous avons vu était-il une vérité? Quel est le certain? quel est l'incertain? Je n'y conçois rien; mais n'importe, allons-nous-en où nous serons bien logés, pompeusement vêtus, et bien servis. Que ce soit une vérité ou un mensonge, qui jouit, jouit; soit que les choses soient vraies ou non, je me

jette à tes pieds, je baise ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très-sagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas aussi des graces que je te fais?

HÉRACLIUS.

Non, seigneur, quand je vois que la pourpre et l'émail de Tyr ne causent que des peines, et que les pompes royales sont si passagères qu'on ne sait pas si elles sont un mensonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes sauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraissent et qui disparaissent, et qu'on ne sait si elles sont vraies ou fausses.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HÉRACLIUS.

Et moi je m'entends un peu.

(*Le vieil Astolphe et Lisippo arrivent, et s'arrêtent au fond du théâtre.*)

ASTOLPHE.

J'ai su que Léonide et Héraclius étaient avec Phocas; je viens les voir, mais je n'ose approcher.

LISIPPO.

Je veux savoir quel parti ils auront pris, et je vais de ce côté.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Hé bien! ingrat, tu méprises donc mes bontés?

HÉRACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les exposer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te supplie de m'éloigner de toi: mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'est-ce pas agir en désespéré, au mépris de mon honneur?

HÉRACLIUS.

Non, seigneur, il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus sont une preuve de ta trahison. Que fais-je? je réprime ma colère!

CINTIA.

Quelle trahison pouvez-vous avoir découverte en lui, puisqu'il arrive tout-à-l'heure?

PHOCAS.

Va, ingrat, puisque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HÉRACLIUS.

Hé bien! c'est la vérité; puisque tu sais le secret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je suis le fils de Maurice, et je

m'enorgueillis à tel point d'un si beau titre, que je te dirai mille fois que Maurice est mon pére.

PHOCAS.

Je m'en doutais assez ; mais de qui le sais-tu?

HÉRACLIUS.

D'un témoin irréprochable, c'est Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi! comment? quand? et de qui aurais-je pu le savoir?

HÉRACLIUS.

C'est Astolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer! quel espoir me reste-t-il? Moi, madame, je vous l'ai dit?

CINTIA.

Non, Astolphe ne m'a rien dit, et moi je ne t'ai point parlé.

HÉRACLIUS.

S'il vous a dit ce grand secrét, je le paye assez par ma mort; et toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naissance, puisque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi es-tu si hardi de la nier à présent, et de manquer de respect à Cintia?

CINTIA.

Je t'ai déjà dit que je ne sais rien du tout.

HÉRACLIUS, *à Cintia.*

Pour toi, je ne te réplique rien ; mais à celui-ci, qui, après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, et la vie que je lui ai sauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi ! quel palais ?

LEONIDE, *à Héraclius.*

Arrête, ne le maltraite point sans raison ; car s'il est vrai que nous avons été dans ce palais, il n'est pas vrai que nous soyons, toi le fils de Maurice, et moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice est mon père, et je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi ! je te l'ai dit ? quand t'ai-je vu ? quand t'ai-je parlé ?

LEONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le sorcier l'avait deviné par sa profonde science.

LISIPPO.

(*à part.*)

Ah ! voilà l'enchantement rompu.

(*à Léonide.*)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flatter ainsi ton audace, et me faire dire ce que je n'ai point dit ?

Un des paysans gracieux.

Il faut que le diable s'en mêle, il est déchaîné.

PHOCAS.

Puisque cette confusion augmente, venons à bout de sortir de ce profond abîme.... Astolphe, j'ai voulu savoir ton secret; j'ai employé des moyens qui m'ont instruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'est être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce serait donc la première vérité que le mensonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reste aucun scrupule dans l'esprit de Léonide, explique-toi clairement.

ASTOLPHE.

Seigneur, puisque vous le savez, que puis-je dire ?

CINTIA.

Et toi, traître Lisippo, pourquoi viens-tu ici ?

LISIPPO, *à Phocas.*

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le silence. Ses sourcils froncés me menacent ; il n'est plus tems de feindre : Léonide est votre fils, c'est assez que je l'affirme, et qu'Astolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'est plus qu'il ne faut. Mes vassaux, mes sujets, Léonide est votre prince.

Tous les acteurs crient.

Vive Léonide !

PHOCAS.

Vive Léonide, et meure Héraclius !

CINTIA.

Arrêtez.

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius?

CINTIA.

Oui, je l'empêche, il est venu sur votre parole et sur la mienne, il faut la tenir; et si vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon sein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée ?

CINTIA.

De ne le faire mourir, ni de l'emprisonner.

PHOCAS.

Hé bien ! pour vous, et pour moi j'accomplirai ma promesse. Allez, vous autres ; faites démarer cette barque qui est sur la rive, percez-en le fond.... Madame, je le laisserai vivant, puisque je ne lui donne point la mort; il ne sera point prisonnier, puisque je l'envoie courir la mer à son aise. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HÉRACLIUS, *aux gens de Phocas.*

Non, rustres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puisque mon tombeau

est dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier et le dernier que j'ai vu. Adieu, Astolphe, mon père, je vous laisse au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, et qui a dit la vérité en mentant. 1)

PHOCAS.

Espère mieux, et vois si j'ai de la compassion. Je ne t'envie point la consolation d'être avec cet Astolphe qui t'a servi de père. Qu'on entraîne aussi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me soucié plus de la vie, puisque que je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié !

LIBIA.

Quel malheur !

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confusion !

PHOCAS.

A présent, afin que les échos de leurs gémissemens ne viennent point jusqu'à nous, commençons nos réjouissances ; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaisse ; que tous mes

1) C'est que *Phocas* a fait semblant de savoir qu'*Héraclius* était fils de *Maurice*, n'en étant pas certain, et voulant tirer cet aveu d'*Astolphe*. Ainsi, selon *Calderon* ; *tout est mensonge et vérité*.

vassaux lui baisent la main, et qu'ils disent à haute voix, vive-Léonide!

HÉRACLIUS.

O cieux! favorisez moi!

ASTOLPHE.

O cieux! ayez pitié de nous!

(*La musique chante*, Vive Léonide!)

LÉONIDE.

Que tout ceci soit une vérité ou un mensonge, que cela soit certain ou faux, que l'enchantement finisse ou qu'il dure, je me vois en attendant héritier de l'empire; et quand le destin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêchera pas d'avoir goûté une si grande félicité à côté d'un si grand péril.

HÉRACLIUS.

Cieux! favorisez moi!

ASTOLPHE.

Cieux! ayez pitié de nous!

(*La musique recommence, et chante*, Vive Léonide! *On entend de l'artillerie, des tambours et des trompettes.*)

PHOCAS, *à Héraclius et à Astolphe.*

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours et du canon, qui paraissent vouloir changer nos divertissemens en appareil de guerre.

CINTIA, *qui apparemment s'en était allée, et qui revient sur le théâtre.*

Je regardais d'une vue de compassion le combat

des vents et des flots, et ce gonflement passager des vagues qui se jouent en bouillonnant sur ces vastes champs verds et salés, lorsque j'ai vu de loin dans le golfe une vaste cité de navires, qui ont fait une salve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'est apparemment quelque roi voisin, feudataire de l'empire, (comme ils le sont tous) qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en observant de plus près ces voiles enflées, je penche à croire plutôt....

PHOCAS.

Quoi?

LISIPPO.

Que c'est la flotte du prince de Calabre, dont l'ambassadeur est venu vous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie et nos divertissemens! Cette flotte ne m'inspire aucune épouvante; je vais enrôler du monde; et pendant que ces vaisseaux répèteront leurs salves d'artillerie, qu'on répète nos chants d'alégresse.

LEONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où sa naissance l'engage.

CINTIA.

Je te suis malgré moi avec mes gens.

(*Ils suivent Phocas. Astolphe et Héraclius restent. Tous deux ensemble s'écrient :* O cieux! ayez pitié de nous! *On voit avancer la flotte de Fredéric , et on entend :* A terre! à terre! aux armes! aux armes! guerre! guerre!)

HERACLIUS et ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins !

(*Troupe de soldats de Phocas.*)

Vive Léonide! vive Léonide!

FREDERIC, grand duc de Calabre, *descendant de son vaisseau.*

Prenons terre, formons nos escadrons; que les ennemis surpris soient épouvantés : qu'ils ne sachent mon débarquement que par moi, puisque les eaux et les vents m'ont été si favorables : que le sang et le feu fassent voir un autre élément. Le destin m'a fait prince de Calabre; je suis neveu de Maurice, sa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi payerai-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit, surtout, lorsque je sais que le fils posthume de Maurice est perdu, et qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à sa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile? les destinées ne m'appellent-elles pas à l'empire, puisque le tyran est ici mal accompagné? N'est-ce pas à moi de soutenir mes droits par mer et par terre, et de venger à la fois Fréderic et Maurice? Enfin, quand je n'aurais d'autre raison d'entre-

prendre cette guerre glorieuse, que les prédictions sinistres de Lisippo, cette raison me suffirait; et je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte sur ses craintes.

(On voit de loin Astolphe sur le rivage, et Héraclius qui s'élance hors du bateau percé, où on l'avait déjà porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.)

FREDERIC.

Quelle voix entends-je sur les eaux? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles? quel bruit de destruction! Autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci est monstrueux. J'entends la voix d'un homme; mais il souffle comme un animal: ce n'est point un oiseau, car il ne vole pas: ce n'est point un poisson, car il ne nage pas; il est poussé par les vagues qui se brise contre ces rochers.

(Astolphe sur le rivage embrasse Héraclius qui sort de la mer.)

HÉRACLIUS.

O cieux! ayez pitié de nous!

ASTOLPHE.

O cieux! nous implorons votre secours.

FREDÉRIC.

Il paraissait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, et maintenant en voilà deux sur le rivage.

ASTOLPHE, *à Héraclius.*

Je rends grace au ciel qui t'a délivré de la mer.

FREDERIC.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines, des vents, des flots et du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, sont-ils couverts de poils? Qui êtes-vous?

ASTOLPHE.

Deux hommes si infortunés, que le destin qui voulait nous donner la mort n'a pu en venir à bout.

HÉRACLIUS.

Nous sommes les enfans des rochers; la mer n'a pu nous souffrir, et nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des soldats de Phocas, usez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune : ce serait une cruauté d'avoir pitié de nous; et afin que vous soyez obligés de nous ôter cette malheureuse vie, sachez que je suis le fils de Maurice. Ce vieillard que sa fidélité a banni si longtems de la cour, m'a sauvé deux fois la vie sur la terre et sur la mer; c'est le généreux Astolphe. 1)

1) Le fond de cette scène parait intéressant et admirable : on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraisemblance et de convenance. Il me semble qu'une telle scène donnerait l'idée de la vraie tragédie, c'est-à-dire, d'une péripétie attendrissante, toute en action, sans aucun embarras, sans le froid recours des lettres écrites long-temps auparavant, sans rien de forcé, sans aucun des raisonnemens alambiqués qui font languir le tragique.

Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui restent. Je me jette à vos pieds; accordez-moi la mort que j'implore. Pourquoi hésitez-vous? pourquoi refusez-vous de finir mes tourmens?

FREDERIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon ame, que je sauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il est peut-être étrange que je te croye avec tant de facilité; mais je sens une cause supérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifester sa justice, et la vertu de ce noble vieillard que je respecte et que j'embrasse.

HERACLIUS et ASTOLPHE.

Eh! qui es-tu donc? parle.

FREDERIC.

Je suis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joie. Le sang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice! est ton sang. Je suis le fils de Cassandre, sœur de Maurice, tes destins sont conformes aux miens, ton étoile est mon étoile.

HÉRACLIUS.

Je reprends mes esprits; et plus je te considère, plus il me semble que je t'ai déjà vu.

FREDERIC.

Cela est impossible; car je n'ai jamais approché des cavernes et des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeunesse.

HÉRACLIUS.

C'est la vérité; mais je t'ai vu sans te voir.

FREDERIC.

Comment? me voir sans me voir!

HÉRACLIUS.

Oui.

FREDERIC.

Ceci est une nouveauté égale à la première; mais avant de l'approfondir, va, je te prie, à ma galère capitane, et après qu'on t'aura donné des habits, et qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'apprendras ce que je veux savoir, et qui me ravit déjà en admiration.

HÉRACLIUS.

Je t'ai déjà dit que je suis le fils des montagnes, accoutumé au travail et à la peine; et quoique j'aie beaucoup souffert, écoute-moi, je me reposerai en te parlant.

FREDERIC.

Puisque c'est pour toi un soulagement, parle.

HÉRACLIUS.

Ecoute; tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte est défendu par les volcans de l'Etna...
(*Ce discours d'Héraclius est interrompu par des cris derrière la scène.*)

Aux armes! aux armes! aux combats! aux combats!

PHOCAS.

Tombons sur eux avant que leurs escadrons soient formés.

UN SOLDAT *de Fréderic arrivant sur la scène.*

Déjà on voit l'armée que Phocas a levée pour s'opposer à la hardiesse de votre débarquement.

FRÉDERIC.

On dit que c'est le premier bataillon; il faut s'empresser d'aller à sa rencontre.

HÉRACLIUS.

Je vous accompagnerai : vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement, vous rendra quelque service.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous servir, je peux mourir du moins, et vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FRÉDERIC.

J'espère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe : déjà mes soldats s'avancent avec audace.

(*Les troupes de Phocas paraissent, les trompettes et les clairons sonnent la charge, la bataille se donne : on entend d'un côté,* Vive Phocas! *et de l'autre,* Vive Fréderic. *Puis tous ensemble crient,* Aux armes! aux armes! combattons! combattons!

HÉRACLIUS, *l'épée à la main.*

Suivez-moi, je connais tous les sentiers; si vous marchez de ce côté, vous pourrez tout rompre.

CINTIA, *paraissant armée, à la tête des siens.*

Non, vous ne romprez rien, c'est à moi de défendre ce poste.

HÉRACLIUS.

Qui pourra soutenir ma fureur?

CINTIA.

Moi.

HÉRACLIUS.

Quel objet frappe mes yeux!

CINTIA.

Qu'est-ce que je vois!

HÉRACLIUS.

Vous voyez le changement de nos destins : je défendais contre vous un passage quand je vous ai vue la première fois, et à présent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, et à présent c'est moi qui t'admire.

HÉRACIIUS.

Qu'admirez-vous en moi? rien que les vicissitudes incompréhensibles de ma vie. Je vous trouve ici; vous voulez que je fuie : moi, fuir! et fuir de vos yeux! ce sont deux choses si impossibles, que si elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur est de te voir en vie, ce bonheur ne sera-t-il pas plus grand si tu enfonces ce passage, et si tu restes victorieux?

HÉRACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

CINTIA, *à Libia qui l'accompagne.*

Libia, ne m'abandonne point; j'ai soin de ma réputation et de la tienne.

HÉRACLIUS.

Je ne sais si je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non?

HÉRACLIUS.

Parce que si vous me traitez avec tant de bonté à présent, vous direz peut-être, comme vous avez déjà fait, que vous ne vous en souvenez plus, et que mon bien et mon mal vous sont indifférens.

(*Des voix s'élèvent au fond du théâtre.*)

LES SOLDATS DE FREDERIC.

C'est par là qu'Héraclius a passé.

FREDERIC.

Passez tous après lui.

HÉRACLIUS, *à Cintia.*

Malheureux que je suis! quand je voudrais fuir, 1) je ne pourrais; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraye, et

1) On ne conçoit rien à ce discours d'*Héraclius.* Tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'est une ironie avec *Cintia*, il est difficile de s'en appercevoir.

qui abandonne le poste que vous gardiez? Fuyez, vous pourrez à peine sauver votre vie.

CINTIA.

Non, tu pourrais fuir; les autres ne fuiront pas.

LEONIDE *arrivant.*

Tournez la tête, soldats; ils ont forcé le passage que gardait Cintia : défendons sa vie, je serai le premier à mourir.

HÉRACLIUS, *se jetant sur Léonide.*

Oui, tu mourras de ma main, ingrat! inhumain! cruel!

LEONIDE.

Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(*Ils combattent tous deux.*)

HÉRACLIUS.

Tout à l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le désir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont perdues; il est contre mes intérêts. Que ferai-je? O ciel, secourez-moi! 1)

1) On ne conçoit rien à ce discours de *Cintia.* Je l'ai traduit fidellement.

Pues, no me puedo declarar,
Aunque quisiera al temer

(*On entend des tambours.*)

PHOCAS.

Brute, infidelle à ton maître, qui en brisant ton frein, brise les lois et le devoir, puisque tu oses ainsi prendre le mords aux dents, demeure, et en courant ainsi déchaîné, ne fuis pas.

FRÉDERIC, *à Héraclius.*

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS *tombe en sautant aux ennemis.*

O ciel! ma vie est perdue!

HÉRACLIUS, *courant sur lui.*

C'est mon ennemi, qu'il meure.

LEONIDE.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Malheureux! qu'ai-je entendu? tout est toujours équivoque entre eux. Toujours ces voix, « qu'il « meure! qu'il ne meure pas! » Qui des deux me tue? qui des deux me défend? je suis toujours en doute, je suis confondu.

HÉRACLIUS.

Ne sois plus en doute à présent. Si tu as voulu

Si vince Heraclio mi ruina,
Pues es contra mi poder,
Si Leonido, esperanza
Pues es contra mi interes
Que he de hazer? cielos piadosos!

Comment peut-elle craindre *Héraclius* qui est amoureux d'elle?

faire ici l'essai de ta tragédie, la voici terminée. La vérité se montre. Nous avons changé de rôle Léonide et moi.

PHOCAS.

Quel rôle?

HÉRACLIUS.

Celui de Léonide étoit d'être cruel, le mien d'être humain; il disait la première fois, « qu'il » meure! » et moi, « qu'il ne meure pas! » Tout est changé; c'est lui qui te défend, et c'est moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je suis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain présage quand j'ai cru voir ton glaive ensanglanté?

LEONIDE.

Je ne me suis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(*Libia, Fréderic, et des soldats s'approchent.*)

LIBIA.

C'est ici qu'est tombé Phocas.

FREDERIC.

C'est ici que son cheval l'a jeté par terre.

LEONIDE.

Je ne suis donc venu ici que pour ma perte!

(*Troupe de soldats.*)

UN SOLDAT.

Accourez tous.... Mais que vois-je?

HÉRACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par son fils.

PHOCAS, *à terre.*

Non, tu n'es pas son fils.

LE SOLDAT.

Qui est-il donc?

PHOCAS.

Un hydropique de sang, qui ne pouvant boire celui des autres, appaise sa soif dans le sien propre. (*Phocas meurt en disant ces paroles; mais comment peut-il dire qu'Héraclius a versé son propre sang? il faut donc qu'il se croye son père? mais comment peut-il le croire?*)

CINTIA.

Déjà tous ces gens sont en fuite, et les miens ayant secoué le joug de la tyrannie, disent et redisent:

Vive Héraclius, qu'Héraclius vive!
Qu'il ceigne son front du sacré laurier!
Il doit régner, il est fils de Maurice.

(*Les soldats et le peuple disent ces paroles avec Cintia. Ils font une couronne.*)

HÉRACLIUS.

Cette couronne appartient à Fréderic, il l'a méritée; c'est à lui qu'on doit la victoire.

FREDÉRIC.

Je n'ai voulu que briser le joug du tyran, et non

pas ravir la couronne au légitime possesseur. Vous l'êtes; c'est à vous de régner.

HÉRACLIUS.

Je ne sais si je l'oserai.

FREDERIC.

Pourquoi non?

HÉRACLIUS.

C'est que j'ignore si tout ce que je vois est mensonge ou vérité.

FREDERIC.

Comment?

HÉRACLIUS.

C'est que je me suis déjà vu traité et vêtu en prince, et qu'ensuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

(*Il veut parler du château enchanté et de son habit de gala.*)

LISIPPO.

C'est moi qui vous ai trompé par mes enchantemens; je vous ai menti; j'ai menti aussi à Fréderic, quand je lui prédis en Calabre des infortunes; Dieu lui a donné la victoire, je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds sa grace.

HÉRACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'use plus de sortiléges.

ASTOLPHE.

Et moi, si je peux mériter quelque chose de vous, je demande la grace du fils de Phocas.

HÉRACLIUS.

Léonide fut mon frére, nous fûmes élevés ensemble, qu'il soit mon frére encore.

LÉONIDE.

Je serai votre sujet soumis et fidelle.

HÉRACLIUS.

Si par hasard une grandeur si inespérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(*Les tambours battent, les clairons sonnent, le peuple et les soldats s'écrient :*)

Vive Héraclius! qu'Héraclius vive!

FREDERIC.

Que ces applaudissemens finissent.

HÉRACLIUS.

Espérons qu'un roi sera heureux quand il commencera son régne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraisse une vérité, et qui ne puisse être un mensonge.

Fin de la troisième et dernière journée.

DISSERTATION

DU TRADUCTEUR

SUR L'HÉRACLIUS DE CALDÉRON.

Quiconque aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aisément l'irrégularité de *Shakespear*, sa grandeur et sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, le même fracas d'action et de momens intéressans.

La grande différence entre l'*Héraclius* de *Caldéron*, et *Jules-César* de *Shakespear*, c'est que l'*Héraclius* espagnol est un roman moins vraisemblable que tous les contes des *mille et une nuits*, fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'histoire, et rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus absurde. La pièce de *Shakespear*, au contraire, est un tableau vivant de l'histoire romaine, depuis le premier moment de la conspiration de *Brutus*, jusqu'à sa mort. Le langage, à la vérité, est souvent celui des ivrognes du tems de la reine *Elizabeth;* mais le fond est toujours vrai, et ce vrai est quelquefois sublime.

Il y a aussi des traits sublimes dans *Caldéron*,

mais presque jamais de vérité, ni de vraisemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pièces ennuyeuses dans notre langue, ce qui est encore pis: mais nous n'avons rien qui ressemble à cette démence barbare.

Il faudroit avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas appercevoir dans ce fameux *Caldéron* la nature abandonnée à elle-même. Une imagination aussi déréglée ne peut être copiste; et surement il n'a rien pris, ni pu prendre de personne.

On m'assure d'ailleurs que *Caldéron* ne savait pas le français, et qu'il n'avait même aucune connaissance du latin ni de l'histoire. Son ignorance parait assez quand il suppose une reine de Sicile du tems de *Phocas*, un duc de Calabre, des fiefs de l'empire, et sur-tout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère; aurait-il imité l'*Héraclius* de *Corneille* pour le travestir d'une manière si horrible? Aucun écrivain espagnol ne traduisit, n'imita jamais un auteur français jusqu'au régne de *Philippe V*, et ce n'est même que vers l'année

1725 qu'on a commencé en Espagne à traduire quelques-uns de nos livres de physique; nous au contraire, nous prîmes plus de quarante pièces dramatiques des Espagnols du tems de *Louis XIII* et de *Louis XIV*. *Pierre Corneille* commença par traduire tous les beaux endroits du *Cid;* il traduisit le *Menteur*, la *Suite du Menteur;* il imita *D. Sanche d'Arragon*. N'est-il pas bien vraisemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de *Caldèron*, il les ait insérés dans son *Héraclius*, et qu'il ait embelli le fond de sujet? *Molière* ne prit-il pas deux scènes du *Pédant joué* de *Cirano* de *Bergerac*, son compatriote et son contemporain?

Il est bien naturel que *Corneille* ait tiré un peu d'or du fumier de *Caldéron*, mais il ne l'est pas que *Caldéron* ait déterré l'or de *Corneille* pour le changer en fumier.

L'*Héraclius* espagnol était très-fameux en Espagne, mais très-inconnu à Paris. Les troubles qui furent suivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs se faisoit quand tout retentissait des cris, *point de Mazarin*. Pouvait-on s'aviser de faire venir

une tragédie de Madrid pour faire de la peine à *Corneille?* et quelle mortification lui aurait-on donnée? il aurait été avéré qu'il avait imité sept ou huit vers d'un ouvrage espagnol. Il l'eût avoué alors comme il avait avoué ses traductions de *Guillain* de *Castro*, quand on les lui eut injustement reprochées, et comme il avait avoué la traduction du *Menteur*. C'est rendre service à sa patrie que de faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de *Caldéron* dans son examen, c'est que le peu de vers traduits de *Caldéron* ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que son *Héraclius* est un original dont il s'est fait depuis de belles copies. Il entend toutes nos pièces d'intrigue où les héros sont méconnus. S'il avait eu *Caldéron* en vue, n'aurait-il pas dit que les Espagnols commençaient enfin à imiter les Français, et leur faisaient le même honneur qu'ils en avaient reçu? aurait-il sur-tout appelé l'*Héraclius* de *Caldéron* une belle copie?

On ne sait pas précisément en quelle année la *famosa comedia* fut joué; mais on est sûr que

ce ne peut être plus tôt qu'en 1637, et plus tard qu'en 1640. Elle se trouve citée, dit-on, dans des romances de 1641. Ce qui est certain, c'est que le docteur maître *Emmanuel de Guera*, juge ecclésiastique, chargé de revoir tous les ouvrages de *Caldéron*, après sa mort parle ainsi de lui en 1682. *Lo que mas admiro y admire en este raro ingenio fuè che a ninguno imitò.* Maitre *Emmanuel* aurait-il dit que *Caldéron* n'imita jamais personne, s'il avait pris le sujet d'*Héraclius* dans *Corneille ?* Ce docteur était très-instruit de tout ce qui concernait *Caldéron*; il avait travaillé à quelques-unes de ses comédies; tantôt ils faisaient ensemble des pièces galantes, tantôt ils composaient des actes sacramentaux, qu'on joue encore en Espagne. Ces actes sacramentaux ressemblent, pour le fond, aux anciennes pièces italiennes et françaises, tirées de l'écriture; mais elles sont chargées de beaucoup d'épisodes et de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi *Philippe IV* envoyait toutes ces pièces à *Louis XIV*, les premières années de son mariage.

Au reste, il est très-inutile au progrès des

arts de savoir qui est l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui est utile, c'est de savoir ce qui est bon ou mauvais, ce qui est bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, et de se faire des idées justes d'un art si long-tems barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, et presque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection spécieuse en faveur des irrégularités des théâtres espagnols et anglais. Des peuples pleins d'esprits se plaisent, dit-on, à ces ouvrages : comment peuvent-ils avoir tort ?

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons *Lopez de Vega* lui-même, génie égal pour le moins à *Shakespear*. Voici comme il parle à peu près dans son épître en vers, intitulée, *Nouvel art de faire des comédies en ce tems.*

Les Vendales, les Goths dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains :
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins,
Nos aïeux étoient des barbares. 1)

1) Mas come le servieron muchos barbaros
Che ensennaron el vulgo a sus rudezas ?

L'abus règne, l'art tombe, et la raison s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
Il vit dans le mépris, et meurt dans l'indigence. 1)

Je me vois obligé de servir l'ignorance;
J'enferme sous quatre verroux 2)
Sophocle, Euripide et Térence.
J'écris en insensé, mais j'écris pour des fous.

Le public est mon maître, il faut bien le servir;
Il faut pour son argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue ensuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il se reproche; il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en est à sa quatre cent quatre-vingt-troisième pièce de théâtre; il alla depuis jusqu'à plus de mille. Il est sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de *Lopez* et de *Shakespear* était d'être comédiens; mais *Molière* était comédien aussi; et au lieu de s'asservir au dé-

1) Muere sin fama é gallardon.
2) Encierro los preceptos con seis llaves, etc.

testable goût de son siècle, il le força à prendre le sien.

Il y a certainement un bon et un mauvais goût; si cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chansons du Pont-Neuf et le second livre de *Virgile*. Les chantres du Pont-Neuf seraient bien reçus à nous dire, Nous avons notre goût; *Auguste*, *Mécène*, *Pollion*, *Varius*, avaient le leur, et la *Samaritaine* vaut bien l'*Appollon palatin*.

Mais quel seront nos juges, diront les partisans de ces pièces irrégulières et bizarres? Qui? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus est equus et pater et res*, se réuniront à estimer le second, le troisième, le quatrième et le sixième livre de *Virgile*, et les sauront par cœur, soyez surs que ce sont là des beautés de tous les tems et de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de *Cinna* et d'*Athalie* applaudis sur tous les théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg jusqu'à Parme, concluez que ces tragédies sont admirables avec leurs défauts; mais si on ne joue jamais les vôtres que chez vous seuls, que pouvez-vous en conclure?

HÉRACLIUS,

EMPEREUR

D'ORIENT,

TRAGEDIE EN CINQ ACTES.

1647.

REMARQUE
DU COMMENTATEUR
SUR UN PASSAGE
CONCERNANT HÉRACLIUS.

Louis *Racine*, fils de l'admirable *Jean Racine*, a fait un traité de la poésie dramatique, avec des remarques sur les tragédies de son illustre père. Voici comme il s'explique sur l'*Héraclius* de *Corneille*, page 373.

« On croiroit devoir trouver quelque ressemblance entre *Héraclius* et *Athalie*, parce qu'il » s'agit dans ces pièces de remettre sur un trône » usurpé un prince à qui ce trône appartient; et » ce prince a été sauvé du carnage dans son enfance. Ces deux pièces n'ont cependant aucune » ressemblance entre elles, non-seulement parce » qu'il est bien différent de vouloir remettre sur » le trône un prince en âge d'agir par lui-même, » ou un enfant de huit ans, mais parce que *Corneille* a conduit son action d'une manière si » singulière et si compliquée, que ceux qui l'ont » lue plusieurs fois, et même l'ont vu représenter, » ont encore de la peine à l'entendre, et qu'on » se lasse à la fin,

» D'un divertissement qui fait une fatigue.

» Dans *Héraclius*, sujets et incidens, tout est de

» l'invention du génie fécond de *Corneille*, qui,
» pour jeter de grands intérêts, a multiplié des
» incidens peu vraisemblables. Croira-t-on une
» mère capable de livrer son propre fils à la
» mort, pour élever sous ce nom le fils de l'em-
» pereur mort? Est-il vraisemblable que deux
» princes, se croyant toujours tous deux ce qu'ils
» ne sont pas, parce qu'ils ont été changés en
» nourrice, s'aiment tendrement lorsque leur
» naissance les oblige à se détester, et même à
» se perdre? Ces choses ne sont pas impossibles;
» mais on aime mieux le merveilleux qui naît
» de la simplicité d'une action, que celui que
» peut produire cet amas confus d'incidens ex-
» traordinaires. Peu de personnes connaissent
» *Héraclius*: et qui ne connaît pas *Athalie*?

» Il y a d'ailleurs de grands défauts dans *Héra-*
» *clius*. Toute l'action est conduite par un per-
» sonnage subalterne qui n'intéresse point: c'est
» la reconnaissance qui fait le sujet, au lieu que
» la reconnaissance doit naître du sujet, et causer
» la péripétie. Dans *Héraclius*, la péripétie pré-
» cède la reconnaissance. La péripétie est la mort
» de *Phocas*: les deux princes ne sont reconnus
» qu'après cette mort; et comme alors ils n'ont
» plus à le craindre, qu'importe au spectateur
» qui des deux soit *Héraclius*? Il me paroît donc
» que le poëte qui s'est conformé aux principes
» d'*Aristote*, et qui a conduit sa pièce dans la

» simplicité des tragédies grecques, est celui qui
» a le mieux réussi. »

J'avoue que je ne suis pas de l'avis de M. *Louis Racine* en plusieurs points. Je crois qu'une mère peut livrer son fils à la mort pour sauver le fils de son empereur; mais pour rendre vraisemblable une action si peu naturelle, il faudroit que la mère eût été obligée d'en faire serment, qu'elle eût été forcée par la religion, par quelque motif supérieur à la nature; or, c'est ce qu'on ne trouve pas dans l'*Héraclius* de *Pierre Corneille*; *Léontine* même est d'un caractère absolument incapable d'une piété si étrange, c'est une intrigante, et même une très-méchante femme, qui réserve *Héraclius* à un inceste; de tels caractères ne sont pas capables d'une vertu surnaturelle.

Je ne crois pas impossible qu'*Héraclius* et *Martian* aient de l'amitié l'un pour l'autre; je remarque seulement que cette amitié n'est guère théâtrale, et qu'elle ne produit aucun de ces grands mouvemens nécessaires au théâtre.

A l'égard du dénouement, je crois que le critique a entièrement raison; mais je ne conçois pas comment il a voulu faire une comparaison d'*Athalie* et d'*Héraclius*, si ce n'est pour avoir une occasion de dire qu'*Héraclius* lui paraît un mauvais ouvrage.

Il faut bien pourtant qu'il y ait de grandes beautés dans *Héraclius*, puisqu'on le joue tou-

jours avec applaudissemens quand il se trouve des acteurs convenables aux rôles.

Les lecteurs éclairés se sont apperçus sans doute qu'une tragédie écrite d'un style dur, inégal, rempli de solécismes, peut réussir au théâtre par les situations, et qu'au contraire une pièce parfaitement écrite peut n'être pas tolérée à la représentation. *Esther*, par exemple, est une preuve de cette vérité; rien n'est plus élégant, plus correct que le style d'*Esther*; il est même quelquefois touchant et sublime : mais quand cette pièce fut jouée à Paris, elle ne fit aucun effet; le théâtre fut bientôt désert : c'est sans doute que le sujet est bien moins naturel, moins vraisemblable, moins intéressans que celui d'*Héraclius*. Quel roi qu'*Assuérus*, qui ne s'est pas fait informer les six premiers mois de son mariage de quel pays est sa femme! qui fait égorger toute une nation, parce qu'un homme de cette nation n'a pas fait la révérence à son visir! qui ordonne ensuite à ce visir de mener par la bride le cheval de ce même homme, etc.

Le fond d'*Héraclius* est noble, théâtral, attachant; et le fond d'*Esther* n'était fait que pour des petites filles de couvent, et pour flatter madame de *Maintenon*.

A MONSEIGNEUR
SÉGUIER,
CHANCELIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je sais que cette tragédie n'est pas d'un genre assez relevé pour espérer légitimement que vous y daigniez jeter les yeux, et que pour offrir quelque chose à votre grandeur qui n'en fût pas entièrement indigne, j'aurois eu besoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton ou d'un Sénèque; mais comme je tâchois d'amasser des forces pour ce grand dessein, les nouvelles faveurs que

j'ai reçues de vous m'ont donné une juste impatience de les publier; et les applaudissemens qui ont suivi les représentations de ce poëme m'ont fait présumer que sa bonne fortune pourroit suppléer à son peu de mérite. La curiosité que son récit a laissée dans les esprits pour sa lecture, m'a flatté aisément, jusques à me persuader que je ne pouvois prendre une plus heureuse occasion de leur faire savoir combien je vous suis redevable; et j'ai précipité ma reconnoissance, quand j'ai considéré qu'autant que je la différerois pour m'en acquitter plus dignement, autant je demeurerois dans les apparences d'une ingratitude inexcusable envers vous. Mais quand même les dernières obligations que je vous ai ne m'auroient pas fait cette glorieuse violence, il faut que je vous avoue ingénument que les intérêts de ma propre réputation m'en imposoient une très-pressante nécessité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuse, et où l'on ne se défie avec raison de ce qu'en dit la voix publique, parce qu'aucun d'eux n'y fait connoître l'honneur que j'ai d'être connu de vous. Cependant on sait par toute

l'Europe l'accueil favorable que votre grandeur fait aux gens de lettres, que l'accès auprès de vous est ouvert et libre à tous ceux que les sciences ou les talens de l'esprit élèvent au dessus du commun, que les caresses dont vous les honorez sont les marques les plus indubitables et les plus solides de ce qu'ils valent, et qu'enfin nos plus belles muses que feu monseigneur le cardinal de Richelieu avoit choisies de sa main pour en composer un corps tout d'esprits, seroient encore inconsolables de sa perte, si elles n'avoient trouvé chez votre grandeur la même protection qu'elles rencontroient chez son éminence. Quelle apparence donc qu'en quelque climat où notre langue puisse avoir entrée, on puisse croire qu'un homme mérite quelque véritable estime, si ses travaux n'y portent les assurances de l'état que vous en faites, dans les hommages qu'il vous en doit. Trouvez bon, monseigneur, que celui-ci, plus heureux que le reste des miens, affranchisse mon nom de la honte de ne vous en avoir point encore rendu, et que pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquis, il tire mes lecteurs d'un doute si légitime, en leur

apprenant, non-seulement que je ne suis pas tout-à-fait inconnu, mais aussi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre sur moi votre bienveillance et vos graces : de sorte que quand votre vertu ne me donneroit pas toutes les passions imaginables pour votre service, je serois le plus ingrat de tous les hommes si je n'étois toute ma vie très-véritablement,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-fidelle serviteur,
P. CORNEILLE.

PRÉFACE
DE CORNEILLE,
AU LECTEUR.

Voici une hardie entreprise sur l'histoire, dont vous ne connoîtrez aucune chose dans cette tragédie, que l'ordre de la succession des empereurs *Thibère, Maurice, Phocas* et *Héraclius.* J'ai falsifié la naissance de ce dernier; mais ce n'a été qu'en sa faveur, et pour lui en donner une plus illustre, le faisant fils de l'empereur *Maurice*, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'empire de son prédécesseur de douze années, et lui ai donné un fils, quoique l'histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée *Domitia*, qu'il maria à un *Priscus* ou *Crispus.* J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice *Constantine.* Comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princesse que dans la quinzième année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sureté avec ses filles dès la cinquième. Je ne me mettrai pas en peine de jus-

tifier cette licence que j'ai prise; l'événement l'a assez justifiée, et les exemples des anciens que j'ai rapportés sur *Rodogune* semblent l'autoriser suffisamment : mais à parler sans fard, je ne voudrois pas conseiller à personne de la tirer en exemple, c'est beaucoup hasarder, et l'on n'est pas toujours heureux; et dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius parlant de la mort de l'empereur *Maurice* et de celle de ses fils que *Phocas* faisait immoler à sa vue, rapporte une circonstance très-rare, dont j'ai pris l'occasion de former le nœud de cette tragédie, à qui elle sert de fondement. Cette nourrice eut tant de zèle pour son malheureux prince, qu'elle exposa son propre fils au supplice, au lieu d'un des siens, qu'on lui avoit donné à nourrir. *Maurice* reconnut l'échange, et l'empêcha par une considération pieuse, que cette extermination de toute sa famille était un juste jugement de Dieu, auquel il n'eût pas cru satisfaire, s'il eût souffert que le sang d'un autre eût payé pour ce-

lui d'un de ses fils. Mais quant à ce qui étoit de la mère, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince, et l'on peut dire que son enfant étoit mort pour son regard. Comme j'ai cru que cette action étoit asssez généreuse pour mériter une personne plus illustre à la produire, j'ai fait de cette nourrice une gouvernante. J'ai supposé que l'échange avoit eu son effet; et de cet enfant sauvé par la supposition d'un autre, j'en ai fait *Héraclius*, le successeur de *Phocas*. Bien plus, j'ai feint que cette *Léontine* ne pouvoit cacher long-temps cet enfant que *Maurice* avoit commis à sa fidélité, vu la recherche exacte que *Phocas* en faisoit faire, et se voyant même déjà soupçonnée et prête à être découverte, se voulut mettre dans les bonnes graces de ce tyran, en lui allant offrir ce petit prince dont il étoit en peine, au lieu duquel elle lui livra son propre fils *Léonce*. J'ai ajouté que par cette action *Phocas* fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre son fils *Martian* aux mains d'une personne qui lui fût plus acquise, d'autant que ce qu'elle venoit de faire l'avoit jetée, à ce qu'il croyoit,

dans une haine irréconciliable avec les amis de *Maurice* qu'il avoit seuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui donne lieu à un second échange d'*Héraclius* qu'elle nourrissoit comme son fils sous le nom de *Léonce*, avec *Martian* que *Phocas* lui avoit confié. Je lui fais prendre l'occasion de l'éloignement de ce tyran, que j'arrête trois ans, sans revenir, à la guerre contre les Perses; et à son retour je fais qu'elle lui donne *Héraclius* pour son fils, qui est dorénavant élevé auprès de lui sous le nom de *Martian*, pendant qu'elle retient le vrai *Martian* auprès d'elle, et le nourrit sous le nom de son *Léonce*, qu'elle avoit exposé pour l'autre. Comme ces deux princes sont grands, et que *Phocas*, abusé par ce dernier échange, presse *Héraclius* d'épouser *Pulchérie*, fille de *Maurice*, qu'il avoit réservée exprès seule de toute sa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit et les titres de l'empire dans sa maison. *Léontine*, pour empêcher cette alliance incestueuse du frère et de la sœur, avertit *Héraclius* de sa naissance. Je serois trop long si je voulois ici toucher le reste des incidens d'un poëme

si embarrassé, et me contenterai de vous avoir donné ces lumières, afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'*Héraclius* passe pour *Martian*, fils de *Phocas*, et *Martian* pour *Léonce*, fils de *Léontine*, et qu'*Héraclius* sait qui il est, et qui est ce faux *Léonce*; mais que le vrai *Martian*, *Phocas* ni *Pulchérie* n'en savent rien, non plus que le reste des acteurs, hormis *Léontine* et sa fille *Eudoxe*.

On m'a fait quelque scrupule de ce qu'il n'est pas vraisemblable qu'une mère expose son fils à la mort pour en préserver un autre; à quoi j'ai deux réponses à faire. La première, que notre unique docteur *Aristote* nous permet de mettre quelquefois des choses qui même soient contre la raison et l'apparence, pourvu que ce soit hors de l'action, ou, pour me servir des termes latins de ses interprètes, *extra fabulam*, comme est ici cette supposition d'enfans, et nous donne pour exemple *OEdipe*, qui ayant tué un roi de Thèbes, l'ignore encore vingt ans après. L'autre, que l'action étant vraie du côté de la mère, comme je l'ai remarqué tantôt, il ne faut plus

s'informer si elle est vraisemblable, étant certain que toutes les vérités sont recevables dans la poésie, quoiqu'elle ne soit pas obligée à les suivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'est pas une nécessité, et la vraisemblance n'est qu'une condition nécessaire à la disposition, et non pas au choix du sujet, ni des incidens qui sont appuyés de l'histoire. Tout ce qui entre dans le poëme doit être croyable, et il l'est, selon *Aristote*, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vraisemblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre; et quoique peut-être on voudrà prendre cette proposition pour un paradoxe, je ne craindrai point d'avancer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable. La preuve en est aisée par le même *Aristote*, qui ne veut pas qu'on en compose une d'un ennemi qui tue son ennemi, parce que bien que cela soit fort vraisemblable, il n'existe dans l'ame des spectateurs ni pitié ni crainte, qui sont les deux passions de la tragédie; mais il nous renvoie la choisir dans les évènemens extraordinaires qui se passent entre personnes proches, comme d'un père qui tue son fils, une femme son mari, un

frère sa sœur; ce qui n'étant jamais vraisemblable, doit avoir l'autorité de l'histoire ou de l'opinion commune pour être cru; si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les anciens traitoient presque les mêmes sujets, d'autant qu'ils rencontroient peu de familles où fussent arrivés de pareils désordres, qui font les belles et puissantes oppositions du devoir et de la passion.

Ce n'est pas le lieu de m'étendre ici plus au long sur cette matière; j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruiroit tout mon ouvrage, puisqu'elle va à en saper le fondement, et non par ambition d'étaler des maximes, qui peut-être ne sont pas généralement avouées des savans. Aussi ne donné-je ici mes opinions qu'à la mode de *M. de Montagne*, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent; mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires.

ACTEURS.

PHOCAS, empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian, fils de Phocas, amant d'Eudoxe.

MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce, fils de Léontine, amant de Pulchérie.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse de Martian.

LÉONTINE, dame de Constantinople, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine, et maîtresse d'Héraclius.

CRISPE, gendre de Phocas.

EXUPERE, praticien de Constantinople.

AMINTAS, ami d'Exupère.

UN PAGE de Léontine.

La scène est à Constantinople.

HÉRACLIUS.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne 1)
N'a que de faux brillans dont l'éclat l'environne;

1) *Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne, etc.* On trouve souvent dans *Corneille* de ces maximes vagues, et de ces lieux communs, où le poëte se met à la place du personnage. S'il y a dans *Racine* quelque passage qui ressemble au début de *Phocas*, c'est celui d'*Agamemnon* dans *Iphigénie.*

> Heureux qui satisfait de son humble fortune,
> Libre du joug superbe où je suis attaché,
> Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

Mais que cette réflexion est pleine de sentiment! qu'elle est belle! qu'elle est éloignée de la déclamation!

Au contraire, les premiers vers de *Phocas* paraissent une amplification; les vers en sont négligés. Ce sont *les faux brillans qui environnent une couronne*, c'est *celui dont le ciel a fait choix pour un sceptre, et qui en ignore le poids;* ce sont *mille et mille douceurs*, qui sont *un amas d'amertumes cachées.*

J'ajouterai encore que cette déclamation conviendrait peut-être mieux à un bon roi qu'à un tyran, et

Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix
Jusqu'à ce qu'il le porte 1) en ignore le poids.
Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées:
Qui croit les posséder les sent s'évanouir, 2)
Et la peur de les perdre ôte l'heur d'en jouir.
Sur-tout qui comme moi 3) d'une obscure naissance
Monte par la révolte à la toute-puissance,
Qui de simple soldat à l'empire élevé
Ne l'a que par le crime acquis et conservé;

à un meurtrier qui règne depuis long-temps, et qui doit être très-accoutumé aux dangers d'une grandeur acquise par les crimes, et à ces amertumes cachées sous mille douceurs.

1) *Jusqu'à ce qu'il le porte.* On doit autant qu'on le peut éviter ces cacophonies : elles sont si désagréables à l'oreille qu'on doit même y avoir une grande attention dans la prose. Que sera-ce donc dans la poésie ? Tout y doit être coulant et harmonieux.

2) *Qui doit les posséder les sent s'évanouir.* Si ces douceurs sont des amertumes, comment se plaint-on de les sentir s'évanouir ? Quand on veut examiner les vers français avec des yeux attentifs et sévères, on est étonné des fautes qu'on y trouve.

3) *Sur-tout qui comme moi, etc. . . . . il croit voir de tempêtes.* Cette phrase n'est pas correcte ; *qui comme moi s'est élevé au trône, il croit voir des tempêtes ;* cet *il* est une faute, sur-tout quand ce *qui comme* est si éloignée.

Autant que sa fureur s'est immolé de têtes, 1)
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes;
Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur, 2)
Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur.
J'en ai semé beaucoup, et depuis quatre lustres
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi. 3)

1) *Autant que sa fureur s'est immolé de têtes, etc.* Cela est en même-temps négligé et forcé; négligé, parce que ce mot vague de *tempêtes* n'est là que pour la rime; *forcé*, parce qu'il est difficile de voir autant de tempêtes qu'on a fait de crimes.

2) *Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur. Et comme il n'a semé*, c'est le fond de la même pensée exprimé par une autre figure. On doit éviter toutes ces amplifications. Ce tour de phrase, *comme il n'a semé, comme il voit en nous, etc.* est très-souvent employé; il ne faut pas le prodiguer, parce qu'il est prosaïque.

3) *Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.* Ce vers est beau; je ne sais cependant si un empereur qui a eu assez de mérite et de courage pour parvenir à l'empire, du rang de simple soldat, avoue si aisément qu'il a immolé tant de personnes plus dignes que lui de la couronne; il doit les avoir cru dangereuses, mais non plus dignes que lui de la pourpre. En général, il n'est pas dans la nature qu'un souverain s'avilisse ainsi soi-même; c'est à quoi tous les jeunes gens qui travaillent pour le théâtre doivent prendre garde; les mœurs doivent toujours être vraies.

Mais le sang répandu de l'empereur Maurice,
Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice,
En vain en ont été les premiers fondemens,
Si pour les ébranler ils servent d'instrumens.
On en fait revivre un au bout de vingt années;
Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ses menées; 1)
Et le peuple amoureux de tout ce qui me nuit
D'une croyance avide embrasse ce faux bruit.
Impatient déjà de se laisser séduire 2)
Au premier imposteur armé pour me détruire,
Qui s'osant revêtir de ce fantôme 3) aimé
Voudra servir d'idole à son zèle charmé. 4)

1) *Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ses menées.* On ouvre l'oreille à un bruit, et non à des menées; on les découvre.

2) *Impatient déjà de se laisser séduire. Se laisser séduire à quelqu'un* n'est plus d'usage, et au fond c'est une faute; *je me suis laissé aimer, persuader, avertir par vous*, et non pas *aimer, persuader, avertir à vous.*

3) *Qui s'osant revêtir de ce fantôme...* Peut-on se vêtir d'un fantôme? L'image est-elle assez juste? Comment pourrait-on se mettre un fantôme sur le corps? Toute métaphore doit être une image qu'on puisse peindre.

4).. *Servir d'idole à un zèle charmé.* Quelles expressions forcées! pour sentir à quel point tout cela est mal écrit, mettez en prose ces vers:

Le peuple impatient de se laisser séduire au premier imposteur armé pour me détrôner, qui s'osant revêtir

Mais sais-tu sous quel nom ce fameux bruit s'excite? 1)

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

PHOCAS.

Quiconque en est l'auteur devoit mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter;
Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable
Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.
Il n'avoit que six mois, 2) et lui perçant le flanc
On en fit dégoutter plus de lait que de sang;
Et ce prodige affreux dont je tremblai dans l'ame 3).

d'un fantôme armé, voudra servir d'idole à son zèle charmé.

Entendra-t-on un tel langage? Ne sera-t-on pas révolté de cette foule d'impropriétés et de barbarismes? Le sévère *Boileau* a dit :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Mais souvenons-nous aussi que lorsque *Corneille* faisait les beaux morceaux du *Cid*, des *Horace*, de *Cinna*, de *Pompée*, il était un admirable écrivain.

1) *Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite?* Un bruit ne s'excite point sous un nom.

Qu'il est difficile de parler en vers avec justesse! Mais que cela est nécessaire!

2) *Trop remarquable .... il n'avait que six mois.* Expressions trop familières, trop prosaique. *Et lui perçant le flanc* est un solécisme; il faut, *en lui perçant.*

3) *Et ce prodige affreux dont je tremblai dans l'ame.* Ce prodige n'est point affreux; c'est seulement une croyance

Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.
Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché.
Et que sans Léontine on l'eût long-tems cherché,
Il fut livré par elle, à qui pour récompense
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance, 1)
Du jeune Martian, qui d'âge presque égal
Etoit resté sans mère en ce moment fatal.
Juge par là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît, et le peuple est crédule.
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter, 2)
Il vous est trop aisé de le faire avorter.
Quand vous fites périr Maurice et sa famille,

puérile, assez commune autrefois, que les enfans au berceau avaient du lait dans les veines. *Phocas* même l'insinue assez en disant; *Il n'avait que six mois, et on en fit dégoutter plus de lait que de sang.* Cette conjonction *et* signifie évidemment que ce lait était une suite, une preuve de son enfance, et par là même exclut le prodige; mais si c'en étoit un, que signifierait-il? à quoi servirait-il?

1) *Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance.* Je donnai *à Léontine* son enfance *à gouverner*.... *Juge par là combien ce conte est ridicule*.... Tout est jusqu'ici de la prose un peu commune et négligée. Le milieu entre l'ampoulé et le familier est difficile à tenir.

2) *Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter, etc.* On ne se laisse point *emporter à un conte*; on fait avorter des desseins, et non pas des contes.

Il vous en plut, seigneur, réserver une fille, 1)
Et résoudre dès-lors qu'elle auroit pour époux
Ce prince destiné pour régner après vous.
Le peuple en sa personne 2) aime encore et révère,
Et son père Maurice et son aïeul Tibère;
Et vous verra sans trouble en occuper le rang
S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frère
S'il voit monter la sœur dans le trône du père;
Mais pressez cet hymen. Le prince aux champs de Mars,
Chaque jour, chaque instant s'offre à mille hasards,
Et n'eût été Léonce, 3) en la dernière guerre
Ce dessein avec lui seroit tombé par terre, 4)
Puisque sans la valeur de ce jeune guerrier

1) *Il vous en plut... réserver une fille.* Cela est du style d'affaires. *Il plut à votre majesté donner tel ordre;* il n'y a pas là de faute contre la langue, mais il y en a contre le tragique.

2) *Le peuple en sa personne.....* Cette personne se rapporte *à ce prince*, et c'est de cette fille réservée, de *Pulchérie*, que *Crispe* veut parler.

3).. *N'eût été Léonce.....* Ces expressions sont bannies aujourd'hui, même du style familier.

4) *Ce dessein avec lui serait tombé par terre.* On a repris ailleurs ces façons de parler vicieuses. Toute métaphore qui ne forme point une image vraie et sensible, est mauvaise; c'est une règle qui ne souffre point d'exception : or, quel peintre pourrait représenter une idée qui tombe par terre ?

Martian demeuroit ou mort 1) ou prisonnier
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui réunissant l'une et l'autre maison
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom. 2)

PHOCAS.

Hélas! de quoi me sert ce dessein salutaire,
Si pour en voir l'effet 3) tout me devient contraire?
Pulchérie et mon fils ne se trouvent d'accord
Qu'à fuir cet hymenée à l'égal de la mort;
Et les aversions entr'eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer 4) rebelles.
La princesse sur-tout frémit à mon aspect;
Et quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,

1) .. *Demeurait mort.* .... On ne peut dire qu'un *homme serait demeuré mort si on ne l'avait secouru.* Ces mots *demeurer mort* signifient qu'il était mort en effet. On peut bien dire qu'on demeurerait estropié, parce qu'un estropié peut guérir; qu'on demeurerait prisonnier, parce qu'un prisonnier peut être délivré; mais non pas qu'on demeurerait mort, parce qu'un mort ne ressuscite pas.

2) *Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.* On a déjà repris ailleurs cette expression *tirer l'amour*; on ne tire l'amour chez personne.

3) *Tout me devient contraire pour en voir l'effet*, n'est pas français; c'est un solécisme.

4) *Les font d'intelligence à se montrer...* n'est pas français. *Des aversions qui font d'intelligence.* Que de barbarismes!

Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tout moment à braver 1) ma puissance.
Sa mère que long-tems je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite; 2) et ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre. 3)

CRISPE.

Il faut agir de force 4) avec de tels esprits,
Seigneur, et qui les flatte endurcit leurs mépris :
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine:
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre, 5) et pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

1) *L'emporte à braver. . . .* Autre barbarisme.

2) *L'a de l'a sorte instruite*, ... est du style de la comédie.

3) . . . . *Du trop que je la laissai vivre*, est trop d'une prose familière, et trop incorrect.

4) . . *Agir de force.* . . . . On dit *entrer de force, user de force;* je doute qu'on dise *agir de force;* le style de la conversation permet *agir de tête, agir de loin ;* et s'il permet *agir de force,* la poésie ne le souffre pas.

5) *Non plus pour la flatter, mais pour prendre mon ordre.* C'est une faute de construction ; il faut, *mais pour lui donner des ordres*, car le *je* doit gouverner toute la phrase. Ne nous rebutons point de ces re-

SCENE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, madame, il est tems de vous rendre;
Le besoin de l'état défend de plus attendre;
Il lui faut des Césars, et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime; 1)
Ma couronne et mon fils valent bien quelqu'estime;
Je vous les offre encore après tant de refus;
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
Que de force ou de gré je veux me satifaire, 2)

marques grammaticales; la langue ne doit jamais être violée. *Phocas* parle très-bien et très-convenablement; je ne sais si on en peut dire autant de *Pulchérie*.

1) *Le rang le plus sublime! et une couronne, et un fils qui valent de l'estime!* Est-ce là l'auteur des beaux morceaux de *Cinna?*

2) *Que de force ou de gré je veux me satisfaire.* Se satisfaire n'est pas le mot propre. On ne dit je veux me satisfaire que dans le discours familier. Je veux contenter mes goûts, mes inclinations, mes caprices.

Mais enfin dans la vie il faut se satisfaire. Molière.

Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en pére,
Et que si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCHÉRIE.

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnoissance 1)
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance,
Que tant qu'on m'a laissée en quelque liberté
J'ai voulu me défendre 2) avec civilité : 3)
Mais puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entière à l'injuste fureur, 4)
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.

Je veux me satisfaire *de gré* est un pléonasme ; et je veux me satisfaire *de force* est un contre-sens. On se fait obéir de gré ou de force ; mais on ne se satisfait pas de force. *Phocas* entend qu'il réduira de gré ou de force *Pulchérie*, mais il ne le dit pas.

1) *J'ai rendu jusqu'ici cette reconnaissance.* Cela n'est pas français ; on ne rend point une reconnaissance à des soins, on a de la reconnaissance, on la témoigne, on la conserve ; *J'ai rendu cette reconnaissance.*

2) *Que j'ai voulu, etc.* C'est encore une faute contre la langue.

3) . . . . . *Avec civilité* est du ton de la comédie.

4) . . . . . *A l'injuste fureur.* Il faudrait *à la fureur de, etc.* On ne pourrait dire *à la fureur* généralement que dans un cas tel que celui-ci ; *la fermeté brave la fureur :* l'épithète d'*injuste* est faible et oiseuse

Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie, et fille de Maurice. 1)
Si tu faisois dessein 2) de m'éblouir les yeux, 3)
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.

avec le mot *fureur*. Enfin *la fureur* ne convient pas ici; ce n'est point une fureur de marier *Pulchérie* à l'héritier de l'empire.

1) *Que j'étois Pulchérie, et fille de Maurice.* Sans examiner ici le style, je demande si une jeune personne, élevée par un empereur, peut lui parler avec cette arrogance? On ne traite point ainsi son maître dans sa propre maison. Voyez comme *Josabeth* parle à *Athalie;* elle lui fait sentir tout ce qu'elle pense: cette retenue habile et touchante fait beaucoup plus d'impression que des injures. *Electre* aux fers n'ayant rien à ménager peut éclater en reproches; mais *Pulchérie* bien traitée, doit-elle s'emporter tout d'un coup? peut-elle parler en souveraine? Un sentiment de douleur et de fierté qui échappe dans ces occasions ne fait-il pas plus d'effet que des violences inutiles? Ce n'est pas que j'ose condamner ici *Pulchérie;* mais en général, ces tyrans qu'on traite avec tant de mépris dans leurs palais, au milieu de leurs courtisans et de leurs gardes, sont des personnages dont le modèle n'est point dans la nature.

2) *Si tu faisois dessein.* . . . Cela n'est pas français; on ne fait pas *dessein*, on a *dessein.*

3) . . . *De m'éblouir jusqu'à prendre.* Il semble que ce soit *Phocas* qui prenne ces dons pour des dons précieux. Il fallait pour l'exactitude, *jusqu'à me faire prendre tes dons pour des dons précieux.*

Vois quels sont ces présens dont le refus t'étonne:
Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne;
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi, 1)
Et l'autre en est indigne étant sorti de toi?
Ta libéralité me fait peine à comprendre:
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre;
Et puisqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Porte dans ta maison les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'infame ravisseur,

1) *Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi?* Non assurément, jamais femme n'a été héritière de l'empire romain : *Pulchérie* a moins de droit au trône que le dernier officier de l'armée. Il ne lui sied point du tout de dire : *Il est à moi ce trône; c'est a moi d'y voir tout le monde à mes pieds.* Elle lui propose *de laver ce trône avec son sang.* J'observerai que si un trône est teint de sang, il n'est point lavé de sang. Si elle prétend qu'on lave un trône teint du sang d'un empereur avec le sang d'un autre empereur, elle doit dire, *lavé par le tien*, et non *du tien.* Elle répète ce mot encore, *le bourreau de mon sang.* Elle dit qu'elle a le cœur *franc et haut:* on doit bien rarement le dire; il faut que cette hauteur se fasse sentir par le discours même. On a déjà remarqué que l'art consiste à déployer le caractère d'un personnage, et tous ses sentimens, par la manière dont on le fait parler, et non par la manière dont ce personnage parle de lui-même.

Te fasse vrai monarque, et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée;
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié
Vient de ta politique, et non de ta pitié.
Ton intérêt dès-lors fit seul cette réserve; 1)
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve;
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre;
Mais connois Pulchérie, et cesse de prétendre. 2)

Je sais qu'il m'appartient ce trône où tu te sieds,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds;
Mais comme il est encor teint du sang de mon père,
S'il n'est lavé du tien, il ne sauroit me plaire;
Et ta mort que mes vœux s'efforcent de hâter,
Est l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être;

1) . . . . *Fit seule cette réserve.* Faire une réserve, pour dire, *épargner les jours d'une personne*; cela n'est pas noble. *Faire une réserve*, est style d'affaires.

2) . . . . *Et cesse de prétendre.* Ce verbe *prétendre* exige absolument un régime; ce n'est point un verbe neutre; ainsi la phrase n'est point achevée. On pourrait dire, *cessez d'aimer et de haïr*, quoique ce soient des verbes actifs, parce qu'en ce cas cela veut dire, *cessez d'avoir des sentimens d'amour et de haine*; mais on ne peut dire, *cessez de prétendre*, *de satisfaire*, *de secourir*, *etc.*

Qu'un autre t'aime en père, ou te redoute en maître,
Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc,
Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ai forcé ma colère à te prêter silence, 1)
Pour voir à quel excès iroit ton insolence.
J'ai vu ce qui t'abuse, et me fait mépriser;
Et t'aime encore assez pour te désabuser.

N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père,
Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
Depuis vingt-ans je règne, et je règne sans toi;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race; 2)
L'armée a ses raisons pour remplir cette place;
Son choix en est le titre, et tel est notre sort,
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.

1) *J'ai forcé ma colère à te prêter silence.* Cette réponse ne fait-elle pas voir que *Phocas* ne devait pas se laisser braver ainsi? Le moyen de parler encore à quelqu'un qui vient de vous dire qu'il ne veut que votre mort? Comment *Phocas* peut-il encore raisonner amiablement avec *Pulchérie*, après une telle déclaration? Est-il possible qu'il lui propose encore son fils?

2) *Un bien de race*, une *armée qui a ses raisons*, un choix *qui est le titre d'une place.* Toutes expressions plates ou obscures. *Phocas* d'ailleurs a très-grande raison de dire à cette *Pulchérie* que le trône de l'empire romain ne passe point aux filles; mais il devait le dire auparavant, et mieux.

Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice;
J'en vis avec regret le triste sacrifice;
Au repos de l'état il fallut l'accorder;
Mon cœur qui résistoit fut contraint de céder;
Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille,
Je fis ce que je pus, je conservai sa fille;
Et sans avoir besoin de titres, ni d'appui,
Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

PULCHÉRIE.

Un chétif centenier des troupes de Mysie 1)
Qu'un gros du mutinés élut par fantaisie,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux

1) *Un chétif centenier des troupes de Mysie.* Encore une fois on ne parle point ainsi à un empereur romain reconnu et sacré depuis long-tems; il peut avoir pas é par tous les grades militaires, comme tant d'autres empereurs, et comme *Théodose* lui-même, sans que personne soit en droit de le lui reprocher. Mais ce qui parait plus répréhensible, c'est que tant d'injures et tant de mépris doivent absolument ôter à *Phocas* l'envie de donner son fils à *Pulchérie*, puisqu'il ne croit pas qu'*Heraclius* soit en vie, et qu'il n'a pas un intérêt pressant à marier son fils avec une fille qui n'aime point le fils, et qui outrage le père. Il ne sera peut-être pas inutile de remarquer ici que *Saint Grégoire* le grand écrivait à ce même *Phocas*, *benignitatem pietatis vestræ ad imperiale fastigium pervenisse gaudemus.* Nous ne prétendons pas que *Pulchérie* dût imiter la lâche flatterie de ce pape : ce n'est qu'une note purement historique.

D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !
Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes ; 1)
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat
En imputant leur perte au repos de l'état !
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !
Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse ;
Apprends que si jadis quelques séditions
Usurpèrent le droit de ces élections,
L'empire étoit chez nous un bien héréditaire ;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère ;
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin 2)
Jusqu'au grand Théodose, et jusqu'à Constantin.
Et je pourrois avoir l'ame assez abattue.....

PHOCAS.

Hé bien! si tu le veux, je te le restitue, 3)

1) *Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes.* Il fallait, *lui qui n'eut à l'empire autre droit que ses crimes.* On n'a point des droits *pour*, mais des droits *à ;* c'est un solécisme.

2) *Et l'on voit depuis lui remonter mon destin.* La race, le sang, la maison, la famille, remonte à une tige, à *Constantin ;* mais le destin ne remonte pas.

3) *Hé bien! si tu le veux, je te le restitue.* Un homme doux et faible pourrait parler ainsi, mais *notandi sunt tibi mores.* Est-il vraisemblable qu'un guerrier dur et impitoyable, tel que *Phocas*, s'excuse doucement envers une personne qui vient de l'outrager si violemment, et qu'il lui offre toujours son fils ? S'il y était forcé par la nation, si en mariant son fils

Cet empire, et consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
Dis que je te le rends, et te fais des caresses,
Pour appaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra sous quelqu'autre couleur
Autoriser ta haine, et flatter ta douleur.
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image. 1)
Mais que t'a fait mon fils? étoit-il au berceau
Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire,
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire?
En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli?
Et voit-on sous le ciel prince plus accompli?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime....

PULCHÉRIE.

Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime;
Comme ma haine est juste, et ne m'aveugle pas,
J'en vois assez en lui pour les plus grands états: 2)

à *Pulchérie*, il excluait *Héraclius* du trône, il aurait raison; mais *Héraclius* n'en aura pas moins de droits, supposé qu'en effet on ait des droits à un empire électif, et supposé sur-tout qu'*Héraclius* soit en vie, ce que *Phocas* ne croit point.

1) *Une rage qu'une sanglante image allume!* Il n'est point d'ailleurs de sanglante image dans ce couplet.

2) *J'en vois assez pour les plus grands états.* Cette phrase n'est pas française. On est digne de gouverner de grands états; on a assez de mérite pour être élu empe-

J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne :
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien, 1)
Que s'en voyant indigne il ne demande rien ;
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite:
Qu'on exige de moi par-delà son mérite; 2)
Et que de tes projets son cœur triste et confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus.
Ce fils si vertueux, d'un père si coupable,
S'il ne devoit régner, me pourroit être aimable; 3)
Et cette grandeur même où tu le veux porter
Est l'unique motif qui m'y fait résister: 4)

reur ; mais *je vois assez de mérite en lui pour un royaume, pour une armée, etc.*, ne peut se dire, parce que le sens n'est pas complet. Le mot *pour*, sans verbe, signifie toute autre chose : Cet ouvrage était excellent *pour* son tems ; *Phocas* est bien patient *pour* un homme violent. De plus, on ne doit point dire que le fils d'un empereur est digne de gouverner les plus grands états ; car quel plus grand état que l'empire romain ?

1) *Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien, etc.* Expression de comédie.

2) .... *Par-delà son mérite.... Pour m'en faire justice, etc.* Cela n'est pas d'un style élégant.

3) *S'il ne devait régner me pourrait être aimable.* On ne peut dire, *il m'est aimable, haïssable* ; et pourtant on dit, *il m'est agréable, désagréable, odieux, insupportable, indifférent.* On en a dit la raison.

4) *Cette grandeur où tu le veux porter, est l'unique motif qui m'y fait résister.* Porter à une grandeur ! Cela

Après l'assassinat de ma famille entière,
Quand tu ne m'as laissé père, mère, ni frère,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier,
Que j'assure par là leur trône au meurtrier!
Non, non, si tu me crois le cœur si magnanime,
Qu'il ose séparer tes vertus de ton crime,
Sépare tes présens, et ne m'offre aujourdh'ui
Que ton fils, sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
Avise; et si tu crains qu'il te fût trop infame 1)
De remettre l'empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé;
Le ciel me rend un frère à ta rage échappé:
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paroître.
Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître. 2)

n'est ni élégant, ni correct: et un motif qui fait y résister! A quoi? A cette grandeur où l'on veut porter *Martian*.

1) *Corneille* emploie souvent ce mot *avise*; il était très-bien reçu de son tems. *Qu'il te fût infame* n'est pas français; la langue permet qu'on dise, cela m'est honteux, mais non pas cela m'est infame: et cependant on dit, il est infame à lui d'avoir fait cette action. Toutes les langues ont leurs bizarreries et leurs inconséquences.

2) *Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître*, est un vers admirable: il le serait encore plus, si l'on pouvait parler ainsi à un empereur dans une simple conversation. Il n'y a qu'une situation violente qui permette les discours violens. Il est toujours étrange que *Phocas* persiste à vouloir offrir son fils à une prin-

PHOCAS.

A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau, 1)
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace, et cette confiance!
Ce bruit s'est fait déjà digne de ta croyance, 2)
Mais....

PULCHÉRIE.

Je sais qu'il est faux; pour t'assurer ce rang

cesse que tout autre ferait enfermer, pour l'empêcher de conspirer, et pour avoir un otage.

N. B. En général toutes les scènes de bravade doivent être ménagées par gradation. Un empereur et une fille d'empereur ne se disent point d'abord les dernières duretés; et quand une fois on a laissé échapper de ces reproches et de ces menaces qui ne laissent plus lieu à la conversation, tout doit être dit. La scène aurait fini très-heureusement par ce beau vers, *Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître;* mais quand on entend ensuite, *A ce compte, arrogante, ect.* les injures multipliées révoltent le lecteur, et font languir le dialogue.

1) *A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau. A ce compte*, est du style négligé et du ton familier, qu'on se permettait alors mal-à-propos. Ce mot *arrogante* conviendrait à *Pulchérie*, s'il était possible qu'un empereur et une fille d'empereur se disent des injures grossières.

2) *Ce bruit s'est déjà fait digne de ta croyance.* Un bruit ne peut se faire digne ni indigne; cela n'est pas français, parce qu'on ne peut s'exprimer ainsi en aucune langue.

Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang:
Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler;
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler;
Et cette ressemblance où son courage aspire,
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire. 1)
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frère, et pour mon empereur;
Et dedans son parti jeter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,
Sors du trône, et te laisse abuser comme moi; 2)
Prends cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice;
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir;

1) *Et cette ressemblance où son courage aspire mérite de gouverner l'empire.* C'est une faute en toute langue, parce qu'une ressemblance ne peut ni gouverner, ni mériter.

2) *Sors du trône, et te laisse abuser comme moi.* Elle fait deux fois cette proposition, et la seconde est bien moins forte que la première; mais peut-elle sérieusement lui parler ainsi? Je sais que ces bravades réussissent auprès du parterre; mais je doute qu'un lecteur instruit les approuve quand elles ne sont pas nécessaires, et quand elles sont si fortes qu'elles doivent rompre tout commerce entre les deux interlocuteurs.

Ma patience 1) a fait par-delà son pouvoir.
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espère en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits.
Dans ton ame à ton gré change ma destinée;
Mais choisis pour demain la mort ou l'hymenée. 2)

PULCHÉRIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
A qui hait l'hymenée, et ne craint point la mort.

PHOCAS.

Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite. 3)

Dans les deux scènes suivantes Héraclius

1) *Ma patience, etc.* Comment une patience fait-elle au-delà de son pouvoir? Jamais on ne peut faire que ce qu'on peut.

2) *Mais choisis pour demain la mort ou l'hymenée. Phocas* enfin la menace; mais quelle raison a-t-il de persister à lui faire épouser son fils, qui ne veut pas d'elle, et dont elle ne veut pas? Il n'en a d'autre raison que celle qui lui a été suggérée par son confident *Crispe* à la première scène. *Crispe* lui a remontré que ce mariage attirerait à la maison de *Phocas* l'affection du peuple qu'on suppose attaché à la maison de *Maurice*; mais la haine implacable et juste de *Pulchérie* détruit cette raison. N'aurait-il pas fallu que les grands et le peuple eussent demandé le mariage de *Pulchérie* et de *Martian*?

3) Il me semble que cette scène serait bien plus vraisemblable, bien plus tragique, si l'auteur y avait

passe pour Martian, et Martian pour Léonce. Héraclius se connoît; mais Martian ne se connoît pas.

SCENE III. 1)

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, *cru Martian, et sachant qu'il est Héraclius;* CRISPE.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Approche, Martian, que je te le répéte. 2)
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du pére et du fils.

mis plus de décence et plus de gradation. Un mot échappé à une princesse qui est dans la situation de *Pulchérie*, fait cent fois plus d'effet qu'une déclamation continuelle, et un torrent d'injures répétées.

1) J'ai cru qu'il serait utile pour le lecteur d'ajouter dans cette scène, et dans les suivantes, aux noms des personnages, les noms sous lesquels ils paraissent, et d'indiquer encore s'ils se connaissent eux-mêmes, ou s'ils ne se connaissent pas, pour lever toute équivoque, et pour mettre le lecteur plus aisément au fait : c'est une triste nécessité.

2) *Approche, Martian, que je te le repète.* On doit répéter le moins qu'on peut. Mais si *Pulchérie*, que *Phocas*, nomme *ingrate furie*, conspire la perte du père et du fils, il est bien étrange que le père s'opiniâtre à vouloir que son fils épouse *cette furie.*

Elle a semé cette erreur populaire,
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frére;
Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

HÉRACLIUS, *cru Martian.*

Seigneur....

PHOCAS.

Garde sur toi d'attirer ma colére!

HÉRACLIUS, *cru Martian.*

Dussé-je mal user de cet amour de pére,
Etant ce que je suis, je me dois quelque effort, 1)
Pour vous dire, seigneur, que c'est vous faire tort, 2)
Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir régner que par son alliance:
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour régner après vous.
J'ai du cœur, et tiendrai l'empire même infame,
S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

1) *Etant ce que je suis, je me dois quelque effort, pour vous dire. . . .* Le sens de la phrase est, *Je dois vous dire, quoi qu'il m'en coûte;* mais il ne doit pas faire *effort* pour *dire :* ce n'est pas sur cet effort qu'il se fait que son devoir tombe. D'ailleurs il ne fait point d'*effort*, puisqu'il n'aime point *Pulchérie*, puisqu'il croit même être son frère ; et puis, comment se doit-on un effort?

2) . . . . *C'est vous faire tort*, est trop du style de la comédie.

PHOCAS.

Hé bien! elle mourra, tu n'en as pas besoin. 1)

HÉRACLIUS, *cru Martian.*

De vous-même, seigneur, daignez mieux prendre soin.
Le peuple aime Maurice, en perdre ce qui reste
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Héraclius à demi soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé. 2)
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, et la laisser sujette;
Et d'un parti plus bas punissant son orgueil.... 3)

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,
A ce fils supposé dont il me faut défendre,

1) *Hé bien! elle mourra, tu n'en as pas besoin.* Ce mot semble condamner toute la scène précédente. *Phocas* avoue qu'il n'avait nul besoin de marier *Pulchérie* à son fils; il semble au contraire qu'il devait avoir un besoin très-pressant de ce mariage pour former un nœud intéressant.

2) On n'achève point un désordre comme on achève un projet, une affaire, un ouvrage. Ce n'est pas là le mot propre.

3) *Et d'un parti plus bas punissant son orgueil.* On peut être puni de son orgueil par un hymen disproportionné; mais on ne peut pas pas dire *être puni d'un hymen;* comme on dit *être puni du dernier supplice. Parti plus bas* est déplacé. Il semble que *Martian* soit un parti bas, et qu'on menace *Pulchérie* d'un parti plus bas encore

Tu parles d'ajouter un véritable gendre!

HÉRACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié.... 1)

PHOCAS.

A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse 2) à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

PULCHÉRIE.

Ah! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre 3)

1) L'usage a permis qu'en quelques occasions on puisse appeler sa femme *sa moitié.*

Manes du grand Pompée, écoutez sa moitié.

Ce mot fait là un effet admirable. C'est la moitié du grand *Pompée* qui parle. Mais il est ridicule de dire d'une fille à marier, *cette moitié.*

2) *Point qui ne s'éblouisse . . . . . point qu'après son hymen.* Ces trois *point* font un mauvais effet dans la poésie ; et *point qu'après* est encore plus dure et plus mal construit. Et *point qui ne s'éblouisse à l'éclat de la pompe d'un sceptre*, est du galimatias. Ce n'est point écrire comme l'auteur des beaux vers répandus dans *Cinna ;* c'est écrire comme *Chapelin.*

3) *La vapeur de mon sang ira grossir la foudre.* Cette figure n'est-elle pas un peu outrée et recherchée ? Ce qui est hors de la nature ne peut guère toucher. On reproche à notre siècle de courir après

Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre ;
Et ma mort en servant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS.

Par ses remercîmens juge de ses fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
Résouds-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive ; 1)
Sinon, j'en jure encore, 2) et ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ses refus.

l'esprit, d'affecter des pensées ingénieuses ; c'était bien plutôt le goût du tems de *Corneille* que du nôtre. *Racine* et *Boileau* corrigèrent la France, qui depuis est retombée quelquefois dans ce défaut séduisant. La vapeur d'un peu de sang ne peut guère servir à former le tonnerre. Une fille va-t-elle chercher de pareilles figures de rhétorique.

1) *Résouds-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive.* Je crois qu'on pourrait dire en vers, *résoudre de*, aussi-bien que *résoudre à*, quoique ce soit un solécisme en prose ; mais il est plus essentiel de remarquer qu'il est bien étrange qu'un monarque dise à son fils : Résouds cette princesse à t'aimer, ou je la ferai mourir. Il n'y a aucun exemple dans le monde d'une pareille proposition. Elle paraît d'autant plus extraordinaire, que *Phocas* a dit qu'on n'a nul besoin de *Pulchérie*. En un mot, cela n'est pas dans la nature.

2). *Il en jure encore. . . .* Il n'a pourtant point juré, et il répète pour la sixième fois qu'il tuera cette *Pulchérie*, ou qu'il la mariera.

SCENE IV.

PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, *se connoissant;*
MARTIAN, *se croyant Léonce.*

HÉRACLIUS.

En vain il se promet que sous cette menace,
J'espére en votre cœur surprendre quelque place. 1)
Votre refus est juste, et j'en sais les raisons;
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons;
D'autres destins, madame, attendent l'un et l'autre:
Ma foi m'engage ailleurs aussi-bien que la vôtre.
Vous aurez en Léonce un digne possesseur; 2)

1) *Il se promet que j'espère surprendre quelque place en votre cœur sous une menace!* Que d'incongruités! quel galimatias! quel style!

2) *Vous aurez en Léonce un digne possesseur.* Le lecteur doit savoir que *Léonce*, dont on n'a point encore parlé, passe pour le fils de *Léontine*, ancienne gouvernante du prince *Héraclius*, fils de *Maurice*, et du prince *Martian*, fils de *Phocas*. On ne sait point encore que ce prétendu *Léonce* a été changé en nourrice, et qu'il est le véritable *Martian*. Il eût été à souhaiter peut-être que dès la première scène ces avantures eussent été éclaircies; mais, avec un peu d'attention, il sera aisé de suivre l'intrigue: il est triste qu'on ait besoin de cette attention, qui d'*un divertissement nous fait une fatigue*, comme dit *Boileau*.

Je serai trop heureux d'en posséder la sœur.
Ce guerrier vous adore, et vous l'aimez de même.
Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime. 1)
Léontine leur mère est propice à nos vœux;
Et quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHÉRIE.

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné;
Léonce y peut beaucoup, vous me l'avez donné;
Et votre main illustre augmente le mérite

1) *Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime.* Cette *Eudoxe*, est une fille de *Léontine*, que par conséquent *Martian* croit sa sœur. On n'a point encore parlé d'elle, et le véritable *Héraclius* cru *Martian* s'occupe ici de l'arrangement d'un double mariage.
On ne s'arrêtera point à la faute grammaticale, *aimé autant comme je l'aime*, ni à ces *beaux nœuds*, ni à cet *amour parfait*, à ces *chaînes si belles*, à ces *captivités éternelles*. *Quinault* a passé pour avoir le premier employé ces expressions, dont *Corneille* s'était servi avant lui dans presque toutes ses pièces. Il paraît étrange que le public se soit trompé à ce point; mais c'est que ces expressions firent une grande impression dans *Quinault*, qui ne parle jamais que d'amour, et qui en parle avec élégance; elles en firent très-peu dans les ouvrages de *Corneille*, dont les beautés mâles couvrent toutes ces petitesses trop fréquentes. Tous ces vers d'ailleurs sont du style de la comédie, et d'un style dur, rampant, incorrect.

Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite.
Mais à d'autres pensers il me faut recourir :
Il n'est plus tems d'aimer alors qu'il faut mourir ; 1)
Et quant à ce départ une ame se prépare..... 2)

HÉRACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare :
Pardonnez-moi ce mot ; pour vous servir d'appui
J'ai peine à reconnoître encore un père en lui. 3)

1) *Il n'est plus tems d'aimer alors qu'il faut mourir.* Ce beau vers paraît la condamnation de tout ce que vient de dire *Héraclius*, qui n'a parlé que de mariage ; on s'attendait qu'il parlerait d'abord à *Pulchérie* du péril affreux où elle est, *et dicat jàm nunc debentia dicit :* aussi tous ces personnages ont beau parler d'amour, et de tyrans, et de mort, aucun d'eux ne touche ; aucun n'inspire de terreur jusqu'ici ; mais l'intrigue commence à attacher, et c'est beaucoup. Le principal mérite de cette pièce est dans l'embarras de cette intrigue qui pique toujours la curiosité.

2) *Et quand à ce départ une ame se prépare.* Ce mot *départ* est faible, et *une ame* aussi. Tâchez de ne jamais faire suivre un vers fort et bien frappé, par un vers languissant qui l'énerve.

3) *J'ai peine à reconnoître encore un père en lui.* Le lecteur doit ici se souvenir qu'*Héraclius* sait bien que *Phocas* n'est point son père, mais qu'il n'a point dit son secret à *Pulchérie* ; cela cause peut-être un peu d'embarras, et c'est au lecteur à voir s'il aimerait mieux que *Pulchérie* fût instruite ou non. Mais il y a aujourd'hui beaucoup de lecteurs si rebutés des mauvais vers, qu'ils ne se soucient point du tout de savoir qui est *Mar-*

Résolu de périr pour vous sauver la vie,
Je sens tous mes respects céder à cette envie;
Je ne suis plus son fils, s'il en veut à vos jours;
Et mon cœur tout entier vole à votre secours.

PULCHÉRIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre,
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre,
Mais ce péril extrême où pour me secourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN, *se croyant Léonce.*

Ah! mon prince, ah! madame, il vaut mieux vous résoudre
Par un heureux hymen à dissiper ce foudre. 1)
Au nom de votre amour et de votre amitié,
Prenez de votre sort tous deux quelque pitié.
Que la vertu du fils, si pleine et si sincère, 2)
Vainque la juste horreur que vous avez du père; 3)

tian, et qui est *Héraclius*, et qu'ils s'intéressent fort peu à *Pulchérie*.

1) *Par un heureux hymen à dissiper ce foudre.* Comment dissipe-t-on un foudre par un hymen ? Toute métaphore, encore une fois, doit être juste. *Dissiper ce foudre* n'est là que pour rimer à *résoudre*. Ce style est trop négligé.

2) *Que la vertu du fils si pleine et si sincère.* Une vertu *pleine et sincère* n'est pas le mot propre ; une vertu n'est ni pleine ni vide.

3) *Vainque la juste horreur que vous avez du père.* *Vainque* est trop dure à l'oreille : *horreur de* est permis en vers.

Et pour mon intérêt, n'exposez pas tous deux.... 1)

HÉRACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce, et qu'est-ce que tu veux?
Tu m'as sauvé la vie, et pour reconnoissance
Je voudrois à tes feux ôter leur récompense!
Et ministre insolent d'un prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux!
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la princesse, odieux à moi-même!
Je te connois, Léonce, et mieux que tu ne crois;
Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois.
Son bonheur est le mien, madame, et je vous donne
Léonce et Martian en la même personne;
C'est Martian en lui que vous favorisez. 2)

1) *Et pour mon intérêt, n'exposez pas tous deux. Martian* cru *Léonce*, amoureux de *Pulchérie*, veut ici que *Pulchérie* épouse *Héraclius* cru *Martian*, amoureux d'*Eudoxe*. Je remarquerai à cette occasion, que toutes les fois qu'on cède ce qu'on aime, ce sacrifice ne peut faire aucun effet, à moins qu'il ne coûte beaucoup; ce sont ces combats du cœur qui forment les grands intérêts : de simples arrangemens de mariage ne sont jamais tragiques, à moins que dans ces arrangemens mêmes il n'y ait un péril évident et quelque chose de funeste.

N'exposez pas tous deux n'est pas français; il faut, *ne les exposez pas tous deux.*

2) *C'est Martian en lui que vous favorisez.* Cela veut dire pour le spectateur qu'*Héraclius* cru *Martian*, voit dans *Léonce* un autre lui-même; et cela veut dire

Opposons la constance aux périls opposés. 1)
Je vais près de Phocas essayer la prière ;
Et si je n'en obtiens la grace toute entière, 2)
Malgré le nom de père, et le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
Oui, si sa cruauté s'obstine à votre perte,
J'irai pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte ;
Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner ! 3)
Adieu, madame.

aussi dans l'esprit de l'auteur, que *Léonce* est le vrai *Martian* ; c'est ce qui se débrouillera par la suite, et ce qui est ici un peu embrouillé ; mais un spectateur bien attentif peut aimer à deviner cette énigme.

1) *Opposons la constance aux périls opposés.* Cet *opposés* est de trop, c'est une figure de mots inutile ; de plus, ce n'est pas le mot propre ; les périls menacent, les obstacles s'opposent.

2) *Et si je n'en obtiens la grace toute entière.* Ce vers est obscur ; il va trouver *Phocas*, et s'il n'en obtient la grace. Il semble que ce soit la grace de *Phocas*. Il eût fallu dire aussi ce que c'est que cette grace toute entière, puisqu'on n'a pas encore parlé de grace.

3) Il n'a point été question dans cette scène d'*un faux Héraclius.* Cette imprécation forcée à laquelle on ne s'attend point, n'est là que pour rappeler le titre de la pièce, et pour faire souvenir qu'*Héraclius* est le sujet de la tragédie.

SCENE V.

PULCHERIE, MARTIAN, *se croyant Léonce.*

PULCHÉRIE.

Adieu, prince trop magnanime,
Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime,
Digne d'un autre pére. Ah Phocas! ah tyran!
Se peut-il que ton sang ait formé Martian?
Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tâcher de notre part à repousser l'orage.
Tu t'es fais des amis, je fais des mécontens.
Le peuple est ébranlé, ne perdons point de tems:
L'honneur te le commande, et l'amour t'y convie.

MARTIAN, *se croyant Léonce.*

Pour otage en ses mains ce tigre à votre vie;
Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi
Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra 1) de moi.

PULCHÉRIE.

N'importe, à tout oser le péril doit contraindre.

1) *Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra.* On ne venge point ce qu'on craint, on le prévient, on l'écarte, on le détourne, on s'y oppose; point de bons vers sans le mot propre: il faut l'exactitude de la prose avec la beauté des images, l'harmonie des syllabes, la hardiesse des tours et l'énergie de l'expression; c'est ce qu'on trouve dans plusieurs morceaux de *Corneille.*

Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre 1)
Allons examiner pour ce coup généreux 2)
Les moyens les plus prompts, et les moins dangereux.

Fin du premier acte.

1) *Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.* Cette sentence paraît quelque chose de contradictoire ; elle est cependant au fond d'une très-grande vérité : elle signifie qu'il faut tout hasarder quand tous les partis sont également dangereux. Il eût fallu, je crois, éviter le jeu de mots et l'antithèse, qui reviennent trop souvent.

2) *Allons examiner pour ce coup généreux. Pulchérie* va donc conspirer de son côté. On a donc lieu d'être surpris qu'elle ne soit pas dans le secret, puisque la fille de *Maurice* doit avoir du pouvoir sur le peuple, et mettre un grand poids dans la balance ; mais il faut se livrer à l'intrigue et aux ressorts que l'auteur a choisis.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

VOILA ce que j'ai craint 1) de son ame enflammée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort, il m'auroit mal aimée. 2)

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.
Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé. 3)

1) *Voilà ce que j'ai craint.* . . . Le spectateur ne peut d'abord savoir que c'est *Léontine* qui parle, et que c'est cette même *Léontine*, autrefois gouvernante d'*Héraclius* et de *Martian*; il serait peut-être mieux qu'on en fût informé d'abord. Il faut que tous ceux qui assistent à une pièce de théâtre, connaissent tout d'un coup les personnages qui se présentent, excepté ceux dont l'intérêt est de cacher leur nom.

2) . . . . *Il m'auroit mal aimée.* Qui ? de qui parle-t-elle ? C'est une énigme. *Mal aimée*, expression trop triviale.

3) *Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé, etc.* On voit assez que cela est trop comique. *Corneille* a-t-il voulu faire parler cette gouvernante comme une bourgeoise qui a conservé le ton bourgeois à la cour ? Cela est absolument indigne de la tragédie.

Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle
Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidelle, 1)
A quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,
A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
C'est par là qu'il est su, c'est par là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;
C'est par là qu'un tyran plus instruit que troublé 2)
De l'ennemi secret qui l'auroit accablé,
Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes, 3)
Et se sacrifira pour nouvelles victimes
Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
Vous qu'adore son ame, et moi qui l'ai sauvé.
Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire! 4)

1) *Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidelle.* Voilà la même faute ; et *dire à l'oreille à une ame !* On ne peut s'exprimer plus mal.

2) . . . . *Plus instruit que troublé d'un ennemi.* Cela n'est pas français. Instruit d'un ennemi, troublé d'un ennemi ; ce sont deux barbarismes et deux solécismes à la fois dans un seul vers.

3) *Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes.* Par la construction, c'est la mort de *Phocas*; par le sens, c'est celle de *Maurice.* Il faut que la syntaxe et le sens soient toujours d'accord.

4) *Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire !* Ce vers est encore bourgeois ; mais les précé dens sont nobles, exacts, bien tournés, forts, précis, et dignes de *Corneille.*

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une mére, 1)
Qui pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
Ne m'accusera plus de cette trahison:
Car c'en est une enfin bien digne de supplice, 2)
Qu'avoir 3) d'un tel secret donné le moindre indice.

LÉONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connoître à tous?
Est-ce le prince, ou moi?

EUDOXE.

Ni le prince, ni vous.
De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme:
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,

1) *Madame, mon respect souffre tout d'une mère, etc.* Cela ne donne pas d'abord une haute opinion de *Léontine*. Cette femme qui conduit toute l'intrigue commence par se tromper, par accuser sa fille mal-à-propos; cette accusation même est absolument inutile pour l'intelligence, et pour l'intérêt de la pièce. *Léontine* commence son rôle par une méprise, et par des expressions indignes même de la comédie.

2) *Car c'en est une enfin bien digne de supplice.* Le mot de *supplice* paraît trop fort; et *digne de supplice* n'est pas français. C'est un barbarisme.

3) *Qu'avoir. . . . . .* Il faut absolument *que d'avoir. C'est une trahison, avoir donné un indice.* Il faut, *que d'avoir donné un indice. Trahison qu'avoir donné* est un solécisme.

Ni comme auprès du sien étant la gouvernante, 1)
Par une tromperie encor plus importante,
Vous en fites l'échange; et prenant Martian,
Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran, 2)
En sorte que le sien passe ici pour mon frére,
Cependant que de l'autre il croit être le pére, 3)

1) Cest mots *étant la gouvernante auprès du sien* et *tromperie* sont comiques et bas, et ne donnent pas de *Léontine* une assez haute idée. Voyez comme dans *Athalie* le rôle de *Josabeth* est ennobli, comme il est touchant, quoiqu'il ne soit pas, à beaucoup près, aussi nécessaire que celui de *Léontine*.

2) Tout ce discours est un détail d'anecdotes. *Comme étant la gouvernante auprès du sien*, n'est pas français : *en sorte que* est trop du style d'affaires. Mais *Eudoxe* en voulant éclaircir cette histoire, semble l'embrouiller. *Et prenant Martian, vous laissâtes pour fils ce prince à Phocas son tyran*, ne peut avoir de sens que celui-ci : *Vous laissâtes Martian pour fils à Phocas. Laisser quelqu'un pour fils*, n'est pas d'un style élégant; mais il ne s'agit pas ici d'élégance; il s'agit de clarté. *Eudoxe* fait croire au spectateur que *Martian* a passé et passe pour fils de *Phocas :* l'équivoque vient de ce mot *prince : Vous laissâtes ce prince à Phocas.* Elle entend par ce prince, *Héraclius ;* mais elle ne dit pas ce qu'elle veut dire. Elle devait expliquer que *Léontine* a fait passer *Martian* pour son propre fils *Léonce*, et a donné *Héraclius*, fils de *Maurice*, pour *Martian*, fils de *Phocas*.

3) *Cependant que de l'autre il croit être le père.* Cet *il croit être* se rapporte par la phrase à *Martian*, et cependant c'est *Phocas* dont on parle. Dans un sujet

Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,
Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.
On diroit tout cela 1) si par quelque imprudence
Il m'étoit échappé d'en faire confidence :
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant;
Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant. 2)
Comme ce sont pour tous des routes inconnues,
Il semble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues; 3)
Et j'en sais tel qui croit dans sa simplicité,
Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité. 4)
Mais le voici.

si obscur il est absolument nécessaire que les phrases soient toujours claires, et *Eudoxe* ne s'explique pas assez nettement.

1) *On diroit tout cela.... Mais pour toute nouvelle.... Pour tous des routes.* Toutes ces manières de parler sont d'une familiarité qui n'est nullement convenable à la tragédie.

2) . . . . *Pousser l'histoire plus avant;* expressions de comédie. Un tel style est trop rebutant.

3) *Il semble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues, etc.* Ces trois derniers vers sont trop comiques; ce qui précède est une explication de l'avant-scène. Cette explication devait appartenir naturellement au premier acte; on n'aime point à être si long-tems en suspens; cette incertitude du spectateur nuit même toujours à l'intérêt. On ne peut être ému des choses qu'on n'a pas bien conçues; et si l'esprit se plaît à deviner l'intrigue, le cœur n'est pas touché.

4) *Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité.* Voilà

SCENE II.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Madame, il n'est plus tems de taire 1)
D'un si profond secret le dangereux mystére:
Le tyran, alarmé du bruit qui le surprend,
Rend ma crainte trop juste et le péril trop grand:
Non que de ma naissance il fasse conjecture,
Au contraire, il prend tout pour grossière imposture, 2)
Et me connoit si peu, que pour la renverser,
A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre:
Je suis fils de Maurice, il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri

où il fallait une métaphore, un tour noble qui sauvât ce ridicule.

1) . . . *Madame, il n'est plus tems de taire. Héraclius* ne dit ici rien de nouveau à *Léontine*; il ne s'est rien passé de nouveau depuis la première scéne du premier acte; mais l'embarras commence à croitre dès qu'*Héraclius* veut se déclarer. Il ne dit rien à la vérité de tragique; il explique seulement l'embarras où est *Phocas*.

2) *Pour grosssière imposture. . . . Que pour la renverser.* On ne renverse point une imposture, on la confond.

En me donnant moi-même 1) à ma sœur pour mari.
En vain nous résistons à son impatience,
Elle par haine aveugle, et moi par connoissance;
Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie au refus obstinée,
Lui propose à demain la mort ou l'hymenée :
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort,
Pour éviter l'inceste elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas tems de montrer qui nous sommes,
De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,
Et de rendre à mon père un juste successeur.

LÉONTINE.

Puisque vous ne craignez que sa mort ou l'inceste,
Je rends graces, seigneur, à la bonté céleste,
De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux, 2)
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage seul nous donne lieu de craindre,

1) *En me donnant moi-même.....* Ce *moi-même* est de trop ; sans doute si on le marie, on le marie lui-même. Il fallait des expressions qui donnassent horreur de l'inceste.

2) *Un sort qui est doux en un grand bruit!* Ces façons de parler, obscures, impropres, gauches, triviales, incorrectes, indignent un lecteur qui a de l'oreille et du goût. Le parterre ne s'en apperçoit pas ; il se livre uniquement à la curiosité de savoir comment tout se démêlera.

Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre ;
Et puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie, 1)
De rompre cet hymen, ou de le retarder,
Pourvu que vous veuillez ne vous point hasarder.
Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira plus belle.
Vous voyez un grand peuple à demi-révolté,
Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.
Il semble que de Dieu la main appesantie,
Se faisant du tyran l'effroyable partie, 2)

1) *J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie.* Ce discours de *Léontine* inspire une grande curiosité ; je ne sais s'il ne dégrade pas un peu *Héraclius*, et même *Pulchérie*. Bien des gens n'aiment pas à voir les fils d'un empereur dépendre entièrement d'une gouvernante, qui les traite comme des enfans et qui ne leur permet pas de se mêler de leurs propres affaires ; c'est au lecteur à juger de la valeur de cette critique. Le mal est encore que cette *Léontine* qui dit avoir tant de moyens, n'a effectivement aucun moyen dans le cours de la pièce, hors un billet dont l'empereur peut très-bien se saisir.

2) *Se faisant du tyran l'effroyable partie.* Les termes les plus bas deviennent quelquefois les plus nobles, soit par la place où ils sont mis, soit par le secours d'une épithète heureuse. La partie est un terme

Veuille avancer par là son juste châtiment,
Et que par ce grand bruit semé confusément
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
Et presse Héraclius de se faire connoître. 1)
C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend.
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend;

de chicane; la main de Dieu appesantie, qui devient l'effroyable partie du tyran, est une idée terrible. On pourrait incidenter sur une main qui se fait partie; mais c'est ici que la critique des mots doit, à mon avis, se taire devant la noblese des choses.

Tout ce que dit ici *Héraclius* est plein de force et de raison, mais la diction dépare trop les pensées. *Evitons le hasard qu'un imposteur l'abuse* est un barbarisme. *Un trône arraché sous un titre.... Un empereur qui se prévaudra d'un nom pris;* tout cela est impropre, confus, mal exprimé.

Plusieurs personnes de goût sont choquées de voir une femme qui veut toujours prendre tout sur elle, et qui ne veut pas seulement qu'*Héraclius* sache autre chose que son nom. Ce caractère n'est pas ordinaire; il excite une grande curiosité; mais, encore une fois, il rend le prince petit. On est secrettement blessé que le héros de la pièce soit inutile, et qu'une gouvernante, qui n'est ici qu'une intrigante, veuille tout faire par vanité.

1) *Il semble que Dieu presse Héraclius de se faire connoître. C'est à nous de répondre à ce que Dieu en prétend.* Cet *en prétend* tombe sur *Héraclius*. Mais *ce que Dieu en prétend* n'est pas supportable. Ce n'est pas ainsi qu'on parle de Dieu. Ce n'est pas ainsi que *Racine* s'exprime dans *Athalie*.

Evitons le hasard qu'un imposteur l'abuse,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
De mon trône à Phocas sous ce titre arraché
Il puisse me punir de m'être trop caché.
Il ne sera pas tems, madame, de lui dire
Qu'il me rende mon nom, ma naissance, et l'empire,
Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris
Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

LÉONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je romprai bien encor ce coup s'il vous menace;
Mais gardons jusqu'au bout ce secret important;
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance
Semble digne, seigneur, de cette confiance;
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait,
Et bientôt mes desseins auront leur plein effet.
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice,
Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice;
J'en veux toute la gloire, et vous me la devez:
Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.
Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,
Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs, 1)

1) On écoute des soupirs, on n'écoute point des pleurs, on les voit.

Ne vous exposez point au dernier des malheurs. 1)
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime:
Le peuple pour miracle osera maintenir
Que le ciel par son fils l'aura voulu punir;
Et sa haine obstinée après cette chimère
Vous croira parricide en vengeant votre père.
La vérité n'aura ni le nom, ni l'effet,
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait;
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire,
Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
Je sais bien que l'ardeur de venger vos parens....

HÉRACLIUS.

Vous en êtes aussi, madame, et je me rends; 2)

1) .... *Dernier des malheurs* est faible. *Trop légitime*. Ce *trop* est de trop. *Dedans vos mains*; il faut *dans*.

2) *Vous en êtes aussi, madame, et je me rends*. *Vous en êtes aussi*, c'est une de ces expressions de comédie qu'on est obligé de relever si souvent, mais en ajoutant toujours que c'était le défaut du tems. Si cette expression n'est pas élevée, le fond du discours d'*Héraclius* ne l'est pas davantage; il ne prend aucune mesure, et ne dit rien de grand; il se borne à ne pas faire *éclat d'un secret* sans le *congé* de sa gouvernante. Son compliment aux yeux *tout divins d'Eudoxe*, la protestation qu'il n'aspire au trône que par *la seule soif* d'en faire part à *Eudoxe*, sont une froide galanterie, telle que celle de *César* avec *Cléopatre*. Ce n'est pas là une passion tragique; c'est parler d'amour comme on en parlait dans la simple comédie, et d'une manière moins élé-

Je n'examine rien, et n'ai pas la puissance
De combattre l'amour et la reconnoissance.
Le secret est à vous, et je serois ingrat
Si sans votre congé j'osois en faire éclat,
Puisque sans votre aveu toute mon aventure
Passeroit pour un songe, ou pour une imposture.
Je dirai plus; l'empire est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi;
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire, 1)

gante, moins fine qu'aujourd'hui. *Corneille* a mis de l'amour dans toutes ses pièces; mais on a déjà remarqué que cet amour n'a jamais été intéressant que dans le *Cid*, et attachant que dans *Polyeucte* : c'est de tous les sentimens le plus froid et le plus petit, quand il n'est pas le plus violent.

Je ne sais si on peut citer l'opinion de *Rousseau* comme une autorité; il a fait de si mauvaises comédies, que son sentiment en fait de tragédies peut n'avoir point de poids; mais quoiqu'il n'ait rien fait de bon pour le théâtre, et qu'il soit inégal dans ses autres ouvrages, il avait un goût très-cultivé. Voici ce qu'il dit dans sa lettre au comédien *Ricoboni*.

« Que les effets de l'amour soient tragiques comme » dans *Hermione* et dans *Phèdre*, qu'on le représente » accompagné du trouble, des inquiétudes et des vio- » lentes agitations qui en font le caractère; en un mot, » que les héros soient amoureux, et non pas des discou- » reurs d'amour, comme dans les pièces du grand *Cor- » neille* et dans celles de son frère. »

1) *C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire.* On ne satisfait point au prix d'un sang.

Que je rends à la sœur ce que je tiens du frére.
Non que pour m'acquitter par cette élection
Mon devoir ait forcé mon inclination. 1)
Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmérent;
Il prépara mon ame au feu qu'ils allumérent;
Et ces yeux tout divins par un soudain pouvoir
Achevérent sur moi l'effet de ce devoir: 2)
Oui, mon cœur, chère Eudoxe, à ce trône n'aspire
Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'empire.
Je ne me suis voulu jeter dans le hasard, 3)
Que par la seule soif de vous en faire part; 4)
C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste,
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste;
Mais si je me dérobe au sang qui vous est dû, 5)
Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu;

1) . . . . *Par cette élection mon devoir ait forcé mon inclination.* Le mot d'*élection* n'est nullement le mot propre, et *Héraclius* ne peut mettre en doute qu'il n'est eu de l'inclination pour *Eudoxe*, puisqu'il l'aime depuis long-tems.

2) *Achevèrent sur moi l'effet de ce devoir.* Des yeux divins qui achèvent l'effet d'un devoir sur quelqu'un, sont une étrange façon de parler.

3) . . . . *Jeter dans le hasard.* On se jette dans le péril, et non dans le hasard.

4) . . . . *La soif de faire part.* Tout cela est trop mal écrit.

5) Que veut dire ce vers obscur, *Si je me dérobe au sang qui vous est dû?* Est-ce son sang? est-ce celui de *Phocas?* Comment aura-t-elle perdu ce sang? Quelles

Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
Disposez des moyens, et du tems de le prendre. 1)
Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur; 2)
Mais comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

LÉONTINE.

Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort,
Et n'en appréhendez ni l'hymen, ni la mort. 3)

SCENE III.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise;
A ne vous rien cacher son amour m'autorise;

expressions louches, fausses, inintelligibles! Il semble que *Corneille* ait après ses succès méprisé assez le public pour ne jamais soigner son style, et pour croire que la postérité lui passerait ses fautes innombrables.

1) . . . . *Et du tems de le prendre.* Il lui parle de prendre ce qu'il lui doit rendre.

2) . . . . *Faites-m'en possesseur. Faites-moi possesseur de ce que je dois vous rendre, quand vous pourrez le prendre.* Tout cela est bien loin de la noblesse et de l'élégance que le style tragique demande.

3) *N'appréhendez ni l'hymen, ni la mort de tout son sort.* On ne peut écrire plus barbarement.

Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait, 1)
Et pourrez me servir à presser leur effet.
 Notre vrai Martian adore la princesse;
Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse,
Faisons que son amour nous venge de Phocas, 2)

1) . . . . *Les desseins de tout ce que j'ai fait.* Cela n'est pas français; il faut, *les raisons*, ou, *apprenez mes desseins* et *tout ce que j'ai fait.*

2) *Faisons que son amour nous venge de Phocas.* Il paraît que *Léontine* n'a pris aucune mesure; elle a une espérance vague qu'un jour *Martian* se croyant *Héraclius*, pourra tuer son propre père *Phocas;* mais elle n'est sure de rien; elle se repaît de l'idée d'un parricide, à quoi *Eudoxe* s'oppose très-raisonnablement.

D'ailleurs, *Léontine* n'a qu'un intérêt éloigné à toute cette intrigue. Il n'est guère dans la nature qu'elle ait élevé *Martian* pour tuer un jour son père; on ne médite pas un parricide de si loin. Aujourd'hui qu'il s'agit de faire régner *Héraclius*, il n'importe par quelles mains *Phocas* périsse. Un parricide n'est ici qu'une horreur inutile. A peine est-il question de ce parricide dans la pièce.

La fable a imaginé de telles atrocités dans la famille d'*Atrée;* mais ce sont les personnages de cette famille qui les commettent eux-mêmes, emportés par la fureur de leur vengeance, quand ils commettent ces parricides, quand *Atrée* fait manger à *Thieste* ses propres enfans; c'est dans l'excès de l'emportement qu'inspire un outrage récent. *Atrée* ne médite pas sa vengeance vingt ans; cela serait froid et ridicule. Ici, c'est une gouvernante d'enfans, qui, sans aucun intérêt personnel, a livré son propre fils à la mort, il y a vingt ans, dans l'espérance que

Et de son propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre,
Si je perdis Léonce, et ne le fis pas suivre,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir :
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah madame!

LÉONTINE.

Ce mot déjà vous intimide!
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir;
C'est par là qu'un tyran est digne de périr;
Et le courroux du ciel, pour en purger la terre,
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter;
Phocas le commettra, s'il le peut éviter;
Et nous immolerons au sang de votre frère
Le père par le fils, ou le fils par le père.

Martian, substitué à ce fils, tuerait dans vingt ans son père *Phocas*; cela n'est guère dans l'ordre des possibles.

Remarquons sur-tout que les atrocités font effet au théâtre, quand la passion les excuse, quand celui qui va tuer quelqu'un a des remords, quand cette situation produit de grands mouvemens. C'est ici tout le contraire. Il n'y a point de lecteur qui ne fasse aisément toutes ces réflexions; mais au théâtre le spectateur occupé de l'intrigue s'attache peu à démêler ces défauts, qui sont sensibles à la lecture.

L'ordre est digne de nous, le crime est digne d'eux.
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel pére ;
Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire ? 1)
Et sachant sa vertu, pouvez-vous justement
Abuser jusque-là de son aveuglement ?

LÉONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence, 2)
Et que de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
Un crime qu'il ignore en souille la vertu. 3)

1) *Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire ?* Il semble qu'il soit en péril de faire des fils; cela se rapporte à parricide ; mais *faire un parricide* ne se dit pas ; on dit *commettre un parricide*, *faire un crime*.

2) *Mérite que l'erreur arrache l'innocence.* La pensée n'est pas exprimée ; la naissance ne mérite ni ne démérite. Il veut dire, Le fils d'un tyran ne mérite pas d'être vertueux ; et encore cela n'est pas vrai. Toutes ces pensées subtiles, obscurément exprimées, choquent les premières lois de l'art d'écrire, qui sont le naturel et la clarté.

3) *Un crime qu'il ignore en souille la vertu.* La vertu de l'innocence ! Ces derniers vers sont vicieux ; on dit bien la vertu de la tempérance, de la modération, parce que ce sont des espèces de vertus : l'innocence est l'exclusion de tous les vices, et non une vertu particulière.

SCENE IV.

LÉONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LE PAGE.

EXUPERE, madame, est là qui vous demande, 1)

LÉONTINE.

Exupère! A ce nom que ma surprise est grande!
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi? 2)
Lui que je ne vois point? qu'à peine je connoi? 3)

1) *Exupére, madame, est là qui vous demande.* On sent assez que cet *est là* est un terme de domestique qui doit être banni de la tragédie. Ce page ne parait plus aujourd'hui. On ne connaissait point alors les pages.

2) . . . . . . *Parler à moi* ne se dit point; il faut *me parler.* On peut dire en reproche, *parlez à moi, oubliez-vous que vous parlez à moi.*

3) *Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi.* On prononce *je connais;* et du tems même de *Corneille*, cette diphtongue *oi* était toujours prononcée *ai*, dans tous les imparfaits; *j'aurais, je ferais:* auparavant on la prononçait comme *toi, soi, loi. Connoi* pour *connois*, est une liberté qu'ont toujours eue les poëtes, et qu'ils ont conservée. Il leur est permis d'ôter ou de conserver cette *s* à la fin du verbe, à la première personne du présent; ainsi on met, *je di*, pour *je dis; je fai*, pour *je fais; j'averti*, pour *j'avertis; je vai*, pour *je vais.*

. . . . Je vous en *averti*,
Et sans compter sur moi, prenez votre parti. RACINE.

Dans l'ame il hait Phocas qui s'immola son pére,
Et sa venue ici cache quelque mystére.
Je vous l'ai déjà dit, votre langue nous perd. 1)

SCENE V.

EXUPERE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPERE.

MADAME, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE, *à Eudoxe.*

Hé bien!

EXUPERE.

Si....

LÉONTINE.

(*à Exupère.*)

Taisez-vous. 2) Depuis quand?

EXUPERE.

Tout-à-l'heure.

LÉONTINE.

Et déjà l'empereur a commandé qu'il meure?

1) *Je vous l'ai déjà dit, votre langue nous perd.* Il est intolérable que cette *Léontine* reproche toujours à sa fille en termes si bas et si comiques, une indiscrétion qu'*Eudoxe* n'a point commise. Ces reproches sont d'autant plus mal placés que les discours et les actions de *Léontine* ne produisent rien.

2) *Hé bien! Si. . . . Taisez-vous.* C'est encore un dialogue de comédie; mais le coup de théâtre est frappant.

EXUPERE.

Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE.

Comment?

EXUPERE.

Ne craignez rien, madame, le voici.

LÉONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPERE.

Ah! quittez l'artifice.

SCENE IV.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPERE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, dois-je croire un billet de Maurice?
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait;
Dites s'il me détrompe, ou m'abuse en effet,
Si je suis votre fils, ou s'il étoit mon pére;
Vous en devez connoître encor le caractère.

LÉONTINE, *lit le billet.*

Léontine a trompé Phocas, 1)
Et livrant pour mon fils un des siens au trépas,

1) *Léontine a trompé Phocas.* C'est ici que l'intrigue se noue plus que jamais; c'est une énigme à deviner. Ce *Martian* cru *Léonce*, est-il fils de *Maurice*, ou de

Dérobe à sa fureur l'héritier de l'empire.
O vous qui me restez de fidelles sujets!
Honorez son grand zèle, appuyez ses projets.
Sous le nom de Léonce, Héraclius respire.

MAURICE.

(Elle rend le billet à Exupère.)

Seigneur, il vous dit vrai; vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Byzance au pire des humains. 1)
Maurice m'honora de cette confiance;
Mon zèle y répondit par-delà sa croyance.

Phocas, ou de *Léontine* ? Le spectateur cherche la vérité ; il est très-occupé, sans être ému. Ces incertitudes n'ont pu encore produire ces grands mouvemens, cette terreur, ce pathétique, qui sont l'ame de la vraie tragédie ; mais nous ne sommes encore qu'au second acte. Il semble que l'on aurait pu tirer un bien plus grand parti de l'invention de *Caldéron* ; rien n'était peut-être plus tragique et plus singulier, que de voir deux héros élevés dans les forêts, dans la pauvreté, dans l'ignorance d'eux-mêmes, qui déploient à la première occasion leur caractère de grandeur. Ce sujet traité avec la vraisemblance qu'exige notre théâtre, aurait reçu de la main de *Corneille* les beautés les plus frappantes ; mais un billet de *Maurice* dans les mains de *Léontine* ne peut faire ce grand effet. Cela exige des vers de discussion qui énervent le tragique, et refroidissent le cœur : aussi la pièce est jusqu'à présent plutôt une affaire difficile à démêler qu'une tragédie.

1) On sent bien qu'il fallait une expression plus noble que *pire des humains*.

Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avoit commis :
Mais enfin toute prête à me voir découverte,
Ce zèle sur mon sang détourna votre perte. 1)
J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas ;
Mais j'offris votre nom, 2) et ne vous donnai pas.
La généreuse ardeur de sujette fidelle
Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle ;
Mon fils fut pour mourir le fils de l'empereur.
J'éblouis le tyran, je trompai sa fureur ;
Léonce au lieu de vous lui servit de victime.

(*Elle fait un soupir.*)

Ah ! pardonnez, de grace, il m'échappe sans crime. 3)
J'ai pris pour vous sa vie, 4) et lui rends un soupir ;

1) *Ce zèle sur mon sang détourna votre perte.* Ce vers est trop obscur. Comment détourne-t-on la perte d'un autre sur son sang ?

2) *Mais j'offris votre nom. . . .* Cette subtilité affaiblit le pathétique de l'image.

3) *Ah ! pardonnez de grace, il m'échappe sans crime.* Cele ne serait pas souffert à présent. Il était aisé de mettre, *pardonnez ce soupir, il m'échappe sans crime.* Le mal est, que ce soupir d'une mère est accompagné d'une dissimulation qui affaiblit tout sentiment tendre.

Léontine ne se montre jusqu'ici qu'une intrigante qui a voulu jouer un rôle à quelque prix que ce fût.

4) *J'ai pris pour vous sa vie . . . .* n'est pas français ; il faut, *j'ai donné sa vie pour vous ;* et non pas, *j'ai pris.*

Ce n'est pas trop, seigneur, pour un tel souvenir :
A cet illustre effort par mon devoir réduite,
J'ai dompté la nature, et ne l'ai pas détruite.
Phocas, ravi de joie à cette illusion,
Me combla de faveurs avec profusion,
Et nous fit de sa main 1) cette haute fortune,
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.
Voilà ce que mes soins vous laissoient ignorer ;
Et j'attendois, seigneur, à vous le déclarer,
Que par vos grands exploits, votre rare vaillance
Pût faire à l'univers croire votre naissance,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit. 2)
Car, comme j'ignorois que 3) notre grand monarque
En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque, 4)

1) . . . *De sa main* . . . . est de trop.

2) *Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit nous pût de son aveu promettre quelque fruit.* Rien n'est plus obscur que ces deux vers. Qu'est-ce qu'une occasion pareille à un bruit qui peut promettre quelque fruit d'un aveu ? L'aveu de qui ? l'aveu de quoi ? Ne cessons de dire, pour l'instruction des jeunes gens, que la première loi est d'être clair.

3) *Car, comme j'ignorois que*. . . . Il n'est pas permis d'écrire avec cette négligence en prose, à plus forte raison en vers.

4) . . . *Notre grand monarque.* . . . *laisser quelque marque.* Quel style ! Il veut dire, J'ignorais que *Maurice* avait pu laisser quelque marque à laquelle on pût reconnaître son fils.

Je doutois qu'un secret n'étant su que de moi,
Sous un tyran si craint pût trouver quelque foi.

EXUPERE.

Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice, 1)

1) . . . . . *Pour mieux gêner Maurice.* Forcer un père à voir égorger ses enfans, est-ce là simplement le gêner ? N'est-ce pas lui faire souffrir un supplice affreux ? Que le mot propre est rare ! mais qu'il est nécessaire !

Martian, qui s'est toujours cru fils de cette femme, et qui se voit en un instant fils de l'empereur *Maurice*, demeure muet dans une telle conjoncture ; ce qui n'est, ni vraisemblable, ni théâtral. Jusqu'ici, ni *Héraclius*, ni *Martian* n'ont été que deux instrumens dont on ne sait pas encore comme on se servira. *Martian* laisse parler *Exupère*; mais comment cet *Exupère* ne lui a-t-il pas parlé plutôt ? Est-il possible qu'ayant eu ce billet *naguère de son cher parent*, il ne l'ait pas porté sur le champ à *Martian* ou à *Léonce* ? Il a conspiré, dit-il, sans en avertir celui pour lequel il conspire ! il a agi précisément comme *Léontine;* il a voulu tout faire par lui-même. *Léontine* et *Exupère*, sans se donner le mot, ont traité les deux princes comme des écoliers : mais cet *Exupère* est l'ami de *Léonce*, c'est-à-dire, de *Martian* cru *Léonce;* comment *Léontine* a-t-elle pu dire qu'elle ne le connaît pas ? Il y a bien plus : cet *Exupère* possède ce billet important, par lequel une partie du secret de *Léontine* est révélé ; et il s'est mis à la tête d'une conspiration, sans en parler à cette *Léontine*, qui s'est chargée de tout, qui se vante toujours d'être maîtresse de tout. Aucune de ces circonstances n'est croyable ; tout paraît amené de la manière la plus forcée. Comment

Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice,
Ce prince vit l'échange, et l'alloit empêcher,
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher;
La mort de votre fils arrêta cette envie, 1)
Et prévint d'un moment le refus de sa vie.
Maurice à quelque espoir se laissant lors flatter, 2)
S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter, 3)
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix est mort, madame, et naguère en mourant
Il remit ce dépôt à son plus cher parent;
Et m'ayant tout conté, « Tiens, dit-il, Exupère,
» Sers ton prince, et venge son père. »
Armé d'un tel secret, seigneur, j'ai voulu voir 4)

Maurice allait-il empêcher l'échange ? Aujoutez que *fut plus prompt à trancher* n'est pas français ; il faut un régime à *trancher;* ce n'est pas un verbe neutre.

1) . . . . *Arrêta cette envie, et prévint le refus de sa vie.* Que veut dire *le refus de sa vie ?* A quoi se rapporte *sa vie ?* Qu'est-ce que la mort qui arrête une *envie ?* Cela n'est, ni élégant, ni français, ni clair.

2) . . . *Se laissant lors flatter à un espoir* n'est pas français. Mais si cette faute se trouvait dans une belle tirade, elle serait à peine une faute. C'est la quantité de ces expressions vicieuses qui révolte.

3) *S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter.* Quel était ce *Félix ?* Comment put-il visiter *Maurice, que Phocas* tenait au milieu des bourreaux, et qui fut tué sur le corps de ses enfans ? *Venir visiter,* expression de comédie.

4) *Armé d'un tel secret, j'ai voulu voir.* Quoi ! cet

Combien parmi le peuple il auroit de pouvoir.
J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connoître ;
Et voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,
J'ai ligué du tyran les secrets ennemis,
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
Ils aiment votre nom sans savoir davantage,
Et cette seule joie anime leur courage,
Sans qu'autres que les deux qui vous parloient là-bas, 1)
De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.
Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle,
C'est à vous de répondre à son généreux zèle.
Le peuple est mutiné, nos amis assemblés,

Exupère a agi de son chef sans consulter personne ? Son premier devoir n'était-il pas d'avertir celui qu'il croit *Héraclius*, et de parler à *Léontine* ? Va-t-on ainsi soulever le peuple sans que celui en faveur duquel on le soulève en ait la moindre connaissance ? Y a-t-il un seul exemple dans l'histoire, d'une conduite pareille ? Tout cela n'est-il pas forcé ? On permet un peu d'invraisemblance quand il en résulte de beaux coups de théâtre et des morceaux pathétiques ; mais la conduite d'*Exupère* ne produit que de l'embarras. Ce n'est pas assez qu'une pièce soit intriguée ; elle doit l'être tragiquement. Ici *Léontine* ne fait qu'embrouiller une énigme qu'elle donne à deviner.

1) *Sans qu'autres que les deux qui vous parloient là-bas.* On ne sait point qui sont ces deux qui parloient là-bas, et qui n'en savoient pas plus que *Phocas. Sans qu'autres que les deux* ; mots durs à l'oreille, cacophonie inadmissible dans le style le plus commun.

Le tyran effrayé, ses confidens troublés.
Donnez l'aveu du prince à sa mort qu'on apprête,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MARTIAN, *se croyant Héraclius.*

Surpris des nouveautés 1) d'un tel événement,
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement. 2)
Je sais ce que je dois, madame, au grand service
Dont vous avez sauvé 3) l'héritier de Maurice;
Je croyois comme fils devoir tout à vos soins,
Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins:
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude
Mon ame a trop de trouble et trop d'inquiétude.
J'aimois, vous le savez, et mon cœur enflammé 4)

1) . . *Des nouveautés.* . . . . . . Ce n'est pas le mot propre; il fallait, *de la nouveauté*; et cette expression eût encore été trop faible.

2) *Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.* Il faut éviter cette petite méprise, et ne pas dire qu'on est muet quand on parle : il pouvait dire, *j'ai resté jusqu'ici muet d'étonnement.*

3) *Au grand service dont vous avez sauvé.* Cela n'est pas français ; c'est un barbarisme.

4) *J'aimois, vous le savez, et mon cœur enflammé.* On a déjà vu qu'il n'aimait guère. Tous les mouvemens du cœur sont étouffés jusqu'ici dans cette pièce, sous le fardeau d'une intrigue difficile à débrouiller. Il n'était guère possible qu'au seul *Corneille* de soutenir l'attention du spectateur, et d'exciter un grand intérêt dans la discusssion embrouillée d'un sujet si compliqué et si obscur. Mais malheureusement ce *Martian* s'explique d'une ma-

Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé.
Je perds une maîtresse en gagnant un empire :
Mon amour en murmure, et mon cœur en soupire ;
Et de mille pensers mon esprit agité
Paroît enseveli dans la stupidité.
Il est tems d'en sortir, l'honneur nous le commande ;
Il faut donner un chef à votre illustre bande. 1)
Allez, brave Exupère, allez, je vous rejoins.
Souffrez que je lui parle un moment sans témoins :
Disposez cependant vos amis à bien faire ;
Sur-tout sauvons le fils en immolant le père :
Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang, 2)
Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

EXUPERE.

Nous vous rendrons, seigneur, entière obéissance,
Et vous allons attendre avec impatience.

nière si froide, si sèche, et en si mauvais vers, qu'il ne peut faire aucune impression.

1) . . . . . . *Une bande* ne se dit que des voleurs.

2) *Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang.* L'erreur où l'on a été long-tems, qu'on se fait tirer son mauvais sang par une saignée, a produit cette fausse allégorie ; elle se trouve employée dans la tragédie d'*Andronic : Quand j'ai du mauvais sang je me le fais tirer*. Et on prétend qu'en effet *Philippe II* avait fait cette réponse à ceux qui demandaient la grace de *don Carlos*. Dans presque toutes les anciennes tragédies, il est toujours question de se défaire *d'un peu de mauvais sang*. Mais le grand défaut de cette scène est qu'elle ne produit

SCENE VII.

MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, pour laisser toute sa dignité 1)
A ce dernier effort de générosité,
Je crois que les raisons que vous m'avez données
M'en ont seules caché le secret tant d'années.
D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian voyant la passion,
Pour lui voir sur le trône élever votre fille,
Auroit voulu laisser l'empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux
Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous;
Mais je tiendrois à crime 2) une telle pensée:
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour ma propre sœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.

aucun des mouvemens tragiques qu'elle semblait promettre.

1) *Madame, pour laisser toute sa dignité.* Ce discours de *Martian* est encore trop obscur par l'expression. *La dignité d'un effort*, et les raisons qui ont caché tant d'années *le secret d'un effort*, sont bien loin de faire une phrase nette. L'esprit est tendu continuellement, non-seulement pour comprendre l'intrigue, mais souvent pour comprendre le sens des vers.

2) . . . *Tenir à crime* n'est pas français.

Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste? 1)

LÉONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste,
Et je le craignois peu, trop sure que Phocas 2)

1) *Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste?* Cela n'est pas français ; il veut dire, Qu'attendiez-vous du péril où vous me mettiez de commettre un inceste ? Quel projet formiez-vous sur cet inceste ? Mais on ne peut dire, *faire un dessein ;* on dit bien, *concevoir, former un dessein ; mon dessein est d'aller, etc.; j'ai le dessein d'aller;* mais non pas, *je fais un dessein sur vous. Racine* a dit :

Les grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous ;

mais non pas,

Les desseins que Dieu fit sur son peuple et sur vous.

De plus, on a des desseins *sur* quelqu'un, mais on n'a point de dessein *sur* quelque chose ; on ne fait point des desseins, on fait des projets. Ces règles paraissent étranges au premier coup-d'œil, et ne le sont point. Il y a de la différence entre *dessein* et *projet ;* un projet est médité et arrêté ; ainsi, on fait un projet. *Dessein* donne une idée plus vague ; voilà pourquoi on dit qu'un général fait un projet de campagne, et non pas un dessein de campagne.

Ce même embarras, cette même énigme continue toujours. *Martian* fait des objections à *Léontine :* il ne parle de son inceste que pour demander à cette femme *quel dessein elle faisait sur cet inceste.*

2) *Trop sure que Phocas, etc.* Pouvait-elle être sure que *Phocas* s'opposerait à cet amour ? Elle ne donne ici

Ayant d'autres desseins ne le souffriroit pas.
Je voulois donc, seigneur, qu'une flâme si belle 1)
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle,
Et que votre valeur l'ayant su mériter,
Le refus du tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine;
J'ai vu dans votre amour une source de haine,
Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé 2)
Peut-être auroit moins fait si le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, seigneur; et puisque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie.... 3)

qu'une défaite : et tout cela n'a rien de tragique, rien de naturel.

1) *Je voulois donc, seigneur, qu'une flâme si belle.* La réponse de *Léontine* ne peut qu'inspirer beaucoup de défiance à *Martian*, qui se croit *Héraclius.* Je voulais vous rendre amoureux de votre sœur; afin de vous inspirer l'ardeur de venger votre père. Ce discours subtil doit indigner *Martian;* il doit répondre, N'aviez-vous pas d'autres moyens? n'êtes-vous pas une très-méchante et très-imprudente femme, d'avoir pris le parti de m'exposer à être incestueux? ne valait-il pas mieux m'apprendre ma naissance? Sur quoi pensez-vous que le motif de venger mon père ne m'eût pas suffi. Fallait-il que je fusse amoureux de ma sœur pour faire mon devoir? Comment voulez-vous que je croye la mauvaise raison que vous m'alléguez?

2) Un bras renommé!

3) . . . *L'attentat d'une aveugle furie.* Elle veut parler du mariage proposé par *Phocas;* mais ce n'est pas là une aveugle furie.

MARTIAN.

Peut-être il vaudroit mieux moi-même la porter
A ce que 1) le tyran témoigne en souhaiter.
Son amour qui pour moi résiste à sa colère
N'y résistera plus quand je serai son frère;
Pourrois-je lui trouver un plus illustre époux?

LÉONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire, et que me dites-vous?

MARTIAN.

Que peut-être pour rompre un si digne hymenée
J'expose à tort sa tête avec ma destinée,
Et fais d'Héraclius un chef de conjurés,
Dont je vois les complots encor mal assurés.
Aucun d'eux du tyran n'approche la personne;
Et quand même l'issue en pourroit être bonne,
Peut-être il m'est honteux de reprendre l'état 2)
Par l'infame succès d'un lâche assassinat:
Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée
Faire parler pour moi toute ma renommée, 3)
Et trouver à l'empire un chemin glorieux
Pour venger mes parens d'un bras victorieux. 4)

1) *A ce que.* . . . . Cela est trop prosaïque; ce sont là des discussions, et non pas des mouvemens tragiques.

2) . . *Il m'est honteux de reprendre l'état.* On reprend la couronne, l'empire, mais non pas l'état; et *l'issue bonne* est trop prosaïque.

3) . . . . . *Toute ma renommée.* Voyez comme ce mot *toute* gâte le vers, parce qu'il est superflu.

4) *Venger mes parens d'un bras victorieux.* Il

C'est dont je vais résoudre avec cette princesse,
Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse. 1)
Vous, avec votre Eudoxe....

LÉONTINE.

Ah! seigneur, écoutez.

MARTIAN.

J'ai besoin de conseils dans ces difficultés;
Mais à parler sans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
Je ne soupçonne point vos vœux, ni votre foi;
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu. 2)

semble par la phrase que c'est d'un bras ennnemi victorieux du bras de *Phocas*, qu'il vengera ses parens: et l'auteur entend que le bras victorieux de *Martian* cru *Héraclius* les vengera.

1) . . *Non plus l'amour m'intéresse.* Cela n'est pas français; et d'ailleurs les grands mouvemens nécessaires au théâtre, manquent à cette scène.

2) *Martian* n'a joué dans cette scène qu'un rôle froid et avilissant. *Léontine* se moque de lui. Il n'agit point, il ne fait rien, il n'aime point, il n'a aucun dessein, aucun mouvement tragique, il n'est là que pour être trompé.

SCENE VIII.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire.
Je ne fais rien du tout quand je pense tout faire;
Et lorsque le hasard me flatte avec excès,
Tout mon dessein avorte au milieu du succès.
Il semble qu'un démon funeste à sa conduite 1)
Des beaux commencemens empoisonne la suite.
Ce billet dont je vois Martian abusé
Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé;
Il arme puissamment le fils contre le père;
Mais comme il a levé le bras en qui j'espère, 2)
Sur le point de frapper, je vois avec regret
Que la nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe, et ne peut le séduire:
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire:

1) *Il semble qu'un démon funeste à sa conduite.* *Léontine* n'est pas plus claire dans la construction de ses phrases, que dans ses intrigues. *Funeste à sa conduite*, c'est *la conduite du dessein*, et cela n'est pas français.

2) *Mais comme il a levé le bras en qui j'espère.* Suivant l'ordre du discours, c'est le billet qui a levé ce bras en qui elle espère. On ne peut trop prendre garde à écrire clairement. Tout ce qui met dans l'esprit la moindre confusion doit être proscrit.

Il doute, et du côté que je le vois pencher
Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

Madame, pour le moins vous avez connoissance 1)
De l'auteur de ce bruit et de mon innocence.
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet confirmé par votre témoignage
Pour monter dans le trône est un grand avantage.
Si Martian le peut sous ce titre occuper,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire,
Aux mains de son vrai maître il remette l'empire?

LÉONTINE.

Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir. 2)
N'ai-je pas déjà dit que j'y saurai pourvoir? 3)

1) *Madame, pour le moins vous avez connoissance.* *Eudoxe* ne songe qu'à faire voir à sa mère qu'elle n'a point parlé. Elle a été inutile dans toutes ces scènes. Elle fait aussi des raisonnemens, au lieu d'être effrayée, comme elle doit l'être, du sort qui menace le véritable *Heraclius* qu'elle aime.

2) *Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir.* Ce vers est intolérable. *Léontine* parle toujours à sa fille comme une nourrice de comédie; tout cela fait que dans ces premiers actes, il n'y a ni pitié ni terreur.

3) . . . . *Que j'y saurai pourvoir.* Le malheur est qu'en effet elle ne pourvoit à rien. On s'attend qu'elle fera la révolution, et la révolution se fera sans elle. Le lecteur impartial, et sur-tout les étrangers, de-

Tâchons sans plus tarder à revoir Exupère,
Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

Fin du second acte.

mandent comment la pièce a pu réussir avec des défauts si visibles et si révoltans ? Ce n'est pas seulement le nom de l'auteur qui a fait ce succès ; car malgré son nom plusieurs de ses pièces sont tombées ; c'est que l'intrigue est attachante, c'est que l'intérêt de curiosité est grand, c'est qu'il y a dans cette tragédie de très-beaux morceaux qui enlèvent le suffrage des spectateurs. L'instruction de la jeunesse exige que les beautés et les défauts soient remarqués.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I. 1)

MARTIAN, PULCHÉRIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avouer, madame, car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur.
Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée
J'osois jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeois ce cœur sur sa témérité;
Et dans ses mouvemens pour secrette réponse
Je sentois quelque chose au dessus de Léonce,
Dont malgré ma raison l'impérieux effort
Emportoit mes désirs au-delà de mon sort.

PULCHÉRIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flâme:

1) La première scène de ce troisième acte a la même obscurité que tout ce qui précède; et par conséquent, le jeu des passions, les mouvemens du cœur ne peuvent encore se déployer; rien de terrible, rien de tragique, rien de tendre; tout se passe en éclaircissemens, en réflexions, en subtilités, en énigmes; mais l'intérêt de curiosité soutient la pièce.

Mais quoi! l'impératrice à qui je dois le jour
Avoit innocemment fait naître cet amour.
J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée, 1)
Pour avoir contredit mon indigne hymenée,
Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs:
« Le tyran veut surprendre, ou forcer vos désirs,
» Ma fille, et sa fureur à son fils vous destine;
» Mais prenez un époux des mains de Léontine,
» Elle garde un trésor qui vous sera bien cher. »
Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère,
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chère;
Et confondant ces mots de trésor et d'époux,
Je crus les bien entendre expliquant tout de vous.
J'opposois de la sorte à ma fière naissance 2)

1) *J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée.* Voilà encore une nouvelle préparation, une nouvelle avant-scène. On n'apprend qu'au troisième acte que la mère de *Pulchérie* a été empoisonnée: on apprend encore qu'elle a dit que *Léontine* gardait un *trésor* pour la princesse. Tous ces échafauds doivent être posés au premier acte autant qu'on le peut, afin que l'esprit n'ait plus à s'occuper que de l'action.

2) *J'opposois de la sorte à ma fière naissance.* Tous ces raisonnemens subtils sur l'amour, et sur la force du sang, auxquels *Martian* répond aussi par des réflexions, sont d'ordinaire l'opposé du tragique. Les subtilités ingénieuses amusent l'esprit dans un livre, et encore très-rarement; mais tout ce qui n'est point sentiment, passion, pitié, terreur, horreur, est froideur au théâtre.

Les favorables lois de mon obéissance,
Et je m'imputois même à trop de vanité
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant praticienne,
L'éclat de vos vertus l'égaloit à la mienne;
Et je me laissois dire en mes douces erreurs,
« C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs.
» Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage
» A qui le monde entier peut rendre un juste hommage. »
J'écoutois sans dédain ce qui m'autorisoit:
L'amour pensoit le dire, et le sang le disoit;
Et de ma passion la flatteuse imposture
S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah! ma sœur, puisqu'enfin mon destin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi,
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous méne!
C'est un penchant si doux, qu'on y tombe sans peine; 1)
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force est digne de pitié!
Et qu'on doit plaindre un cœur qui n'osant s'en défendre,
Se laisse déchirer avant que de se rendre!
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous!

Qu'est-ce que c'est qu'une *fière naissance?* et les *lois d'une obéissance?*

1) . . . *Qu'on y tombe sans peine.* On ne tombe point dans un penchant. Toujours des expressions impropres.

Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être!
Ah! s'il m'étoit permis de ne me pas connoître,
Qu'un si charmant abus seroit à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer!

PULCHÉRIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces.
Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces; 1)
Et la haine à mon gré les fait plus doucement
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement. 2)

1) . . *Une amertume qui aigrit des divorces!* On aigrit des douleurs, des ressentimens, des soupçons même. *Racine* a dit avec son élégance ordinaire,

La douleur est injuste, et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.

Mais on n'a jamais aigri une séparation; et une sœur qui ne peut épouser son frère ne fait point un divorce.

2) *Et la haine à mon gré les fait plus doucement que quand il faut aimer, mais aimer autrement.* Les maximes, les sentences au moins doivent être claires; celle-ci n'est ni claire, ni convenable, ni vraie. Il est faux qu'il soit plus agréable d'être obligé de passer de l'amour à la haine, que de l'amour à l'amitié. *Corneille* est tombé si souvent dans ce défaut, qu'il est inutile d'en examiner la source.

Cette habitude de faire raisonner ses personnages avec subtilité n'est pas le fruit du génie. Le génie peint à grands traits, invente toujours des situations frappantes, porte la terreur dans l'ame, excite les grandes passions, et dédaigne tous les petits moyens: tel est *Corneille* dans le cinquième acte de *Rodogune;* dans des scènes des *Horace*, de *Cinna*, de *Pompée*,

J'ai senti comme vous une douleur bien vive,
En brisant les beaux fers 1) qui me tenoient captive;
Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir,
S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
Ce grand coup m'a surprise, et ne m'a point troublée;
Mon ame l'a reçu sans en être accablée;
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frère;
L'un ne me peut toucher, ni l'autre vous déplaire;

Le génie n'est point subtil et raisonneur; c'est ce qu'on appelle *esprit* qui court après les pensées, les sentences, les antithèses, les réflexions, les contestations ingénieuses. Toutes les pièces de *Corneille*, et sur-tout les dernières, sont infectées de ce grand défaut qui refroidit tout. *L'esprit* dans *Corneille*, comme dans le grand nombre de nos écrivains modernes, est ce qui perd la littérature. Ce sont les traits du génie de ce grand homme qui seuls ont fait sa gloire et montré l'art; je ne sais pourquoi on s'est plu à répéter que *Corneille* avait plus de génie, et *Racine* plus d'esprit; il fallait dire que *Racine* avait beaucoup plus de goût et autant de génie. Un homme avec du talent, et un goût sûr, ne fera jamais de lourdes chutes en aucun genre.

1) ... *De beaux fers!* .... Et on reproche à *Racine* d'avoir parlé d'amour! Mais on ne trouve chez lui ni beaux fers, ni beaux feux; ce n'est que dans sa faible tragédie d'*Alexandre*; où il voulait imiter *Corneille*, où il fait dire à *Ephestion*,

Fidelle confident du beau feu de mon maître.

Et je tiendrai toujours mon bonheur infini
Si les miens sont vengés, et le tyran puni.
Vous, que va sur le trône élever la naissance,
Régnez sur votre cœur avant que sur Byzance;
Et domptant comme moi ce dangereux mutin, 1)
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah! vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie,
En fille d'empereur dès le berceau nourrie;
Et ce grand nom 2) sans peine a pu vous enseigner
Comment dessus vous-même il vous falloit régner:
Mais pour moi, qui caché sous une autre aventure
D'une ame plus commune ai pris quelque teinture,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
Mêle un peu de Léonce 3) au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets soyez donc moins sévère;
C'est Léonce qui parle, et non pas votre frère;

1) .... *Ce dangereux mutin*. Cette expression ne convient que dans une épigramme.

2) *Un grand nom qui enseigne comment il faut régner dessus soi-même! Martian caché sous une aventure et qui a pris la teinture d'une ame commune!* Que d'incorrection! que de négligence! quel mauvais style!

3) *Mêle un peu de Léonce* .... *C'est Léonce qui parle*. Ce trait prouve encore la vérité de ce qu'on a dit, qu'on courait alors après les tours ingénieux et recherchés.

Mais si l'un parle mal, 1) l'autre va bien agir,
Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des conjurés embrasser l'entreprise,
Puisqu'une ame si haute à frapper m'autorise,
Et tient que pour répandre un si coupable sang
L'assassinat est noble et digne de mon rang 2)
Pourrai-je cependant vous faire une prière ?

PULCHÉRIE.

Prenez sur Pulchérie une puissance entière.

MARTIAN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous,
Ni vous, 3) mettre l'empire à la main d'un époux,

1) *Mais si l'un parle mal. . . .* Cela confirme encore la preuve que le mauvais goût était dominant, et que *Corneille*, malgré la solidité de son esprit, était trop asservi à ce malheureux usage : il y a même du comique dans ces oppositions de *Léonce* avec *Martian* ; et ce jeu de *Léonce* qui parle, avec *Martian* qui agit, ressemble à l'*Amphitryon*, qui rejette sur l'époux d'*Alcmène* les torts reprochés à l'amant d'*Alcmène*. Ces artifices réussissent beaucoup dans le comique, et sont puérils dans la tragédie.

2) *L'assassinat est noble et digne de mon rang.* *Pulchérie* n'a point dit cela. On peut hasarder que l'assassinat est peut-être pardonnable contre un assassin ; mais que l'assassinat soit digne du rang suprême, c'est une de ces idées monstrueuses qui révolteraient, si leur extrême ridicule ne les rendait sans conséquence.

3) *Ni vous. . . . . .* Ce *vous* se rapporte à *peut*, et est un solécisme ; mais, encore une fois, cette froide dissertation sur l'inceste est pire que des solécismes.

Epousez Martian comme un autre moi-même ; 1)
Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE.

Ne pouvant être à vous, je pourrois justement 2)
Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Un reste mal éteint d'incestueuse flâme.
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup ; sa personne m'est chère ;
Mais purgez sa vertu des crimes de son père ;
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours ; mais enfin, s'il arrive
Que l'issue en devienne ou funeste, ou tardive,
Votre perte est jurée; et d'ailleurs, nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril, et sa vie, et la vôtre;
Par cet heureux hymen conservez l'un et l'autre;

1) *Epousez Martian comme un autre moi-même.* Remarquez toujours que cette combinaison ingénieuse d'incestes, cette ignorance où chacun est de son état, peuvent exciter l'attention, mais jamais aucun trouble, aucune terreur.

2) *Ne pouvant être à vous, je pourrois justement, etc.* Toute cette scène est une discussion qui n'a rien de la vraie tragédie. *Pulchérie* craint qu'on ne nomme sa *fermeté d'ame reste d'inceste.*

Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas,
Et mon ami de suivre un tel père au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupére
Dans un sang odieux respecte mon beau-frére;
Et donnez au tyran qui n'en pourra jouir,
Quelques momens de joie, afin de l'éblouir.

PULCHÉRIE.

Mais durant ces momens unis à sa famille,
Il deviendra mon pére, et je serai sa fille;
Je lui devrai respect, amour, fidélité;
Ma haine n'aura plus d'impétuosité;
Et tous mes vœux pour vous seront mols et timides
Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
Outre que le succès est encore à douter, 1)
Que l'on peut nous trahir, qu'il peut vous résister:
Si vous y succombez, pourrai-je me dédire
D'avoir porté chez lui les titres de l'empire?
Ah! combien ces momens de quoi vous me flattez,
Alors pour mon supplice auroient d'éternités! 2)

1) *Outre que le succès est encore à douter. Outre que* ne doit jamais entrer dans un vers héroique; et le *succès est à douter,* est un solécisme. On ne doute pas une chose, elle n'est pas doutée. Le verbe *douter* exige toujours le génitif, c'est-à-dire la préposition *de.*

2) *Alors pour mon supplice auroient d'éternités.* On n'a jamais dû, dans aucune langue, mettre le mot d'*éternité* au pluriel, excepté dans le dogmatique, quand on distingue mal à propos l'éternité passée et l'éternité à venir, comme lorsque *Platon* dit que notre vie est un

Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse ;
Comme elle vient de naître, elle n'est que foiblesse,
La mienne a plus de force, et les yeux mieux ouverts ;
Et se dût avec moi perdre tout l'univers,
Jamais un seul moment, quoi que l'on puisse faire,
Le tyran n'aura droit de me traiter en père.
Je ne refuse au fils, ni mon cœur, ni ma foi :
Vous l'aimez, je l'estime, il est digne de moi ;
Tout son crime est un père à qui le sang l'attache,
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache ;
Et cette mort propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant l'objet, justifîra mes feux.
  Allez donc préparer cette heureuse journée,
Et du sang du tyran signez cet hymenée.
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit?

MARTIAN.

Je suis trahi, madame, Exupère le suit.

point entre deux éternités ; pensée que *Pascal* a répétée, pensée sublime, quoique dans la rigueur métaphysique elle soit fausse.

Remarquez encore qu'on ne peut dire, *ces momens de quoi vous me flattez ;* cela n'est pas français ; il faut, *ces momens dont vous me flattez.* Remarquez qu'une haine ne voit point l'erreur de sa tendresse, car comment une haine aurait-elle une tendresse ? *Pulchérie* dit encore que sa haine a les yeux mieux ouverts que celle de *Martian*. Quel langage ! Et qu'est-ce encore qu'une *mort propice à former de beaux nœuds*, et qui purifie un objet ? Il n'est pas permis d'écrire ainsi.

SCENE II.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Quel est votre entretien avec cette princesse
Des noces que je veux ? 1)

MARTIAN.

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils ?

MARTIAN.

Il sera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.
Mais quand ?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.

1) *Des noces que je veux !* . . . . Ce mot *noces* est de la comédie, à moins qu'il ne soit relevé par quelque épithète terrible ; le reste est très-tragique ; et c'est ici que le grand intérêt commence. Le tyran a raison de croire que *Martian* son fils est *Héraclius*. Voilà *Martian* dans le plus grand danger, et l'erreur du père est théâtrale.

On dit qu'Héraclius est fort connu de vous ;
Si vous aimez mon fils, faites-le-moi connoître.

MARTIAN.

Vous le connoissez trop, puisque je vois ce traître. 1)

EXUPERE.

Je sers mon empereur, et je sais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avoûra, tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grace, éclaircissez ce que je vous propose ;
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose ;
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom puisque vous le savez,
Dites Héraclius, il n'est plus de Léonce,
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort
Pour m'arracher le sceptre, et conspirer ma mort.

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû ; vivre sous ta puissance
C'eût été démentir mon nom et ma naissance ;

1) *Vous le connoissez trop, puisque je vois ce traître.* On pourrait dire que *Martian* se hâte trop d'accuser *Exupère :* il peut, ce semble, penser qu'*Exupère*, qui est de son côté à la tête de la conspiration, trompe toujours le tyran, autant que soupçonner qu'*Exupère* trahit son propre parti : dans ce doute, pourquoi accuse-t-il *Exupère ?*

Et ne point écouter le sang de mes parens
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître
Renonce à cet honneur, s'il peut souffrir un maître :
Hors le trône ou la mort, il doit tout dédaigner ;
C'est un lâche s'il n'ose, ou se perdre, ou régner.
J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra comme a vécu Léonce :
Bon sujet, meilleur prince, et ma vie et ma mort
Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née :
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée ; 1)
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

PHOCAS.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice ; 2)
Héraclius n'eut point de part à ce service,
J'en ai payé Léonce, à qui seul étoit dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais sous des noms divers à soi-même contraire
Qui conserva le fils attente sur le père ;
Et se désavouant d'un aveugle secours, 3)

1) On voit la mort, on l'affronte, on la brave, on ne la traîne pas.

2) On ne prend point un artifice ; c'est un barbarisme.

3) *Et se désavouant d'un aveugle secours.* Cela n'est pas français ; on désavoue un secours qu'on a donné, on dément sa conduite, on se rétracte, etc. ; mais on ne se

Si tôt qu'il se connoît, il en veut à mes jours.
Je te devais sa vie: et je me dois justice.
Léonce est effacé par le fils de Maurice.
Contre un tel attentat rien n'est à balancer,
Et je saurai punir comme récompenser.

MARTIAN.

Je sais trop qu'un tyran est sans reconnoissance
Pour en avoir conçu la honteuse espérance,
Et suis trop au dessus de cette indignité
Pour te vouloir piquer de générosité.
Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie, 1)
Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie?
Héraclius vivroit pour te faire la cour?
Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive-le du jour;
Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible: 2)
Ta vie avec la sienne est trop incompatible:
Un si grand ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirois de m'avoir épargné.
Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en monarque,

désavoue pas. *Désavouer* n'est point un verbe réciproque, et n'admet point le *de*.

1) *Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie.* C'est un solécisme; il faut en me laissant la vie.

2) .... *Incorruptible* n'est pas le mot propre; c'est *inexorable*.

Que de vivre en éclat sans en porter la marque; 1)
Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort,
Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
Je la rendrai si belle, et si digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispe, et qu'on me l'y garde attendant que mon choix 2)
Pour punir son forfait vous donne d'autres lois.

MARTIAN, *à Pulchérie.*

Adieu, madame, adieu. Je n'ai pu davantage.
Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage:
Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir!

1) *Vivre en éclat sans en porter la marque.* Toujours *monarque* et *marque*, On ne dit pas *vivre en éclat*, encore moins *porter la marque*.

2) *Crispe, et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix.* Ce n'est pas là le mot propre; il veut dire, en attendant que j'en dispose, en attendant que tout soit éclairci; du reste, on sent assez que cette scène est grande et pathétique. Il est vrai que *Pulchérie* y joue un rôle désagréable; elle n'a pas un mot à parler. Il faut, autant qu'on le peut, qu'un personnage principal ne devienne pas inutile dans la scène la plus intéressante pour elle.

SCENE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

Et toi, n'espére pas désormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre,
Ce frére et ton espoir vont entrer au cerceuil,
Et j'abattrai d'un coup sa tête et ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes.
Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes. 1)

PULCHÉRIE.

Moi pleurer! moi gémir, tyran! J'aurois pleuré
Si quelques lâchetés l'avoient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire toute entière,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre prière,
Si quelque infame espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu vas lui donner.

1) *Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes.* Expression qui n'est ni noble, ni juste : des soupirs ne vont point. Ce qui est moins noble encore, c'est l'insulte ironique faite inutilement à une femme par un empereur. Un tyran peut être représenté perfide, cruel, sanguinaire, mais jamais bas ; et il y a toujours de la lâcheté à insulter une femme, sur-tout quand on est son maître absolu.

Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie,
Il n'a point pris le ciel, ni le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups, 1)
Point daigné contre lui perdre un juste courroux. 2)
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître;
Et dans cette surprise il a bien su courir
A la nécessité qu'il voyoit de mourir.
Je goûtois cette joie en un sort si contraire ;
Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frère
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frère, et d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée,
Et sans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour appaiser le père offre le cœur au fils, 3)

1) *Point querellé le bras qui fait ces lâches coups.* On ne fait point des coups ; on dit dans le style familier, faire un mauvais coup, mais jamais faire des coups : on ne querelle point un bras ; et il n'y a ici nul bras qui ait fait un coup. Tout le reste du discours de *Pulchérie* serait d'une grande beauté, s'il était mieux écrit.

2) Point daigné perdre un juste courroux contre un bras !

3) . . . . *Offre le cœur au fils.* Quelle raison peut avoir *Phocas* de vouloir que *Pulchérie* épouse son prétendu fils, quand il se croit sûr de tenir *Héraclius* en sa puissance ? Il sait que *Pulchérie* et *Héraclius* cru *Martian* ne s'aiment point. Offre-t-on ainsi *le cœur*, quand on est menacé de mort ?

Et tâche à racheter ce cher frére à ce prix.

PULCHÉRIE.

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
Mon ame ose descendre à de telles bassesses ? 1)
Prends mon sang pour le sien ; mais s'il y faut mon cœur,
Périsse Héraclius avec sa triste sœur !

PHOCAS.

Hé bien ! il va périr, ta haine en est complice. 2)

PULCHÉRIE.

Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice. 3)
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains :
Il veut frapper le coup sans notre ministére.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frére,
Les quatre autres peut-être à tes yeux abusés
Ont été comme lui des Césars supposés.
L'état, qui dans leur mort voyoit trop sa ruine,
Avoit des généreux autres que Léontine ;
Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur,

1) . . . *Ose descendre à de telles bassesses. Ose* est ici contradictoire : on n'ose pas être bas.

2) . . . . *En est complice.* Autre impropriété. On est complice d'un criminel, complice d'un crime ; mais non pas de ce que quelqu'un va périr.

3) *Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice. Choir* n'est plus d'usage. Cette idée est grande, mais n'est pas exprimée.

Qui n'avoit jamais vu la cour, ni l'empereur. 1)
Crains, tyran, crains encor tous les quatre peut-être,
L'un aprés l'autre enfin se vont faire paroître ; 2)
Et malgré tous tes soins, malgré tout ton effort;
Tu ne les connoîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même à leur défaut je serai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête.
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer 3)
Sera digne de moi s'il peut t'assassiner.
Va perdre Héraclius, et quitte la pensée
Que je me pare ici d'une vertu forcée;
Et sans m'importuner de répondre à tes vœux, 4)
Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

1) *Qui n'avoit jamais vu la cour ni l'empereur.* Par la phrase c'est la fureur de *Phocas* qui n'avait point vu *Maurice ;* il faut éviter les plus petites amphibologies. Mais peut-on dire d'un homme qui commandait les armées, qu'il n'avait jamais seulement vu l'empereur?

2) *L'un après l'autre enfin se vont faire paroître.* C'est un barbarisme ; on se fait voir, on ne se fait point paraître : la raison en est évidente ; c'est qu'on parait soi-même, et que ce sont les autres qui vous voient.

3) *L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer.* Cet hémistiche, *qu'on puisse imaginer,* est superflu, et sert uniquement à la rime. Quelle idée a *Pulchérie* d'épouser le dernier homme de la lie du peuple? La noblesse de sa vengeance peut-elle descendre à cette bassesse?

4) *Sans m'importuner de répondre à tes vœux.* Cela n'est pas français ; il fallait, *et sans plus me presser de*

SCENE IV.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

J'ÉCOUTE avec plaisir ces menaces frivoles : 1)
Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles;
Et de quelque façon qu'elle m'ose outrager,
Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.
Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
Vous dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine, 2)

répondre à tes vœux. Remarquez encore que ce mot *vœux* est trop faible pour exprimer les ordres d'un tyran.

1) *J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles*. Cette scène est adroite. L'auteur a voulu tromper jusqu'au spectateur, qui ne sait si *Exupère* trahit *Phocas* ou non ; cependant un peu de réflexion fait bien voir que *Phocas* est dupe de cet officier.

Les trois principaux personnages de cette pièce, *Phocas*, *Héraclius* et *Martian*, sont trompés jusqu'au bout ; ce serait un exemple très-dangereux à imiter. *Corneille* ne se soutient pas seulement ici par l'intrigue, mais par de très-beaux détails. Toutes les pièces que d'autres auteurs ont faites dans ce goût, sont tombées à la longue. On veut de la vraisemblance dans l'intrigue, de la clarté, de grandes passions, une élégance continue.

2) *Vous dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine*. Pourquoi craignait-il la haine d'*Amintas*? et

Vous qui m'avez livré mon secret ennemi,
Ne soyez point vers moi fidelles à demi;
Résolvez avec moi des moyens de sa perte:
La ferons-nous secrette, ou bien à force ouverte?
Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux?

EXUPERE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux;
Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,
N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS.

Donc pour ôter tout doute à cette populace,
Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

EXUPERE.

Mais si vous la coupez dedans votre palais,
Ces obstinés mutins ne le croiront jamais;
Et sans que pas un d'eux à son erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,

s'il a craint la haine d'*Exupère* dont il a fait tuer le père, pourquoi se fie-t-il à cet *Exupère? J'en craignais* n'est pas bien; il fallait, *quand j'ai craint votre haine*. Malgré l'artifice de cette scène, peut-être *Phocas* est-il un peu trop un tyran de comédie, à qui on en fait aisément accroire; il a des troupes, il peut mettre *Léontine, Pulchérie* et le prétendu *Héraclius* en prison; il n'a point pris ce parti, il attend qu'*Exupère* lui donne des conseils; il se rend à tout ce qu'on lui dit.

Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper;
Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux, et pour un artifice :
Seigneur, aprés vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connoître sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il dise en mourant à ce peuple confus :
« Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. »

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue, et déjà je destine
A ce même échafaud l'infame Léontine.
Mais si ces insolens l'arrachent de nos mains?

EXUPERE.

Qui l'osera, seigneur?

PHOCAS.

Ce peuple que tu crains.

EXUPERE.

Ah! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante
Dans un peuple sans chef la première épouvante.
Le seul bruit de ce prince au palais arrêté 1)

1) *Le seul bruit de ce prince au palais arrêté.* Le *bruit* d'un *prince arrêté* qui *disperse chacun de son côté.* Qui ne voit que ces expressions sont à la fois familières, prosaïques et inexactes? *Le bruit d'un prince arrêté!* Quelle expression! *Chacun de son côté* est oiseux et prosaïque.

Dispersera soudain chacun de son côté ;
Les plus audacieux craindront votre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le tems de se remettre, et de se réunir ;
Envoyez des soldats à chaque coin des rues ; 1)
Saisissez l'hippodrome avec ses avenues ;
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort :
Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire :
Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout, 2)
J'en réponds sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout. 3)

PHOCAS.

C'en est trop. Exupère, allez, je m'abandonne
Aux fidelles conseils que votre ardeur 4) me donne :
C'est l'unique moyen de dompter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.

1) .... *A chaque coin des rues.* Ce n'est pas ainsi qu'on exprime noblement les plus petites choses, et qu'un poëte, comme dit *Boileau*,

Fait des plus secs chardons des œillets et des roses.

2) *Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout.* Il doit dire précisément le contraire ; *nous avons trop d'amis pour n'en pas venir à bout.*

3) ..... *J'aurai l'œil à tout.* Expression de comédie.

4) L'ardeur d'*Exupère* qui donne des conseils !

Je vais sans différer pour cette grande affaire 1)
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire.
Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis, 2)
Allez de votre part assembler vos amis, 3)
Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire, 4)
Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire. 5)

1) *Un ordre nécessaire pour cette grande affaire.* Il n'est pas permis dans le tragique d'employer ces phrases qui ne conviennent qu'au genre familier. Ce n'est pas là cette noble simplicité tant recommandée.

2) *Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis.* Cela n'est pas français; on répond à la confiance, on exécute ce qu'on a promis.

3) *Allez de votre part assembler vos amis.* Il semble par ce mot qu'*Exupère* soit un homme aussi important que l'empereur, et que *Phocas* ait besoin de ces amis pour l'aider; les choses ne se passent ainsi dans aucune cour. *Justinien* n'aurait pas dit même à un *Bélisaire*, Assemblez vos amis; on donne des ordres en pareil cas. *De votre part* est encore une faute; on peut ordonner de sa part, mais on n'exécute point de sa part; il fallait, *Vous de votre côté rassemblez vos amis.*

4) *Et croyez qu'après moi jusqu'à ce que j'expire.* Ces mots, *après moi*, et *jusqu'à ce que j'expire*, semblent dire, *Jusqu'à ce que je sois mort, après ma mort. Jusqu'à ce que*, mot rude, raboteux, désagréable à l'oreille, et dont il ne faut jamais se servir.

5) Plus on réfléchit sur cette scène, et plus on voit que *Phocas* y joue le rôle d'un imbécille à qui cet *Euxpère* fait accroire tout ce qu'il veut.

SCENE V. 1)

EXUPERRE, AMINTAS.

EXUPERE.

Nous sommes en faveur, ami, tout est à nous;
L'heur de notre destin va faire des jaloux. 2)

1) Cette scène entre *Exupère* et *Amintas* est faite exprès pour jeter le public dans l'incertitude. Il s'agit du destin de l'empire, de celui d'*Héraclius,* de *Pulchérie* et de *Martian.* La situation est violente; cependant ceux qui se sont chargés d'une entreprise si périlleuse, n'en parlent pas; ils disent qu'ils *sont en faveur,* et *qu'ils feront des jaloux;* ils parlent d'une manière équivoque, et uniquement de ce qui les regarde. Ces personnages subalternes n'intéressent jamais, et affaiblissent l'intérêt qu'on prend aux principaux. Je crois que c'est la raison pourquoi *Narcisse* est si mal reçu dans *Britannicus*, quand il dit,

La fortune t'appelle une seconde fois.

On ne se soucie point de la fortune de *Narcisse;* son crime excite l'horreur et le mépris : si c'était un criminel auguste, il imposerait; cependant, combien est-il au dessus de cet *Exupère!* Que la scène où il détermine *Néron* est adroite! et sur-tout qu'elle est supérieurement écrite! Comme il échauffe *Néron* par degrés! quel art et quel style!

2) Ces deux vers d'*Exupère* sont d'un valet de comédie qui a trompé son maître, et qui trompe un autre valet.

AMINTAS.

Quelque alégresse ici que vous fassiez paroître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître?

EXUPERE.

Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur;
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur;
Mais bientôt par l'effet que nous devons attendre
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons, pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I. 1)

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle;
Phocas au dernier point la tiendra criminelle,
Et je le connois mal, ou s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains, chère Eudoxe, et non pas votre mère;
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupére;
Il trahit justement qui vouloit me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr!

1) L'embarras croit, le nœud se redouble. *Héraclius* se croit trahi par *Léontine* et par *Exupère*; mais il n'est point encore en péril, il est avec sa maîtresse, il raisonne avec elle sur l'aventure du billet. Les passions de l'ame n'ont encore nulle influence sur la pièce; aussi les vers de cette scène sont tous de raisonnement. C'est à mon avis l'opposé de la véritable tragédie. Des discussions en vers froids et durs peuvent occuper l'esprit d'un spectateur qui s'obstine à vouloir comprendre cette énigme. Mais ils ne peuvent aller au cœur, ils ne peuvent exciter ni crainte, ni pitié, ni admiration.

Vous pour qui son amour a forcé la nature! 1)

HÉRACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture?
M'empêcher d'entreprendre, et par un faux rapport
Confondre en Martian, et mon nom, et mon sort, 2)
Abuser d'un billet que le hasard lui donne,
Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état dessous sa bonne foi 3)
De régner en ma place, ou de périr pour moi,
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que sur-tout alors il lui falloit celer?
Quand Martian par là n'eût pas connu son pére,
C'étoit vous hasarder sur la foi d'Exupére;
Elle en doutoit, seigneur, et par l'évènement
Vous voyez que son zéle en doutoit justement.
Sure en soi des moyens de vous rendre l'empire, 4)

1) *Vous pour qui son amour a forcé la nature!* Il eût été mieux, je crois, de dire, *a dompté la nature;* car *forcer la nature* signifie *pousser la nature trop loin.*

2) *Confondre en Martian, et mon nom, et mon sort.* L'expression n'est ni juste, ni claire; il veut dire, *donner à Martian mon nom et mes droits.*

3) . . . . *Dessous sa bonne foi.* On ne dit ni *sous,* ni *dessous la bonne foi.* Cela n'est pas français.

4) *Sure en soi des moyens de vous rendre l'empire.* On n'est point *sûr en soi.* Mais comment *Léontine* est-

Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire, 1)
Elle a sur Martian tourné le coup fatal 2)
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal.
Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service?

HÉRACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice?
Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
Qui trahisse mon sort d'Exupère ou de moi?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose;
Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon 3) qu'étant trahi je mourrois malheureux,
Et que m'offrant pour toi je mourrai généreux.

elle si sure du succès? Elle a toujours parlé comme une femme qui veut tout faire, et qui ne doute de rien; mais elle n'a point agi, elle n'a fait aucune démarche pour s'éclaircir avec *Exupère :* il était pourtant bien naturel qu'elle s'informât de tout, et encore plus naturel qu'*Exupère* la mît au fait. Il semble qu'*Exupère* et *Léontine* aient songé à rendre l'énigme difficile, plutôt qu'à servir véritablement.

1) *Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire.* Par la construction, elle n'a pas voulu dire l'empire; elle veut parler des moyens. Il faut éviter soigneusement ces phrases louches, ces amphibologies de construction.

2) *Elle a sur Martian tourné le coup fatal.* Tourner le coup de l'épreuve d'un cœur n'est pas intelligible; et tout ce raisonnement d'*Eudoxe* est un peu obscur.

3) *Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose, sinon. . . .* Ici tous les sentimens sont en raisonnement, et exprimés d'un ton didactique, dans un style qui est celui de la prose négligée. *Ne sont que même chose,*

EUDOXE.

Quoi! pour désabuser une aveugle furie, 1)
Rompre votre destin, et donner votre vie!

HÉRACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour?
Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte?
S'il s'agissoit ici de le faire empereur,
Je pourrois lui laisser mon nom et son erreur:
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand son père à mes yeux au lieu de moi l'immole!
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort! 2)
Vivre par son supplice, et régner par sa mort!

EUDOXE.

Ah! ce n'est pas, seigneur, ce que je vous demande;
De cette lâcheté l'infamie est trop grande.
Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas,

sinon, n'est pas français. Rompre un destin, désabuser une furie aveugle!

1) *Quoi! pour désabuser une aveugle furie.* On ne désabuse point une furie, on ne rompt point un destin; ce ne sont pas les mots propres.

2) *Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort.* Cette expression n'est grammaticale en aucune langue, et n'est pas intelligible; il veut dire, Qu'il subisse la mort qui m'était destinée; mais le fond de ces sentimens est héroïque; c'est dommage qu'ils soient si mal exprimés.

Mais montrez-vous en maître, et ne vous perdez pas.
Rallumez cette ardeur où s'opposoit ma mère;
Garantissez le fils par la perte du père ;
Et prenant à l'empire un chemin éclatant, 1)
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend. 2)

HÉRACLIUS.

Il n'est plus tems, madame, un autre a pris ma place, 3)
Sa prison a rendu le peuple tout de glace :
Déjà préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble, il ne me croira plus ;
Et ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de suivre un parricide.
Mais quand même il voudroit seconder mon dessein,
Le tyran tient déjà Martian en ses mains :
S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma révolte, il hâtera sa perte,
Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver,
Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever. 4)

1) Prendre un chemin éclatant à l'empire !

2) *Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.* Ce vers est souvent répété, et forme une espèce de refrain ; c'est le sujet de la pièce ; il y a un peu d'affectation à cette répétition. Cette scéne d'ailleurs est intéressante par le fond, et il y a de très-beaux vers qui élèvent l'ame quand les raisonnemens l'occupent.

3) . . . . *Un autre a pris ma place.* Vers de comédie.

4) *Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever.* Cela n'est pas français, et l'expression est aussi obscure que vi-

N'en parlons plus ; en vain votre amour me retarde,
Le sort d'Héraclius tout entier me regarde :
Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,
Au tombeau comme au trône on me verra courir. 1)
Mais voici le tyran, et son traître Exupére.

SCENE II.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE EUDOXE, troupe de gardes.

PHOCAS, *montrant Eudoxe à ses gardes.*
Qu'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mére.

HÉRACLIUS.
At-t-elle quelque part....

PHOCAS.
Nous verrons à loisir ;
Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE, *s'en allant.*
Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire. 2)

cieuse. Veut-il dire, l'horreur qui soulève mon cœur, ou l'horreur qui me force à soulever le peuple, ou l'horreur qui me porte à me soulever contre le tyran ?

1) *Au tombeau comme au trône on me verra courir,* est fort beau.

2) *Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.* Ce vers serait également convenable à la comédie et à la tragédie ; c'est la situation qui en fait le mérite ; il

PHOCAS, *à Eudoxe.*

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.

SCENE III.

PHOCAS, HERACLIUS, EXUPERE, gardes.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié?

HÉRACLIUS.

Seigneur....

PHOCAS.

Je sais pour lui quelle est ton amitié;
Mais je veux que toi-même ayant bien vu son crime,
Tiennes ton zèle injuste, et sa mort légitime.
(*aux gardes.*)
Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu 1)
Il ne sera besoin ni du fer, ni du feu.
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?
Eudoxe m'en conjure, et l'avis me surprend.

échappe à la passion, il part du cœur; et si *Eudoxe* avait eu un amour plus violent, ce vers ferait encore plus d'effet.

1) . . . . *Pour en tirer l'aveu* est une faute; cet *en* ne peut se rapporter qu'à *Martian* dont on parle; mais *en tirer l'aveu* signifie *tirer l'aveu de quelque chose :* il fallait donc dire quel est cet aveu qu'on veut tirer.

Aurois-tu découvert quelque crime plus grand?

HÉRACLIUS.

Oui, sa mére a plus fait contre votre service,
Que ne sait Exupère, et que n'a vû Maurice.

PHOCAS.

La perfide! ce jour lui sera le dernier. 1)
Parle.

HÉRACLIUS.

J'achèverai devant le prisonnier.
Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence.

PHOCAS.

Le voici; mais sur-tout ne me dis rien pour lui.

SCENE IV. 2)

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN, EXUPERE, gardes.

HÉRACLIUS.

Je sais qu'en ma prière il auroit peu d'appui;
Et loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juste haine,

1) . . *Ce jour lui sera le dernier.* Cela n'est pas français. *Ce jour est mon dernier jour*, et non pas *m'est le dernier jour.*

2) Jusqu'ici le spectateur n'a été qu'embarrassé et inquiet; à présent il est ému par l'attente d'un grand évènement.

C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis. 1)
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils.
Voilà tout mon souhait, et toute ma prière,
M'en refuserez-vous? 2)

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entière.
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah! prince, j'y courois sans me plaindre du sort;
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche:
Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche!
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

HÉRACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connois pas.
Ecoute, père aveugle, et toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.
Phocas connois ton sang, et tes vrais ennemis.
Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous?

1) *C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis.* Cela est dit ironiquement et à double entente; car ni *Héraclius*, ni *Martian* n'ont commis de forfaits. La figure de l'ironie doit être employée bien sobrement dans le tragique.

2) *M'en refuserez-vous?* .... Cet *en* était alors en usage dans les discours familiers, témoin ce vers du *Cid*: *Le roi quand il en fait la mesure au courage.* ..

HÉRACLIUS.

Que je ne puis plus taire
Que deux fois Léontine osa tromper ton pére,
Et semant de nos noms un insensible abus, 1)
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche, tu n'as qu'à lire :
» Sous le nom de Léonce Héraclius respire. »
Tu fais après cela des contes superflus. 2)

HÉRACLIUS.

Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus. 3)

1) *Et semant de nos noms un insensible abus. Semer un abus des noms* ne peut se dire. Ces expressions, aussi obscures que forcées, se rencontrent souvent; mais la situation empêche qu'on ne remarque ces petites fautes au théâtre ; tous les esprits sont en suspens. Qui des deux est *Héraclius ?* qui des deux va périr ? Rien n'est plus intéressant ni plus terrible.

2) *Tu fais après cela des contes superflus.* Quoique les expressions les plus simples deviennent quelquefois les plus tragiques par la place où elles sont, ce n'est pas en cet endroit : c'est quand elles expriment un grand sentiment. *Des contes* est ignoble.

3) *Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus.* C'est encore une énigme, ou plutôt un procès par écrit. Il faut au quatrième acte, essuyer encore une avant-scène, informer le spectateur de tout ce qui s'est passé autrefois ; mais cette explication même jette tant de trouble dans l'ame de *Phocas*, et rend le sort de *Martian* si douteux, qu'elle devient un coup de théâtre pour les esprits extrêmement attentifs.

J'étois Léonce alors, et j'ai cessé de l'être
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connoître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pu voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverse :
Cependant Léontine étant dans le château
Reine de nos destins et de notre berceau, 1)
Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race, 2)
Prit Martian pour elle, et me mit en sa place.
Ce zèle en ma faveur lui succéda si bien,
Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien;
Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le foible souvenir en trois ans s'en perdit,
Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit :
Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre;
Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre,
Et je ne jugeois pas ce chemin criminel
Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
Sans qui déjà la mienne auroit été ravie,
Je me croirois, seigneur, coupable infiniment,
Si je souffrois encore un tel aveuglement.

1) *Reine de nos destins et de notre berceau.* On n'est point reine d'un destin, encore moins d'un berceau.

2) *Qu'occupoit votre race.* On ne peut se servir de *race* pour signifier *fils*. On desirerait dans toute cette tirade un style plus tragique et plus noble.

Je viens reprendre un nom qui seul a fait mon crime.
Conservez votre haine, et changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'est promis.
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils. 1)

MARTIAN, *à Phocas.*

Admire de quel fils le ciel t'a fait le père,
Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran, et ne prends pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi sa générosité.

(*à Héraclius.*)

C'est trop, prince, c'est trop pour ce petit service
Dont honora mon bras ma fortune propice.
Je vous sauvai la vie, et ne la perdis pas;
Et pour moi vous cherchez un assuré trépas!
Ah! si vous m'en devez quelque reconnoissance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance.
Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
De crainte d'être ingrat c'est m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle dispute!
A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte!
Lequel croire, Exupère, et lequel démentir?

1) *Perdez Héraclius, et sauvez votre fils.* C'est encore un refrain; on y voit peut-être encore trop d'apprêt. L'auteur se complaît à dire par ce refrain le mot de l'énigme. Je crois cependant que cette répétition est ici mieux placée que celle-ci, *montrez Héraclius au peuple*, laquelle revient trop souvent. La situation est très-intéressante.

Tombé-je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir? 1)
Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable.

EXUPERE.

Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu les changer, et ne les changer pas; 2)
Et plus que vous, seigneur, dedans l'inquiétude, 3)
Je ne vois que du trouble, et de l'incertitude.

1) *Tombé-je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir?* Il faut, *ou bien vais-je en sortir?* Ce *si* s'employait autrefois par abus en sous-entendant, je demande, ou dis-moi *si j'en vais sortir*; mais c'est une faute contre la langue: il n'y a qu'un cas où ce *si* est admis; c'est en interrogation: *si* je parle? *si* j'obéis? *si* je commets ce crime? On sous-entend, qu'arrivera-t-il? qu'en penserez-vous? etc. Mais alors il ne faut pas faire précéder ce *si* par une autre figure; il ne faut pas dire, parlé-je à un sage, ou si je parle à un courtisan?

2) *Elle a pu les changer, et ne les changer pas.* . . . . *Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas*; sont des vers de comédie; mais la force de la situation les rend tragiques. La contestation d'*Héraclius* et de *Martian* me paraît sublime. Si *Phocas* joue un rôle faible et très-embarrassant pour l'acteur pendant cette noble dispute, il devient tout d'un coup noble et intéressant, dès qu'il parle.

3) *Et plus que vous, seigneur, dedans l'inquiétude.* Vers mal fait; indépendamment de cette faute, *dedans*; mais *Exupère* dit ce qu'il doit dire.

HÉRACLIUS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis :
Vous voyez quels effets en ont été produits. 1)
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
J'apporte à rejeter l'hymen de la princesse,
Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine ?

HÉRACLIUS.

Elle-même.

MARTIAN.

Ah ciel! quelle est sa ruse ! 2)
Martian aime Eudoxe, et sa mère l'abuse;
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux,
De ce prince à sa fille elle assure les vœux;
Et son ambition, adroite à le séduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais qui je suis;
Mais de mon ignorance elle espéroit ces fruits,
Et me tiendroit encor la vérité cachée,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS, *à Exupère.*

La méchante l'abuse aussi-bien que Phocas.

1) . . *Quels effets en ont été produits*. Cet *en* est vicieux, et le vers est trop faible.

2) . . . . . *Ah ciel! quelle est sa ruse ?* Ce mot *ruse* ne doit point entrer dans le tragique, à moins qu'il ne soit relevé par une épithète noble.

EXUPERE.

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas. 1)

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au stragême. 2)

EXUPERE.

Et que la mère a pu l'abuser elle-même.

PHOCAS.

Que de pensers divers! que de soucis flottans!

EXUPERE.

Je vous en tirerai, seigneur, dans peu de tems.

PHOCAS.

Dis-moi, tout est-il prêt pour ce juste supplice?

EXUPERE.

Oui, si nous connoissions le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit?

1) . . . *L'abuser et ne l'abuser pas.* Cette ressemblance affectée avec ce vers, *elle a pu les changer et ne les changer pas:* est un peu trop du style de la comédie.

2) . . . . *A part au stratagême.* Vers de comédie. Otez les noms d'empereur et de prince, l'intrigue en effet et la diction ne sont pas tragiques jusqu'ici. Mais elles sont ennoblies par l'intérêt d'un trône, et par le danger des personnages.

HÉRACLIUS, *à Martian.*

Ami, rends-moi mon nom, 1) la faveur n'est pas grande,
Ce n'est que pour mourir que je te le demande.
Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,
Ou rends-moi cet honneur que tu m'a presque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi de mon tyran volontaire victime
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime ?
Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort,
Et nos noms au dessein donnent un divers sort: 2)
Dedans Héraclius il a gloire solide; 3)
Et dedans Martian il devient parricide.
Puisqu'il faut que je meure, illustre ou criminel, 4)
Couvert, ou de louange, ou d'opprobre éternel, 5)

1) *Ami, rends-moi mon nom, etc.* Ici le dialogue se relève et s'échauffe; voilà du tragique.

2) *Et nos noms au dessein donnent un divers sort* est obscur, parce que *sort* n'est pas le mot propre; il veut dire, Nos noms mettent une grande différence dans notre action; mais cette différence n'est pas le sort.

3) *Dedans Héraclius il a gloire solide. Il a gloire* n'est pas permis dans le style noble; il devait dire, *c'est dans Héraclius une gloire solide.*

4) *Puisqu'il faut que je meure illustre ou criminel. Illustre* n'est pas opposé à *criminel*, parce qu'on peut être un criminel illustre.

5) *Couvert, ou de louange, ou d'opprobre éternel,* n'est pas français; il faut, *d'un opprobre éternel. D'opprobre* est ici absolu, et ne souffre point d'épi-

Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un assassin d'un pére.

HÉRACLIUS.

Mon nom seul est coupable, 1) et sans plus disputer,
Pour te faire innocent, tu n'as qu'à le quitter;
Il conspira lui seul; tu n'en es point complice. 2)
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice.
Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avois été,
Seigneur, ce traître en vain m'auroit sollicité;
Et lorsque contre vous il m'a fait entreprendre, 3)
La nature en secret auroit su m'en défendre.

thète; et on ne peut dire *couvert de louange*, comme on dit *de gloire*, *de lauriers*, *d'opprobre*, *de honte*. Pourquoi? C'est qu'en effet la honte, la gloire, les lauriers semblent environner un homme, le couvrir. La gloire couvre de ses rayons; les lauriers couvrent la tête; la honte, la rougeur couvrent le visage; mais la louange ne couvre pas.

1) *Mon nom seul est coupable.* C'est là, ce me semble, une très-noble hardiesse d'expression: *tu n'en es point complice*, est une petite faute.

2) *Il conspira lui seul, tu n'en es point complice.* On ne peut pas dire qu'un nom a conspiré.

3) *Et lorsque contre vous il m'a fait entreprendre.* Ce verbe *entreprendre* est actif, et veut ici absolument un régime. On ne dit point *entreprendre* pour *conspirer*.

N. B. C'est parler très-bien que de dire, *je sais méditer, entreprendre* et *agir*, parce qu'alors *entreprendre*,

HÉRACLIUS.

Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer, mais on m'a retenu;
Et dedans mon péril Léontine timide...

MARTIAN.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS.

Toi que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux. 1)
Elle a rendu pour toi l'un et l'autre funeste,
Martian parricide, Héraclius inceste,
Et n'eût pas eu pour moi l'horreur d'un grand forfait, 2)

méditer, ont un sens indéfini. Il en est de même de plusieurs verbes actifs qu'on laisse alors sans régime. Il avait une tête capable d'imaginer, un cœur fait pour sentir, un bras pour exécuter; mais *j'exécute contre vous, j'entreprends contre vous, j'imagine contre vous*; n'est pas français. Pourquoi ? parce que ce défini *contre vous* fait attendre la chose *qu'on imagine*, *qu'on exécute*, *et qu'on entreprend*. Vous ne vous êtes pas expliqué. Voyez comme tout ce qui est règle est fondé sur la nature.

1) *Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux* n'est pas français; il faut un *de*. Juger avec un accusatif, ne se dit que quand on juge un coupable, un procès; on juge une action bonne ou mauvaise. De plus, ce vers est obscur, *Juge ton dessein et tes feux sous les deux noms*.

2) *Et n'eût pas eu pour moi l'horreur d'un grand*

Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
Mais elle m'empêchoit de hasarder ma tête,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
Ce favorable aveu dont elle t'a séduit, 1)
T'exposoit aux périls pour m'en donner le fruit;
Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence
Pour découvrir au peuple, ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon fils! 2)
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.

forfait. Pour moi n'est pas français, ainsi placé; il veut dire, *n'eût pas eu horreur de me rendre parricide.*

1) *Ce favorable aveu dont elle t'a séduit.* On ne peut pas dire, *elle t'a séduit d'un aveu;* il faut, *par un aveu;* et *aveu* n'est pas ici le mot propre, puisqu'*Héraclius* regarde cette confidence comme une feinte.

Avertissons toujours que ces fautes contre la langue sont pardonnables à *Corneille. Boileau* a dit, et répétons encore après lui,

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Cela est vrai pour quiconque est venu après *Corneille*, mais non pas pour lui, non-seulement à cause du tems où il est venu, mais à cause de son génie.

2) *Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon fils! etc.* Ce que *Phocas* dit ici, est bien plus intéressant que dans *Caldéron:* et les quatre derniers beaux vers, *O malheureux Phocas!* font, je crois, une impression bien plus touchante, parce qu'ils sont mieux amenés. *Phocas,*

En ce piteux état quel conseil dois-je suivre?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre;
Je sais que de mes mains il ne peut se sauver,
Je sais que je le vois, et ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée :
L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,

dans l'espagnol, dit aux deux princes, *Es-tu mon fils?* Tous deux répondent à la fois, *non;* et c'est à ce mot que *Phocas* s'écrie, *O malheureux Phocas, ô trop heureux Maurice! etc.*

Cette manière est fort belle, j'en conviens; mais n'y a-t-il rien de trop brusque? Ces quatre beaux vers de *Calderon* ne sont-ils pas un jeu d'esprit? Il trouve d'abord que *Maurice* a deux fils, et que lui n'en a plus; cette idée ne demande-t-elle pas un peu de préparation? Quand les deux enfans ont répondu *non*, la première chose qui doit échapper à *Phocas*, n'est-ce pas une expression de douleur, de colère, de reproche? J'avoue que le *non* des deux princes est fort beau, et qu'il convient très-bien à deux sauvages comme eux.

On peut dire encore que *pour vivre après toi, pour régner après moi*, n'a pas l'énergie de l'espagnol. Ces deux fins de vers *après toi, après moi*, font languir le discours. *Calderon* est bien plus précis.

Ah venturoso Mauricio!
Ah infeliz Phocas quien vio
Che para reynar no quiera
Ser hijo de mi valor
Uno; y che quieran del tuyo
Ser lo para morir dos!

Et présent à mes yeux il se cache en mon cœur.
Martian. A ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait? 1)
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait.
Qui que ce soit des deux que mon sang a fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connoître,

O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi.
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie, 2)
Puisque mon propre fils les préfère à sa vie!

1) *De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait, etc.* Ces deux beaux vers de cette admirable tirade, ont été imités par *Pascal*, et c'est la meilleure de ses pensées. Cela fait bien voir que le génie de *Corneille*, malgré ses négligences fréquentes, a tout créé en France. Avant lui, presque personne ne pensait avec force, et ne s'exprimait avec noblesse.

2) *Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie;* Ces deux derniers vers faibles et languissans gâtent la tirade; il fallait comme *Caldéron* finir à *para morir*

SCENE V. 1)

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPERE, LÉONTINE, gardes.

CRISPE, *à Phocas.*

SEIGNEUR, ma diligence enfin a réussi.
J'ai trouvé Léontine, et je l'amène ici.

PHOCAS, *à Léontine.*

Approche, malheureuse.

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Avouez tout, madame.
J'ai tout dit.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Quoi! seigneur?

dos. D'ailleurs, *les honneurs de la mort*, n'est pas juste; *mon fils préfère les honneurs de la mort à la vie.* Y a-t-il eu dans *Maurice* de l'honneur à mourir? Quels honneurs a-t-il eus? Il n'y a de beau que le vrai exprimé clairement.

1) Toute cette scène de *Léontine* est très-belle en son genre; car *Léontine* dit tout ce qu'elle doit dire, et le dit de la manière la plus imposante. La seule chose qui puisse faire de la peine, c'est que cette *Léontine*, qui semblait, dès le second acte, conduire l'action, qui voulait qu'on se reposât de tout sur elle, n'agit point dans la pièce, et c'est ce que nous examinerons surtout au cinquième acte.

PHOCAS.

Tu l'ignores, infame!
Qui des deux est mon fils?

LÉONTINE.

Qui vous en fait douter?

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter;
Il en croit ce billet et votre témoignage;
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourmens, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils? as-tu changé le mien?

LÉONTINE.

Je t'ai livré mon fils, et j'en aime la gloire.
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire?
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus?

PHOCAS.

N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence
En des tems si divers leur a fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE, *en montrant les deux princes.*

Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes:
Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.

L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race;

Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran, ni père qu'à demi.
Tandis qu'au tour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouira de ton inquiétude;
Je rirai de ta peine, ou si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être?

LÉONTINE.

Je m'en consolerai, quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras;
Et de la même main son ordre tyrannique 1)
Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnoissance, ingrate, tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parens,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adoroit!
Rends-moi mon fils, ingrate.

LÉONTINE.

Il m'en désavoûroit;
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.

1) *Et de la même main son ordre...* Un ordre n'a point de main, et la phrase est trop incorrecte. *Je verrai Phocas se couper le bras, et son ordre venger Héraclius de la même main!*

Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros,
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture 1)
Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature.
C'est assez dignement répondre à tes bienfaits
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits :
Séduit par ton exemple et par sa complaisance,
Il t'auroit ressemblé, s'il eût su sa naissance;
Il seroit lâche, impie, inhumain comme toi; 2)
Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi. 3)

1) *Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture.* Ce terme mérite d'être en usage ; il est très-supérieur à *éducation*, qui étant trop long et composé de syllabes sourdes, ne doit pas entrer dans un vers.

2) *Il seroit lâche, impie, inhumain comme toi.* Remarquez que dans le cours de la pièce *Phocas* n'a été ni lâche, ni impie, ni inhumain ; ces injures vagues sentent trop la déclamation : et, encore une fois, une domestique ne parle point ainsi à un empereur dans son propre palais. Qu'il serait beau de faire sous-entendre toutes les injures que disent *Léontine* et *Pulchérie*, au lieu de les dire! que ce ménagement serait touchant et plein de force! Mais que ce vers est beau! *C'est du fils d'un tyran que j'ai fait un héros.* Il est un peu gâté par les deux vers faibles qui le suivent.

3) *Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi.* On dit indifféremment, *doi* et *dois*, *voi* et *vois*, *croi* et *crois*, *fais* et *fai*, *prends* et *prend*, *rends* et *rend*, *dis* et *di*, *avertis* et *averti* ; mais il n'est pas d'usage d'y comprendre *je suis*, *je puis* ou *je peux* ; on ne peut dire *je pui*, *je peu*, *je sui* ; et toutes les fois que la ter-

EXUPERE.

L'impudence et l'orgueil suivent les impostures.
Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
Qui ne faisant qu'aigrir votre ressentiment,
Vous donne peu de jour pour ce discernement. 1)
Laissez-la-moi, seigneur, quelques momens en garde ;
Puisque j'ai commencé, le reste me regarde :
Malgré l'obscurité de son illusion,
J'espére démêler cette confusion.
Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse. 2)

PHOCAS.

Achéve, si tu peux, par force ou par adresse,
Exupère, et sois sûr que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre ;

minaison est sans *s*, on ne peut y en ajouter une ; il n'est pas permis de dire, *je donnes, je soupires, je trembles*.

1) *Peu de jour pour un discernement. . . Quelques momens en garde*, sont de petits défauts. Le plus grand, si je ne me trompe, c'est que *Léontine* et cet *Exupère* traitent toujours un empereur éclairé et redoutable comme on traite un vieillard de comédie qu'on fait donner dans tous les panneaux.

2) . . . . *L'affaire m'intéresse.* Comment ce subalterne peut-il faire entendre que l'affaire l'intéresse particulièrement ? Quel autre intérêt peut-il être supposé y prendre devant *Phocas*, que l'intérêt d'obéir à son maître ? Mais il répond à sa pensée, il entend qu'il y va de sa vie s'il ne vient à bout de trahir *Phocas*.

Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre. 1)
Agis de ton côté, je la laisse avec toi.
Gêne, flatte, surprends. Vous autres, suivez-moi. 2)

SCENE VI.

EXUPERE, LÉONTINE.

EXUPERE.

On ne peut nous entendre. 3) Il est juste, madame,
Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame.
C'est passer trop long-tems pour traître auprès de vous:
Vous haïssez Phocas, nous le haïssons tous....

LÉONTINE.

Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colère,
Que lui vendre ton prince, et le sang de ton père!

EXUPERE.

L'apparence vous trompe, et je suis en effet....

1) *Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.* Le *nôtre* est incorrect et comique; il est incorrect, parce que ce *nôtre* ne se rapporte à rien; il est comique, parce que *le nôtre* est familier, et qu'un prince qui veut dire, *peut-être qu'enfin je découvrirai mon fils*, ne dit point en changeant tout d'un coup le singulier en pluriel, *nous trouverons le nôtre.*

2) .... *Vous autres, suivez-moi. Vous autres* ne se dit point dans le style noble.

3) *On ne peut nous entendre*.... Quoi! ils sont dans la chambre même de l'empereur, et on ne peut les entendre!

LÉONTINE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait. 1)

EXUPERE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie....

LÉONTINE.

Cache une intention fort noble et fort hardie.

EXUPERE.

Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez?
Considérez l'état de tous nos conjurés;
Il n'est aucun de nous à qui sa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance; 2)

1) *L'homme le plus méchant que la nature ait fait.* Ce n'est pas là, je crois, ce que *Léontine* devrait dire; ce n'est pas là cette femme si adroite, si supérieure, qui se vantait de venir à bout de tout; il me semble qu'elle aurait dû, dans le cours de la pièce, faire l'impossible pour s'entendre avec *Exupère.* Elle a traité les deux princes comme des enfans; et *Exupère* qui n'est qu'un subalterne l'a traitée comme une petite fille. Elle n'a point confié son secret qu'elle devait confier, et *Exupère* ne lui a point dit le sien: c'est une conspiration dans laquelle personne n'est d'intelligence; et par cela seul, toute l'intrigue est peut-être hors de la vraisemblance.

Ce vers, *L'homme le plus méchant que la nature ait fait,* est du ton de la comédie.

2) *Donné trop de lieu d'une juste vengeance.* C'est un solécisme; on *donne lieu à quelque chose,* et non *de quelque chose. Il donne lieu à mes soupçons,* et non *de mes soupçons.* Quand on met un *de,* il faut un

Et nous croyant tous dans notre ame indignés,
Le tyran du palais nous a tous éloignés.
Il y falloit rentrer par quelque grand service.

LÉONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice?

EXUPERE.

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé.
Vous savez de quel nombre il est toujours gardé;
Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes?
Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui?
Vous voyez la posture 1) où j'y suis aujourd'hui;
Il me parle, il m'écoute, il me croit, et lui-même
Se livre entre mes mains, aide à mon stratagême.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du prince Héraclius faire le châtiment,
Que sa milice éparse à chaque coin des rues
A laissé du palais les portes presque nues:
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort;
Mes amis sont tous prêts, c'en est fait, il est mort;
Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.
Mais après mes desseins pleinement découverts,
De grace, faites-moi connoître qui je sers;

verbe: *Il m'a donné lieu de le haïr. Lieu* est prosaïque.

1) *Vous voyez la posture. . . .* Le mot de *posture* n'est pas assez noble.

Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LÉONTINE.

Esprit lâche et grossier, quelle brutalité 1)
Te fait juger en moi tant de crédulité?
Va, d'un piége si lourd l'appât est inutile,
Traître; et si tu n'as pas de ruse plus subtile....

EXUPERE.

Je vous dis vrai, madame, et vous dirai de plus....

LÉONTINE.

Ne me fais point ici de contes superflus: 2)

1) *Esprit lâche et grossier, quelle brutalité.* Il me semble qu'au contraire elle doit dire, Est-il bien vrai? ne me trompez-vous point? quelle preuve pouvez-vous me donner? faites-moi parler à quelques conjurés, je devrais les connaître tous, puisque je me suis vantée de tout faire, mais je n'en connais pas un; je devais être d'intelligence avec vous; nous détestons tous deux le tyran; il a immolé votre père, il m'en coûte mon fils; le même intérêt nous joint, il est ridicule que je ne sache rien; mettez-moi au fait de tout, et je verrai ce que je dois croire, et ce que je dois faire. Au lieu de dire ce qu'elle doit dire, elle appelle *Exupère* lâche, grossier et brutal.

2) *Ne me fais point ici de contes superflus.* Elle doit au moins attendre qu'*Exupère* lui ait fait ces contes.

Je ne sais si je me trompe, mais la fin de cette scène entre deux subalternes approche un peu trop d'une scène de comédie, dans laquelle personne ne s'entend; d'ailleurs elle paraît inutile à la pièce; elle ne conclut

L'effet à tes discours ôte toute croyance.

EXUPERE.

Hé bien! demeurez donc dans votre défiance.
Je ne demande plus, et ne vous dis plus rien.
Gardez votre secret, je garderai le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,
Venez dans la prison où je vais vous conduire;
Si vous ne me croyez, craignez ce que je suis.

Fin du quatrième acte.

rien. Aime-t-on à voir deux subalternes qui ne s'entendent point, et qui devraient s'entendre? Que font pendant ce tems-là les deux héros de la pièce? Rien du tout; il paraît qu'il serait mieux de les faire agir.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

HÉRACLIUS. 1)

Quelle confusion étrange
De deux princes fait un mélange
Qui met en discord deux amis !
Un père ne sait où se prendre,
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infame de son fils,
Plus eux-mèmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse,
Ou me favorise, ou m'abuse,

1) On a presque toujours retranché aux représentations ces stances ; elles ne valent ni celles de *Polyeucte*, ni celles du *Cid ;* ce n'est qu'une ode du poëte sur l'incertitude où les héros de la pièce sont de leur destinée ; ce n'est qu'une répétition de tous les sentimens tant de fois étalés dans la pièce ; et puisque c'est une répétition, c'est un défaut.

*Un mélange de deux princes, deux amis en discord, un sort brouillé, ce qu'*Héraclius *a de connaissance qui brave une orgueilleuse puissance,* ne sont pas des manières de parler qui puissent entrer ni dans une tragédie, ni dans des stances.

Qu'elle brouille tout notre sort;
Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort;
Et je doute de ma naissance,
Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse
Montre pour moi tant de tendresse,
Que mon cœur s'en laisse alarmer :
Lorsqu'il me prie et me conjure,
Son amitié paroît si pure,
Que je ne saurois présumer
Si c'est par instinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine,
J'ai pour lui des transports de haine
Que je ne conserve pas bien :
Cette grace qu'il veut me faire
Etonne, et trouble ma colère,
Et je n'ose résoudre rien,
Quand je trouve un amour de père
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obscurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connoître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître

Un prince à ce point imparfait,
Ou que je méritois de l'être
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle,
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir.... Mais il m'exauce, on vient me secourir.

SCENE II.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

HÉRACLIUS.

O ciel! quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame?

PULCHÉRIE.

Le tyran qui veut que je vous voie, 1)

1) *Le tyran qui veut que je vous voie.* On sent ici que le terrein manque à l'auteur; cette scène est entièrement inutile au dénouement de la pièce; mais non-seulement elle est inutile, elle n'est pas vraisemblable. Il n'est pas possible que *Phocas* se serve ici de la fille de *Maurice,* comme il emploieroit un confident sur lequel il compterait; il l'a menacée vingt fois de la mort; elle lui a parlé avec la plus grande horreur, et le plus profond mépris, et il l'envoie tranquillement pour surprendre le secret d'*Héraclius*. Une telle disparate, un tel changement dans le caractère devrait au moins être excusé, s'il peut l'être, par une exposition pathétique

Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il pense réussir ! 1)

PULCHÉRIE.

Il le pense, seigneur, et ce brutal espère 2)
Mieux qu'il ne trouve un fils, que je découvre un frére;
Comme si j'étois fille 3) à ne lui rien celer
De tout ce que le sang pourroit me révéler. 4)

HÉRACLIUS.

Puisse-t-il par un trait de lumière fidelle
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révéle ! 5)

du trouble extrême où est *Phocas*, et qui le réduit à implorer le secours de *Pulchérie* même, sa mortelle ennemie.

1) Réussir en un trouble !

2) *Il le pense, seigneur, et ce brutal espère.* Il faut qu'en effet il soit non-seulement brutal, mais abruti, pour avoir remis ses intérêts entre les mains de *Pulchérie.*

3) *Comme si j'étois fille, etc.* Tout cela est écrit du style de la comédie, et c'est dans un moment qui devrait être très-tragique.

4) . . *Ce que le sang pourroit me révéler. Un sang révèle* est une expression bien impropre, bien obscure, bien irrégulière. Les plus beaux sentimens révolteraient avec un si mauvais style.

5) *Vous le mieux révéler qu'il ne me le révèle.* Voilà trois *révèle.* Il faut éviter les répétitions, à moins qu'elles ne donnent une grande force au discours; et *qu'il ne me le* fait un son désagréable.

Aidez-moi cependant, madame, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser...

PULCHÉRIE.

Ah! prince, il ne faut point d'assurance plus claire;
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère; 1)
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HÉRACLIUS.

Moi, la craindre, madame! ah! je m'y suis offert.
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au supplice,
Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice;
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en père, il me flatte, il m'embrasse;
Je n'en puis arracher une seule menace:
J'ai beau faire et beau dire 2) afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter.
Malgré moi comme fils toujours il me regarde; 3)
Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un garde.

1) *Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère.* Cela est bien subtil : ce ne sont pas là des raisons ; elle se presse trop ; elle joue sur le mot de *frayeur.* Tout ce que disent ici *Héraclius* et *Pulchérie,* n'ajoute rien à l'intrigue, ne conduit en rien au dénouement. *Assurance plus claire* n'est ni un mot noble, ni le mot propre ; on a une ferme assurance, une preuve claire.

2) *J'ai beau faire et beau dire. . . .* Cela n'a pas besoin de commentaire ; mais de si basses trivialités étonnent toujours.

3) . . . . *Il me regarde comme fils;* il faut, *comme son fils.*

Je ne sais qui je suis, et crains de le savoir.
Je veux ce que je dois, et chercher mon devoir.
Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance;
Je le plains de m'aimer, si je m'en dois vengeance;
Et mon cœur indigné d'une telle amitié,
En frémit de colère, et tremble de pitié.
De tous ses mouvemens mon esprit se défie;
Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.
La colère, l'amour, la haine et le respect,
Ne me présentent rien qui ne me soit suspect.
Je crains tout, je fuis tout; et dans cette aventure
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frère en ces perplexités.

PULCHÉRIE.

Ah! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez. 1)

1) *Ah! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez.* C'est encore une de ces subtilités qui ne vont point au cœur, qui ne causent ni terreur, ni trouble; il faut dans un cinquième acte, autre chose que du raisonnement; et ce raisonnement de *Pulchérie* n'est pas juste. *Héraclius* peut très-bien douter qu'il soit fils de *Maurice*, et cependant être son fils; il a même les plus grandes raisons pour en douter. *Boileau* condamnait hautement dans *Corneille* toutes ces scènes de raisonnemens, et sur-tout celles qui refroidissent toutes les pièces qu'il fit après *Héraclius*.

En vain vous étalez une scène savante,
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Le spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.

Celui qui comme vous prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire;
Comme vous on le flatte, il y sait résister;
Rien ne le touche assez pour le faire douter;
Et le sang par un noble et secret artifice
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

HÉRACLIUS.

A ces marques en lui connoissez Martian;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La générosité suit la belle naissance,
La pitié l'accompagne, et la reconnoissance :
Dans cette grandeur d'ame un vrai prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi :
La haine qu'il lui doit ne sauroit le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre;
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
Je doute; et si ce doute a quelque crime en soi,
C'est assez m'en punir que douter comme moi;
Et mon cœur qui sans cesse en sa faveur se flatte,
Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte;
Il demande secours pour mes sens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

Il est cependant naturel qu'*Héraclius* explique ses doutes. Le grand défaut de cette scène est, comme on l'a dit, qu'elle ne conduit à rien du tout.

PULCHÉRIE.

L'œil le mieux éclairé sur de telles matières 1)
Peut prendre de faux jours pour de vives lumières;
Et comme notre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma première idée
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux;
Et quoique la pitié montre un cœur généreux, 2)
Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère. 3)
Vous le devez haïr; et fût-il votre père, 4)

1) *L'œil le plus éclairé sur de telles matières.* Cette expression de comédie et la réflexion *sur notre sexe* achèvent de refroidir.

2) *Et quoique la pitié montre un cœur généreux.* Ce terme *montre* n'est pas propre; on croirait que la pitié a un cœur. Ces petites négligences seraient à peine remarquables, si elles n'étaient fréquentes, et ces inattentions étaient très-pardonnables pour le tems. Il fallait peut-être, *prouve un cœur généreux*, ou bien, *quoique la pitié soit d'un cœur généreux.*

3) *Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère.* De quel rang? Est-ce du rang des cœurs généreux? On ne dégénère point d'un rang.

4) *Vous le devez haïr; et fût-il votre père.* Cela n'est pas vrai: un fils ne doit point haïr un père qui l'a élevé avec tendresse; ce sentiment est pardonnable dans la bouche de *Pulchérie*; mais doit-elle l'alléguer comme un motif déterminant?

Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grace, ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise,
Et que votre devoir par là mieux combattu,
Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.
Doutez, mais haïssez, et quoi qu'il exécute,
Je douterai du nom qu'un autre vous dispute;
En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
L'un de vous est mon frère, et l'autre y peut prétendre.
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre;
Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,
A chérir l'un et l'autre, et vous plaindre tous deux.
J'espère encor pourtant: on murmure, on menace:
Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place:
Exupère est allé fondre sur ces mutins;
Et peut-être de là dépendent nos destins.
Mais Phocas entre.

SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, gardes.

PHOCAS.

Hé bien! se rendra-t-il, madame?

PULCHÉRIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,

Je n'en vois que l'effet 1) que je m'étois promis.
Je trouve trop d'un frère, et vous trop peu d'un fils. 2)

PHOCAS.

Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte. 3)
Ce frère qu'il me rend seroit déjà perdu,
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, *à Pulchérie.*

Cette confusion peut perdre l'un et l'autre.
En faveur de mon sang je ferai grace au vôtre;
Mais je veux le connoître; et ce n'est qu'à ce prix,
Qu'en lui donnant la vie, il me rendra mon fils.

(*à Héraclius.*)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure,
Car enfin c'est vers toi que penche la nature;
Et je n'ai point pour lui ces doux empressemens

1) *Quelque effort que je fasse à lire. . . . Je n'en vois que l'effet.* Cela n'est pas français; on a de la peine à lire; on fait effort pour lire; et *l'effet d'un effort* n'a pas un sens assez clair.

2) *Je trouve trop d'un frère, et vous trop peu d'un fils.* Elle ne fait là que répéter ce que *Phocas* a dit au quatrième acte; et cette antithèse de *trop* et de *trop peu* est souvent répétée.

3) *Il tient en ma faveur leur naissance couverte. Le ciel qui tient une naissance couverte!* Ce n'est pas le mot propre. *Couvert* ne veut pas dire, *incertain*, *obscur.*

Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvemens.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soupirs? en croiras-tu mes larmes? 1)
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé.
Tu nous dois à tous deux.

HÉRACLIUS.

Et pour reconnoissance,
Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, cruel, et le laisses mourir.

HÉRACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre, et pour le secourir.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez 2) que ne vouloir plus l'être.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que le faire connoître.

1) *En crois-tu mes soupirs? en croiras-tu mes larmes?* Il y a ici une remarque importante à faire pour toute la tragédie; c'est qu'il ne faut jamais faire en aucun cas ni soupirer, ni pleurer ceux dont les larmes ne font soupirer, ni pleurer personne. Pour peu qu'on connaisse le cœur humain, on sent bien que les soupirs et les larmes d'un *Phocas* ressemblent à la voix du loup berger.

2) *C'est me l'ôter assez, etc.* Ces trois répétitions, *ôter assez*, *rendre assez*, font une espèce de jeu de mots et de symétrie, qui, n'ajoutant rien à la situation, peuvent faire languir.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que me le supposer.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que vous désabuser.

PHOCAS.

Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chère.
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour père.
Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort; 1)
Pour moi, pour toi, pour lui, fais-toi ce peu d'effort.

HÉRACLIUS.

Ah! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée 2)
Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée.
De quelle ignominie osez-vous me flatter?
Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter,
On veut une maison illustre autant qu'amie,
On cherche de la gloire, et non de l'infamie;

1) . . . . *Sous l'un ou l'autre sort.* On ne peut dire *vivre sous un sort.*

2) *Ah! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée.* Je ne sais si *Héraclius*, dans l'incertitude où il est de sa naissance, doit répondre avec tant d'indignation et de mépris à un empereur qui est peut-être son père. Cette scène d'ailleurs fait un grand effet, quoique la perplexité où est le spectateur n'ait point augmenté; mais c'est beaucoup que dans un tel sujet, elle soit toujours entretenue; c'est un très-grand art d'y être parvenu, et c'est une grande ressource de génie. *Martian* fait seulement un personnage froid dans la scène; il n'y parle qu'une fois, et est un personnage purement passif.

Et ce seroit un monstre horrible à vos états,
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites;
Ce n'est que contre lui, lâche, que tu m'irrites;
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang;
Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foi se défie,
Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie,
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux,
Et sois après sa mort mon fils, si tu le veux.

HÉRACLIUS, *aux soldats.*

Perfides, arrêtez.

MARTIAN.

Ah! que voulez-vous faire,
Prince?

HÉRACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN.

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous:
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,
Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.
Le ciel daigne bénir votre sceptre, et vos jours!

PHOCAS.

C'est trop perdre de tems à souffrir ces discours.
Dépêche, Octavian.

HÉRACLIUS, *à Octavian.*

N'attente rien, barbare.

Je suis....

PHOCAS.

Avoue enfin.

HÉRACLIUS.

Je tremble, je m'égare;

Et mon cœur....

PHOCAS, *à Héraclius.*

Tu pourras à loisir y penser.

(*à Octavian.*)

Frappe.

HÉRACLIUS.

Arrête, je suis.... Puis-je le prononcer?

PHOCAS.

Achève, ou....

HÉRACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.
Oui, je lui dois assez, seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit;
Et je vous le promets entier, ferme, sincère,
Et tel qu'Héraclius l'auroit pour son vrai père.
J'accepte en sa faveur 1) ses parens pour les miens;
Mais sachez que vos jours me répondront des siens.

1) *J'accepte en sa faveur. . . .* Toute cette tirade est véritablement tragique; voilà de la force, du pathétique et de beaux vers.

Vous me serez garant des hasards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre;
Et de quelque façon que le courroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'est si précieux,
Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon père,
Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colère.

PHOCAS.

Ne crains rien, de tous deux je ferai mon appui;
L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui;
Mon cœur pâme de joie, et mon ame n'aspire
Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
J'ai retrouvé mon fils; mais sois-le tout-à-fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet; 1)
Ne laisse plus de place à la supercherie; 2)
Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis.

PULCHÉRIE.

Qui te donne, tyran, une attente si vaine?
Quoi! son consentement étoufferoit ma haine?
Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer?

1) *Et donne-m'en un effet.* Cela n'est pas français.

2) . . . . *Supercherie.* Jamais ce mot ne doit entrer dans la tragédie.

J'aurois pour cette honte un cœur assez léger? 1)
Je pourrois épouser, ou ton fils, ou mon frére?

SCENE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, CRISPE, gardes.

CRISPE.

SEIGNEUR, vous devez tout au grand cœur d'Exupére, 2)
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins,
Lui seul et ses amis ont dompté vos mutins,
Il a fait prisonniers leurs chefs qu'il vous amène.

PHOCAS.

Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine,
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

1) . . *Pour cette honte un cœur assez léger.* Cela n'est pas français : *un cœur léger pour une honte !* et cette légéreté consisterait à épouser son frère. Cette scène ne finit pas heureusement.

1) *Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère.* On dirait à ce mot de *grand cœur*, qu'*Exupère* est un héros qui a offert son secours à *Phocas;* mais ce n'est qu'un officier qui a obéi aux ordres de son maître, et qui a arrêté des séditieux : et comment n'a-t-il employé que ses amis ? L'empereur n'avait-il pas des gardes ?

SCENE V.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HERACLIUS, MARTIAN, gardes.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Toi cependant, ingrat, sois mon fils, si tu veux.
En l'état où je suis je n'ai plus lieu de feindre.
Les mutins sont domptés, et je cesse de craindre.
Je vous laisse tous trois.

(*à Pulchérie.*)

Use bien du moment
Que je prends pour en faire un juste châtiment;
Et si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,
Trouve, ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure: 1)
Autrement, si leur sort demeure encore douteux,
Je jure à mon retour 2) qu'ils périront tous deux.

1) *Trouve, ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure.* Est-ce là le tems d'un mariage? De plus, *Phocas* doit-il faire sur le champ sa belle-fille d'une personne dont il connaît la haine implacable? Il n'a nul besoin d'elle, puisqu'il se croit maître de l'état: il les laisse tous trois; qu'en espère-t-il? Il a vu qu'il est haï de tous les trois. Il doit penser qu'ils tiendront conseil contre lui. Ne voit-on pas un peu trop que c'est uniquement pour ménager une scène entre *Pulchérie* et les deux princes?

2) *Je jure à mon retour. . . .* Il faut, *je jure qu'à mon retour ils.*

Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, et mon amour pour gêne. 1)
Toi....

PULCHÉRIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir.

PHOCAS.

A mourir! Jusques-là je pourrois te chérir! 2)
N'espère pas de moi cette faveur suprême;
Et pense....

PULCHÉRIE.

A quoi, tyran?

PHOCAS.

A m'épouser moi-même 3)
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

Quel supplice!

1) .... *Et mon amour pour gêne.* On ne prend point un amour pour gêne. Il veut dire que sa tendresse gène *Héraclius*. On ne dit pas non plus, *prendre un nom pour affront*, mais *pour un affront.*

2) *A mourir! Jusques-là je pourrois te chérir!* Convenons que rien n'est plus outré. Un tyran furieux peut bien dire à son ennemi qu'il aime mieux le faire languir dans de longs supplices que de lui donner la mort : mais peut-on dire à une fille, *je ne t'aime pas assez pour te faire mourir?*

3) .... *A m'épouser moi-même.* On ne s'attendait point à cette alternative; elle aurait quelque chose de trop comique, si cette saillie d'un vieillard n'était tout d'un coup relevée par le vers suivant.

PHOCAS.

Il est grand 1) pour toi; mais il t'est dû.
Tes mépris de la mort bravoient trop ma colère.
Il est en toi de perdre, ou de sauver ton frère;
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE VI.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE.

Le lâche! il vous flattoit lorsqu'il trembloit dans l'ame;
Mais tel est d'un tyran le naturel infame;
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint;
S'il ne craint, il opprime; et s'il n'opprime, il craint;
L'une et l'autre fortune en montre la foiblesse;

1) *Quel supplice! .... Il est grand, etc.* Si on ne considère ici que la fille de *Maurice*, ce n'est guère un plus grand supplice pour elle d'être impératrice, que d'être bru de l'empereur régnant; mais l'âge d'un veillard qui se présente pour époux au lieu de son fils, pourrait donner du ridicule à ces expressions, *quel supplice! il est grand.*

Remarquez que cette menace soudaine et inattendue que *Phocas* fait à *Pulchérie* de l'épouser donne lieu à une dissertation dans la scène suivante. Il semble que l'empereur ne laisse *Martian*, *Héraclius* et *Pulchérie* ensemble, que pour leur donner lieu d'amuser la scène, en attendant le dénouement.

L'une n'est qu'insolence, et l'aûtre que bassesse. 1)
A peine est-il sorti de ses lâches terreurs,
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
Mes frères, puisqu'enfin vous voulez tous deux l'être,
Si vous m'aimez en sœur, faites-le-moi paroître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jours?

PULCHÉRIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire,
Que d'épouser 2) le fils pour éviter le père :
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHÉRIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser?
Et dans cet hymenée à ma gloire funeste,
Qui me garantira des périls de l'inceste?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre, et pour vous, et pour nous;
Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
Abuser du tyran la rage forcenée,

1) . . . . *Et l'autre que bassesse.* Si *Pulchérie* et ces princes étaient des personnages agissans, *Pulchérie* ne débiterait pas des sentences. *Phocas* n'a point montré de bassesse ; c'est un père qui cherche à connaître son fils : il n'y a là rien de bas.

2) *Il n'est point de conseil que d'épouser.* La syntaxe demandait, *il n'est de conseil salutaire pour vous que d'épouser le fils. Eviter le père* est trop faible.

Et vivre en frère et sœur 1) sous un feint hymenée.

PULCHÉRIE.

Feindre, et nous abaisser à cette lâcheté!

HÉRACLIUS.

Pour tromper un tyran c'est générosité;
Et c'est mettre, en faveur d'un frère qu'il vous donne,
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
Qui dans leur juste haine animés et constans,
Sur l'ennemi commun sauront prendre leur tems,
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCHÉRIE.

Pour conserver vos jours et fuir mon infamie,

1) *Et vivre en frère et sœur. . . .* Cette expression est trop familière, et n'est pas correcte. *Pulchérie* demande conseil; *Martian* lui conseille d'épouser *Héraclius* sans user des droits du mariage, il faut convenir que c'est là un très-petit artifice, et indigne de la tragédie. Ces conversations dans un cinquième acte, lorsqu'on doit agir, sont presque toujours très-languissantes. Je ne sais s'il n'y a pas dans la pièce extravagante et monstrueuse de *Caldéron* un plus grand fond de tragique, quand le fils de *Phocas* veut tuer son père. C'était même pour un parricide que *Léontine* l'avait réservé; elle s'en explique dès le second acte : on s'attend à cette catastrophe. Le fils de *Phocas* prêt de tuer cet empereur, et *Héraclius* voulant le sauver, pouvait former un beau coup de théâtre; cependant il n'arrive rien de ce que *Léontine* a projeté, et *Martian* ne fait autre chose dans tout le cours de la pièce, que dire, *qui suis-je ?*

Feignons, vous le voulez, et j'y résiste en vain.
Sus donc, 1) qui de vous deux me prêtera la main?
Qui veut feindre avec moi? qui sera mon complice?

HÉRACLIUS.

Vous, prince, à qui le ciel inspire l'artifice.

MARTIAN.

Vous que veut le tyran pour fils obstinément.

HÉRACLIUS.

Vous qui depuis quatre ans la servez en amant.

MARTIAN.

Vous saurez mieux que moi surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS.

Vous saurez mieux que moi la traiter de maîtresse. 2)

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE.

Ah! princes, votre cœur ne peut se démentir;

1) *Sus donc.* . . . . . On se servait autrefois de ce mot dans le discours familier : il veut dire, *vite, allons, courage, dépêchez-vous.*

Sus, sus, du vin par-tout ; versez, garçon, versez.
POURCEAUGNAC.

Mais *Pulchérie* ne peut dire, *Allons vite, sus, qui veut feindre avec moi? Qui veut m'épouser pour ne point jouir des droits du mariage?*

2) . . . . *La traiter de maîtresse.* Cette contestation est-elle convenable à la tragédie? *Traiter de maîtresse,* n'est ni français, ni noble.

Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connoissois trop pour juger autrement,
Et de votre conseil, et de l'événement;
Et je n'y déférois que pour vous voir dédire.
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire.
Princes, attendons tout sans consentir à rien.

HÉRACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien.
L'obscure vérité 1) que de mon sang je signe,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne.
On n'en croit pas ma mort, et je perds mon trépas,
Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle est ma destinée,
Madame : dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclius, Léonce, et Martian;
Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître
Pour me faire mourir enfin sans me connoître.

PULCHÉRIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort.
Il a fait contre vous un violent effort. 2)

1) *L'obscure vérité.* . . . . . Ces vers ne sont pas moins obscurs. *L'obscure vérité* qu'il *signe ne peut* le *rendre digne du nom qui* le *perd.*

2) *Il a fait contre vous un violent effort. Un sort qui fait un effort!* Presque aucune expression n'est ni pure, ni naturelle. Enfin la délibération de ces trois person-

Votre malheur est grand; mais, quoi qu'il en succède,
La mort qu'on me refuse en sera le remède;
Et moi.... Mais que nous veut ce perfide?

SCENE VII.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras
Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas. 1)

HÉRACLIUS.

Que nous dis-tu?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres,
Qu'il n'est plus de tyran, que vous êtes les maîtres. 2)

nages n'aboutit à rien. Ils n'agissent, ni n'ont aucun dessein arrêté dans toute la pièce.

1) . . . . . . *Mon bras vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.* Je ne parle point ici d'un bras qui lave un nom; on sent assez combien le terme est impropre; mais j'insiste sur ce personnage subalterne d'*Amintas*, qui n'a dit que quatre mots dans toute la pièce, et qui en fait le dénouement. Jamais en aucun cas on ne doit imiter un tel exemple; il faut toujours que les premiers personnages agissent.

2) *Qu'il n'est plus de tyran; que vous êtes les maîtres.* Ce mot n'est-il pas déplacé? car il s'adresse surement au fils de *Phocas* comme au fils de *Maurice*:

HÉRACLIUS.

De quoi?

AMINTAS.

De tout l'empire?

MARTIAN.

Et par toi?

AMINTAS.

Non, seigneur, 1)
Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS.

Et quelle heureuse main finit notre misère?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru? c'est la main d'Exupère;

MARTIAN.

Lui qui me trahissoit?

AMINTAS.

C'est de quoi s'étonner:
Il ne vous trahissoit que pour vous couronner.

HÉRACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins dissipé la furie?

AMINTAS.

Son ordre excitoit seul cette mutinerie. 2)

il doit croire qu'un des deux princes vengera la mort de son père.

1) . . . . *Et par toi?* . . . . *Non, seigneur.* Il doit au contraire répondre, *oui, seigneur,* puisqu'au vers suivant il dit, *J'ai part à cet honneur.*

2) . . . . . . *Mutinerie.* Ce mot est trop familier:

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toutefois.

AMINTAS.

Admirez

Que ces prisonniers même avec lui conjurés 1)
Sous cette illusion couroient à la vengeance. 2)

révolte, *sédition*, *tumulte*, *soulèvement*, *etc.*, sont les termes usités dans le style tragique.

1) . . . . *Admirez que ces prisonniers même avec lui conjurés*, *etc.* *Admirez qu'ils couraient* n'est pas français. Cet évènement est en effet bien étonnant; et jamais l'histoire n'a rien fourni de si improbable. On peut assassiner un roi au milieu de sa garde; on peut tuer *César* dans le sénat; mais il n'est guère possible que dans le tems que *Phocas* fait attaquer des conjurés, il n'ait pris aucune mesure pour être le plus fort chez lui. Un homme, qui de simple soldat est devenu empereur, n'est pas imbécille au point de recevoir dans sa maison plus de prisonniers qu'il n'a de soldats pour les garder; on ne fait point ainsi venir des prisonniers dans son appartement avec des poignards sous leurs robes; on les fouille, on les désarme, on les charge de fers, on ne se livre point à eux; ainsi la vraisemblance est par-tout violée.

Remarquez que dans la règle il faut *ces prisonniers mêmes*; mais s'il n'est pas permis à un poëte de retrancher une *s* en cette occasion, il n'y aura aucune licence pardonnable. *Corneille* retranche presque toujours cette *s* et fait un adverbe de *même* au lieu de le décliner.

2) *Sous cette illusion couroient à la vengeance.*

Tous contre ce barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis nous passons librement
Au travers du palais à son appartement.
La garde y restoit foible, et sans aucun ombrage:
Crispe même à Phocas porte notre message.
Il vient; à ses genoux on met les prisonniers,
Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers; 1)
Le reste impatient de sa noble colère
Enferme la victime, et soudain Exupère,
« Qu'on arrête, dit-il, le premier coup m'est dû,
« C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu. » 2)
Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie,

Cela n'est pas français ; on ne court pas à la vengeance sous une illusion.

1) *Leurs poignards les premiers. . . . Crispe porte notre message. . . . Tant de nos mains la sienne est suivie.* Ces expressions, ou impropres, ou incorrectes, ou faibles, énervent le récit, et lui ôtent toute sa chaleur.

Oreste dans l'*Andromaque*, en faisant un récit à peu près semblable, s'exprime ainsi :

> A ces mots qui du peuple attiroient le suffrage,
> Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;
> L'infidelle s'est vu par-tout envelopper,
> Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.

La pureté de la diction augmente toujours l'intérêt.

2) . . . . *L'honneur presque perdu.* Ce *presque perdu* affaiblit encore la narration. Le spectateur s'embarrasse trop peu qu'un personnage aussi subalterne qu'*Exupère* ait presque perdu son honneur.

Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.
Il s'éléve un grand bruit, et mille cris confus
Ne laissent dicerner que « Vive Héraclius ! »
Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.
Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent;
Et de tant de soldats qui lui servoient d'appui
Phocas après sa mort n'en a pas un pour lui.

PULCHÉRIE.

Quel chemin Exupère a pris pour sa ruine! 1)

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCENE DERNIERE.

HÉRACLIUS, MARTIAN, LÉONTINE, PULCHÉRIE, EUDOXE, EXUPERE, AMINTAS, gardes.

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Est-il donc vrai, madame, et changeons-nous de sort?
Amintas nous fait-il un fidelle rapport?

LÉONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable, 2)

1) *Quel chemin Exupère a pris pour sa ruine!* Prendre un chemin pour une ruine, est une expression vicieuse, un barbarisme; et cette réflexion de *Pulchérie* est trop froide, quand elle apprend là mort de son tyran.

2) *Seigneur, un tel succès à peine est concevable.* *Léontine* a très-grande raison de concevoir à peine une

Et d'un si grand dessein la conduite admirable.....

HÉRACLIUS, *à Exupère.*

Perfide généreux, 1) hâte-toi d'embrasser
Deux princes impuissans à te récompenser.

chose qui n'est nullement vraisemblable. Elle dit que la conduite de ce dessein est admirable ; mais c'était à elle à conduire ce dessein, puisqu'elle avait tant promis de tout faire. C'est une subalterne qui a voulu jouer un rôle principal, et qui ne l'a pas joué ; il se trouve qu'elle ne fait autre chose dans les premiers actes, et dans le dernier, que de montrer des billets ; elle a été, aussi-bien que *Phocas*, la dupe d'un autre subalterne. *Héraclius*, *Martian*, *Pulchérie*, *Eudoxe*, n'ont contribué en rien ni au nœud, ni au dénouement. La tragédie a été une méprise continuelle ; et enfin *Exupère* a tout fait par une espéce de prodige. Remarquez encore que cette mort de *Phocas* n'est là qu'un évènement inattendu qui ne dépend point du tout du fond du sujet, qui n'y est point contenu, qui n'est point tiré, comme on dit, des entrailles de la pièce; autant vaudrait que *Phocas* mourût d'apoplexie. Du moins *Caldéron* fait mourir *Phocas* en combattant contre *Héraclius*.

1) *Perfide généreux*. . . . Une nuée de critiques s'est élevée contre *La Motte*, pour avoir affecté de joindre ainsi des épithètes qui semblent incompatibles. On ne s'avise pas de reprendre le *perfide généreux* de *Corneille*. Quand un homme a établi sa réputation par des morceaux sublimes, et qu'un siécle entier a mis le sceau à sa gloire, on approuve en lui ce qu'on censure dans un contemporain. C'est ce qu'on voit en Angleterre, où l'on élève *Shakespear* au-dessus de *Corneille*, et où l'on siffle ceux qui l'imitent. J'avoue que je ne sais

EXUPERE, *à Héraclius.*

Seigneur, il me faut grace, ou de l'un, ou de l'autre.
J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un tyran qui vouloit l'immoler;
Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS.

Peut-être en vous par là s'explique la nature;
Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins doux;
Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous.
Puisque le père est mort, le fils est digne d'elle.
(*à Léontine.*)
Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider?

MARTIAN.

Quelle autre sureté pourrions-nous demander? 1)

LÉONTINE.

Je vous puis être encor suspecte d'artifice.
Non, ne m'en croyez pas, croyez l'impératrice. 2)

si *perfide généreux* est un défaut ou non, mais je ne voudrais pas employer cette expression.

1) *Quelle autre sureté pourrions-nous demander?* Je ne vois pas qu'on doive si aveuglément s'en rapporter au témoignage seul de *Léontine*, que sa conduite mystérieuse a pu rendre très-suspecte; et dans de si grands intérêts il faut des preuves claires.

2) . . . . *Croyez l'impératrice.* La naissance des deux

(*à Pulchérie, lui donnant un billet.*)

Vous connoissez sa main, madame, et c'est à vous
Que je remets le sort d'un frére et d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mére.

PULCHÉRIE.

J'en baise en soupirant le sacré caractére.

LÉONTINE.

Apprenez d'elle enfin 1) quel sang vous a produits,
Princes.

princes n'est enfin éclaircie que par un billet de *Constantine*, dont il n'a point été question jusqu'à présent. On est tout étonné que *Constantine* ait écrit ce billet. Il ne faut jamais jeter dans les derniers actes aucun incident principal, qui ne soit préparé dans les premiers, et attendu même avec impatience.

Toutes ces raisons qui me paraissent évidentes, font que le cinquième acte d'*Héraclius* est de beaucoup inférieur à celui de *Rodogune*. La pièce est d'un singulier qu'il ne faudrait imiter qu'avec les plus grandes précautions.

1) *Apprenez d'elle enfin.* . . . . La reconnoissance suit ici la catastrophe. On doit très-rarement violer la règle qui veut au contraire que la reconnaissance précède. Cette règle est dans la nature; car lorsque la péripétie est arrivée, quand le tyran est tué, personne ne s'intéresse au reste. Qu'importe qui des deux princes soit *Héraclius* ? Si *Joas* n'était reconnu qu'après la mort d'*Athalie*, la pièce finirait très-froidement. Il me semble qu'il se présentait une situation, une péripétie bien théâtrale. *Phocas* méconnaissant son fils *Martian*, voudrait le faire périr; *Héraclius* son ami, en le défen-

HÉRACLIUS, *à Eudoxe.*

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

PULCHÉRIE, *lit.*

« Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange !
» Après avoir donné son fils au lieu du mien, 1)
» Léontine à mes yeux, par un second échange,
» Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.
» Vous qui pourrez douter d'un si rare service,
» Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran :
» Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,
» Et le faux Martian est vrai fils de Maurice. »

CONSTANTINE.

PULCHÉRIE, *à Héraclius.*

Ah ! vous êtes mon frère.

HÉRACLIUS, *à Pulchérie.*

Et c'est heureusement
Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Vous en saviez assez pour éviter l'inceste,
Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.

dant, tuerait *Phocas*, et croirait avoir commis un parricide. *Léontine* lui dirait alors : Vous croyez vous être souillé du sang de votre père ; vous avez puni l'assassin du vôtre.

1) *Son fils au lieu du mien, mon fils au lieu du sien; le vrai Martian, le faux Martian;* tout cela ressemble peut-être plus à une question d'état, à un procès par écrit, qu'au pathétique d'une tragédie.

(*à Martian.*)

Mais pardonnez, seigneur, à mon zéle parfait
Ce que j'ai voulu faire, et ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joie;
Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour;
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS.

Donc pour mieux l'oublier, 1) soyez encor Léonce;
Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis, 2)
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils!

(*à Eudoxe.*)

Vous, madame, acceptez, et ma main, et l'empire,
En échange d'un cœur qui pour le mien soupire. 3)

1) *Donc pour mieux l'oublier.* . . . . On a déjà dit que ce mot *donc* ne doit jamais commencer un vers.

2) . . . . *Aimez ses ennemis.* Il semble que ce soient les ennemis de *Léonce*. Il entend apparemment les ennemis de *Phocas*.

3) *En échange d'un cœur qui pour le mien soupire.* On ne peut dire que dans le style de la comédie, *en échange d'un cœur.* Un homme ne doit jamais dire d'une femme, *elle soupire pour moi.*

Remarquez encore que ce mariage n'est point un échange d'un cœur contre une main; ce sont deux personnes qui s'aiment.

EUDOXE, *à Héraclius.*

Seigneur, vous agissez en prince généreux. 1)

HÉRACLIUS, *à Exupère et à Amintas.*

Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux, 2)
Attendant les effets de ma reconnoissance,
Reconnoissons, amis, la céleste puissance;
Allons lui rendre hommage, et d'un esprit content
Montrer Héraclius au peuple qui l'atttend.

Fin du cinquième et dernier acte.

1) *Seigneur, vous agisses en prince généreux.* Il faut dans la tragédie autre chose que des complimens; et celui-ci ne paraît pas convenable entre deux personnes qui s'aiment.

2) . . . . . *Me rend ce trouble heureux. Rendre un trouble heureux à quelqu'un;* cela n'est pas français.

En général la diction dans cette pièce n'est pas assez pure, assez élégante, assez noble. Il y a de très-beaux morceaux; l'intrigue occupe l'esprit continuellement; elle excite la curiosité; et je crois qu'elle réussit plus à la représentation qu'à la lecture.

EXAMEN

D'HÉRACLIUS.

Cette tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de *Rodogune;* et je puis dire que c'est un heureux original, dont il s'est fait beaucoup de belles copies, si tôt qu'il a paru. Sa conduite diffère de celle-là, en ce que les narrations qui lui donnent jour sont pratiquées par occasion en divers lieux avec adresse, et toujours dites et écoutées avec intérêt, sans qu'il y en ait pas une de sang-froid, comme celle de *Laonice.* Elles sont éparses ici dans tout le poëme, et ne font connoître à la fois que ce qu'il est besoin qu'on sache pour l'intelligence de la scène qui suit. Ainsi dès la première, *Phocas* alarmé du bruit qui court qu'*Héraclius* est vivant, récite les particularités de sa mort, pour montrer la fausseté de ce bruit; et *Crispe* son gendre, en lui proposant un remède aux troubles qu'il appréhende, fait connoître comme en perdant toute la famille de *Maurice ,* il a réservé *Pulchérie* pour la faire épouser à son fils *Martian ,* et le pousse d'autant plus à presser ce mariage, que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, et que sans *Léonce* il fût demeuré sans vie au dernier combat. C'est par là qu'il instruit les au-

diteurs de l'obligation qu'a le vrai *Héraclius*, qui passe pour *Martian*, au vrai *Martian* qui passe pour *Léonce*; et cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie au quatrième acte, pour le sauver du péril où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition, *Phocas* se plaignant de l'aversion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de *Pulchérie* à l'instruction qu'elle a reçue de sa mère, et apprend ainsi aux spectateurs, comme en passant, qu'il l'a laissée trop vivre après la mort de l'empereur *Maurice* son mari. Il falloit tout cela pour faire entendre la scène qui suit entre *Pulchérie* et lui; mais je n'ai pu avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieuses dont est rempli tout ce que dit *Héraclius* à la fin de ce premier acte, et on ne les peut comprendre que par une réflexion, après que la pièce est finie, et qu'il est entièrement reconnu, ou dans une seconde représentation.

Sur-tout la manière dont *Eudoxe* fait connoître au second acte les deux échanges que sa mère a faits des deux princes, est une des choses les plus spirituelles qui soient sorties de ma plume. 1)

1) Il n'est plus permis aujourd'hui de parler ainsi de soi-même, et il n'est pas trop spirituel de dire qu'on a fait des choses spirituelles. J'avoue que je ne trouve rien de spirituel dans le rôle d'*Eudoxe*, ni même rien d'in-

Léontine l'accuse d'avoir révélé le secret d'*Héraclius*, et d'être cause du bruit qui court, qui les met en péril de la vie. Pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sait, et conclut que puisqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sache pas tant qu'elle. Il est vrai que cette narration est si courte, qu'elle laisseroit beaucoup d'obscurité, si *Héraclius* ne l'expliquoit plus au long au quatrième acte, quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet; mais elle n'en pouvoit pas dire davantage à une personne qui savoit cette histoire mieux qu'elle; et ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumière imparfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entièrement.

L'artifice de la dernière scène de ce quatrième acte passe encore celui-ci. *Exupère* y fait connoître tout son dessein à *Léontine*, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme avisée de le soupçonner de fourberie, et de n'avoir autre dessein que de tirer d'elle le secret d'*Héraclius* pour le perdre. L'auditeur lui-même en demeure dans la défiance, et ne sait qu'en juger. Mais après que la conspiration a eu son effet par la mort de *Phocas*, cette confidence anticipée

téressant; ce qui est bien plus nécessaire que d'être spirituel.

exempte *Exupère* de se purger de tous les justes soupçons qu'on avoit eus de lui, et délivre l'auditeur d'un récit qui lui auroit été fort ennuyeux après le dénouement de la piéce, où toute la patience que peut avoir sa curiosité se borne à savoir qui est le vrai *Héraclius* des deux qui prétendent l'être.

Le stratagême d'*Exupère* avec toute son industrie a quelque chose d'un peu délicat, et d'une nature à ne se faire qu'au théâtre, où l'auteur est maître des événemens qu'il tient dans sa main, et non pas dans la vie civile où les hommes en disposent selon leurs intérêts et leur pouvoir. Quand il découvre *Héraclius* à *Phocas*, et le fait arrêter prisonnier, son intention est fort bonne, et lui réussit; mais il n'y avoit que moi qui lui pût répondre du succès. Il acquiert la confiance du tyran par là, et se fait remettre entre les mains la garde d'*Héraclius* et sa conduite au supplice; mais le contraire pouvoit arriver, et *Phocas* au lieu de déférer à ses avis qui le résolvent à faire couper la tête à ce prince en la place publique, pouvoit s'en défaire sur l'heure, et se défier de lui et de ses amis, comme de gens qu'il avoit offensés, et dont il ne devoit jamais espérer un zèle bien sincère à le servir. La mutinerie qu'il excite, dont il lui amène les chefs comme prisonniers, pour le poignarder, est imaginée avec justesse; mais jusques-là toute sa con-

duite est de ces choses qu'il faut souffrir au théâtre, parce qu'elles ont un éclat dont la surprise éblouit, et qu'il ne feroit pas bon tirer en exemple, pour conduire une action véritable sur leur plan.

Je ne sais si on voudra me pardonner d'avoir fait une pièce d'invention sous des noms véritables; mais je ne crois pas qu'*Aristote* le défende, et j'en trouve assez d'exemples chez les anciens. Les deux Electres de *Sophocle* et d'*Euripide* aboutissent à la même action par des moyens si divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entièrement inventée. L'*Iphigénie in Tauris* a la mine d'être de même nature; et l'*Hélène*, où *Euripide* suppose qu'elle n'a jamais été à Troye, et que *Pâris* n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui ressembloit, ne peut avoir aucune action épisodique, ni principale, qui ne parte de la seule imagination de son auteur.

Je n'ai conservé ici pour toute vérité historique que l'ordre de la succession des empereurs *Tibère*, *Maurice*, *Phocas* et *Héraclius*. J'ai falsifié la naissance de ce dernier, pour lui en donner une plus illustre, en le faisant fils de *Maurice*, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique, qui portoit même nom que lui. J'ai prolongé de douze ans la durée de l'empire de *Phocas*, et lui ai donné *Martian* pour fils, quoique l'histoire ne parle que d'une fille nom-

mée *Domitia*, qu'il maria à *Crispe*, dont je fais un de mes personnages. Ce fils et *Héraclius*, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de *Léontine*, n'auroient pas été en état d'agir, si je ne l'eusse fait régner que les huit ans qu'il régna, puisque pour faire ces échanges il falloit qu'ils fussent tous deux au berceau, quand il commença de régner. C'est par cette même raison que j'ai prolongé la vie de l'impératrice *Constantine*, que je n'ai fait mourir qu'en la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à sa sureté dès la cinquième; et je l'ai fait, afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ses instructions en mourant; et d'un âge proportionné à celui du prince qu'on lui vouloit faire épouser.

La supposition que fait *Léontine* d'un de ses fils pour mourir au lieu d'*Héraclius*, n'est point vraisemblable, mais elle est historique, et n'a point besoin de vraisemblance, puisqu'elle a l'appui de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent apporter les difficiles. *Baronius* attribue cette action à une nourrice; et je l'ai trouvée assez généreuse pour la faire produire à une personne plus illustre, et qui soutînt mieux la dignité du théâtre. L'empereur *Maurice* reconnut cette supposition, et l'empêcha d'avoir son effet, pour ne s'opposer pas au juste jugement de Dieu qui vouloit exterminer toute sa famille;

mais quant à ce qui est de la mére, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince; et, comme on pouvoit dire que son fils étoit mort pour son regard, je me suis cru assez autorisé par ce qu'elle avoit voulu faire, à rendre cet échange effectif, et à le faire servir de fondement aux nouveautés surprenantes de ce sujet.

Il lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu qu'à *Rodogune*. Tous les poëmes qui suivent en ont besoin, et je me dispenserai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, et l'action se pourroit passer en cinq ou six heures; mais le poëme est si embarrassé, qu'il demande une merveilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits, et des personnes des plus qualifiées de la cour, se plaindre de ce que sa représentation fatiguoit autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence.

ANDROMÈDE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée avec les machines, sur le théâtre royal de Bourbon, en 1650.

PRÉFACE
DU COMMENTATEUR.

Il paraît, par la pièce d'*Andromède*, que *Corneille* se pliait à tous les genres. Il fut le premier qui fit des comédies dans lesquelles on retrouvait le langage des honnêtes gens de son tems, le premier qui fit des tragédies dignes d'eux, et le premier encore qui ait donné une pièce en machines qu'on ait pu voir avec plaisir.

On avait représenté le mariage d'*Orphée* et d'*Euridice*, ou la *Grande Journée des machines*, en 1640. Il y avait de la musique dans quelques scènes; le reste se déclamait comme à l'ordinaire.

L'*Andromède* de *Corneille* est aussi supérieure à cet *Orphée*, que *Mélite* l'avait été aux comédies du tems; ainsi *Corneille* fut au dessus de ses contemporains dans tous les genres qu'il traita.

Il est vrai que quand on a lu l'*Andromède* de *Quinault*, on ne peut plus lire celle de *Corneille*; de même que les comédies de *Molière* firent oublier pour jamais *Mélite* et *la Galerie du Palais*. Il y a pourtant des beautés dans l'*Andromède* de *Corneille*, et on les trouve dans les endroits qui tiennent de la vraie tragédie; par exemple, dans le récit que fait *Phorbas* à l'avant-dernière scène de la pièce.

Cette pièce fut jouée au théâtre du Petit-Bourbon. Un Italien, nommé *Torelli*, fit les machines

et les décorations. Ce spectacle eut un grand succès. L'opéra a fait tomber absolument toutes les pièces de ce genre ; et quand même nous n'eussions point eu d'opéra, l'*Andromède* ne pouvait se soutenir quand le goût fut perfectionné.

Andromède était un si beau sujet d'opéra, que trente-deux ans après *Corneille*, *Quinault* le traita sous le titre de *Persée*. Ce drame lyrique de *Quinault* fut, comme tout ce qui sortait alors de sa plume, tendre, ingénieux, facile. On retenait par cœur presque tous les couplets, on les citait, on les chantait, on en faisait mille applications. Ils soutenaient la musique de *Lulli*, qui n'était qu'une déclamation notée, appropriée avec une extrême intelligence au caractère de la langue : ce récitatif est si beau, qu'en paraissant la chose du monde la plus aisée, il n'a pu être imité par personne. Il fallait les vers de *Quinault* pour faire valoir le récitatif de *Lulli*, qui demandait des acteurs plutôt que des chanteurs. Enfin, *Quinault* fut sans contredit, malgré ses ennemis et malgré *Boileau*, au nombre des grands hommes qui illustrèrent le siècle éternellement mémorable de *Louis XIV*.

A M. M. M. M.

MADAME,

C'est vous rendre un hommage bien secret, que de vous le rendre ainsi ; et je m'assure que vous aurez de la peine vous-même à réconnoître que c'est à vous à qui je dédie cet ouvrage. Ces quatre lettres hiéroglyphiques vous embarrasseront aussi-bien que les autres, et vous ne vous appercevrez jamais qu'elles parlent de vous, jusqu'à ce que je vous les explique. Alors vous m'avouerez sans doute que je suis fort exact à ma parole, et fort ponctuel à l'exécution de vos commandemens. Vous l'avez voulu, et j'obéis ; je vous l'ai promis, et je m'acquitte. C'est peut-être vous en dire trop pour un homme qui se veut cacher quelque tems à vous-même, et pour peu que

vous fassiez de réflexion sur mes dernières visites, vous devinerez à demi que c'est à vous que ce compliment s'adresse. N'achevez pas, je vous prie, et laissez-moi la joie de vous surprendre par la confidence que je vous en dois. Je vous en conjure par tout le mérite de mon obéissance, et ne vous dis point en quoi les belles qualités d'Andromède approchent de vos perfections, ni quel rapport ses aventures ont avec les vôtres; ce seroit vous faire un miroir où vous verriez trop aisément, et vous ne pourriez plus rien ignorer de ce que j'ai à vous dire. Préparez-vous seulement à la recevoir, non pas tant comme un des plus beaux spectacles que la France ait vus, que comme une marque respectueuse de l'attachement inviolable à votre service, dont fait vœu,

MADAME,

Votre très-humble, très-obéissant, et très-obligé serviteur,

P. CORNEILLE.

ARGUMENT

DE L'ANDROMEDE,

Tiré du quatrième et cinquième livre des Métamorphoses d'Ovide.

Cassiope, femme de Céphée, roi d'Ethiopie, fut si vaine de sa beauté, qu'elle osa la disputer à celles des Néréïdes, dont ces nymphes irritées firent sortir de la mer un monstre, qui fit de si étranges ravages sur les terres de l'obéissance du roi son mari, que les forces humaines ne pouvant donner aucun remède à des misères si grandes, on recourut à l'oracle de Jupiter Ammon. La réponse qu'en reçurent ces malheureux princes fut un commandement d'exposer à ce monstre Andromède, leur fille unique, pour en être dévorée. Il fallut exécuter ce triste arrêt; et cette illustre victime fut attachée à un rocher, où elle n'attendoit que la mort, lorsque Persée, fils de Jupiter et de Danaé, passant par hasard, jeta les yeux sur elle. Il revenoit de la conquête glorieuse de la tête de Méduse qu'il portoit sous son bouclier, et voloit aux milieu de l'air au moyen des ailes

qu'il avoit attachées aux deux pieds, de la façon qu'on nous peint Mercure. Ce fut de cette infortunée princesse même qu'il apprit la cause de sa disgrace; et l'amour que ses premiers regards lui donnèrent, lui fit en même tems former le dessein de combattre ce monstre qui la devoit dévorer, pour conserver des jours qui lui étoient devenus précieux.

Avant que d'entrer au combat, il eut le loisir de tirer parole de ses parens, que les fruits en seroient pour lui, et reçut les effets de cette promesse si tôt qu'il eut tué le monstre.

Le roi et la reine donnèrent avec grande joie leur fille à son libérateur. Mais la magnificence des noces fut troublée par la violence que voulut faire Phinée, frère du roi et oncle de la princesse, à qui elle avoit été promise avant son malheur. Il se jeta dans le palais royal avec une troupe de gens armés, et Persée s'en défendit quelque tems, sans autre secours que celui de sa valeur et de quelques amis généreux; mais se voyant près de succomber sous le nombre, il se servit enfin de cette horrible tête de Méduse, qu'il tira de dessous son bouclier, et l'exposant aux yeux

de Phinée et des assassins qui le suivoient, cette fatale vue les convertit en des statues de pierre qui servirent d'ornement au même palais qu'ils vouloient teindre du sang de ce héros. Voilà comme Ovide raconte cette fable, où j'ai changé beaucoup de choses, tant par la liberté de l'art, que par la nécessité des ordres du théâtre, et pour lui donner plus d'agrément.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille, que de la sienne propre, d'autant qu'il est extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée, ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement; et qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-même eût attendu si tard à éclater, vu que c'est dans la jeunesse que la beauté étant plus parfaite, et le jugement moins formé, l'une et l'autre donnent plus de lieu à des vanités de cette nature, et non pas alors que cette même beauté commence d'être sur le retour, et que l'âge a mûri l'esprit de la personne qui s'en seroit enorgueillie en un autre tems.

Ensuite, j'ai supposé que l'oracle d'Ammon

n'avoit pas condamné précisément Andromède à être dévorée par le monstre, mais qu'il avoit ordonné seulement qu'on lui exposât tous les mois une fille, qu'on tireroit au sort pour voir celle qui lui devoit être livrée, et que cet ordre ayant déjà été exécuté cinq fois, on étoit au jour qu'il le falloit suivre pour la sixième.

J'ai indroduit Persée comme un chevalier errant qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, et non pas comme se rencontrant par hasard dans le tems qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, que ce prince n'ose découvrir, parce qu'elle étoit promise à Phinée; mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parce qu'il voit leur mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse, qu'après que ses parens l'ont assuré qu'elle l'épouseroit si tôt qu'il l'auroit délivrée. J'ai changé aussi avec beaucoup de sagesse la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du roi, dont Ovide le nomme frère; le mariage de deux cousins me semblant plus supportable dans nos manières de

vivre, que celui de l'oncle et de la nièce, qui eût pu sembler un peu plus étrange à nos auditeurs.

Les peintres qui cherchent à faire paroître leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nue au pied du rocher où elle est attachée, quoiqu'Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoiqu'Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine toute extraordinaire et merveilleuse; et empêche même que Persée ne soit pris pour Mercure; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vu que le même Ovide rapporte que si tôt que Persée eût coupé la montrueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé sortit de cette Gorgone, et que Persée s'en put saisir dès-lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée et Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre dans le ciel sur la fin de la pièce, pour y

faire les noces de ces amans, comme si la terre n'en étoit pas digne.

Comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me suis non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute chose, que Céphée régnoit en Ethiophie, sans désigner sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'est pas fort connue, et celle du tems de Céphée encore moins. Je me contenterai donc de dire qu'il falloit que Céphée régnât en quelque pays maritime, que sa ville capitale fût sur le bord de la mer, et que ses peuples fussent blancs, quoiqu'Ethiopiens. Ce n'est pas que les Maures les plus noirs n'aient leurs beautés à leur mode; mais il n'est pas vraisemblable que Persée qui étoit Grec, et né dans Arcos, fût devenu amoureux d'Andromède, si elle eût été de leur teint. J'ai pour moi le consentement des peintres, et surtout l'autorité du grand Héliodore, qui ne fonde la blancheur de sa divine Chariclée que sur un tableau d'Andromède. Ma scène sera donc, s'il vous plaît, dans la ville capitale de Céphée, proche de la mer; pour le nom, vous lui donnerez tel qu'il vous plaira.

Vous trouverez cet ordre gardé dans les changemens du théâtre, que chaque acte, aussi-bien que le prologue, a sa déclaration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique que je n'ai employée qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui leur empêche de prêter attention à ce que pourroient dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre; mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, par la confusion qui apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auroient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avoient eu à instruire l'auditeur de quelque chose d'important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne sont pas dans cette tragédie comme les agrémens détachés; elles en font le nœud et le dénouement, et y sont si nécessaires, que vous n'en sauriez retrancher aucune, que vous ne fassiez tomber tout l'édifice.

J'ai été assez heureux à les inventer et à leur donner place dans la tissure de ce poëme; mais aussi faut-il que j'avoue que le sieur *Torelli* s'est surmonté lui-même à en exécuter les desseins, et qu'il a eu des inventions admirables pour les faire agir à propos; de sorte que s'il m'est dû quelque gloire pour avoir introduit cette Vénus dans le premier acte, qui fait le nœud de cette tragédie par l'oracle ingénieux qu'elle prononce, il lui en est dû bien davantage pour l'avoir fait venir de si loin, et descendre au milieu de l'air dans cette magnifique étoile, avec tant d'art et de pompe, qu'elle remplit tout le monde d'étonnement et d'admiration. Il en faut dire autant des autres que j'ai introduites, et dont il a inventé l'exécution, qui en a rendu le spectacle si merveilleux, qu'il sera mal-aisé d'en faire un plus beau de cette nature. Pour moi, je confesse ingénuement que, quelque effort d'imagination que j'aie fait depuis, je n'ai pu découvrir encore un sujet capable de tant d'ornemens extérieurs, et où les machines pussent être distribuées avec tant de justesse; je n'en désespère pas toutefois, et peut-être que le tems en fera éclater quelqu'un

assez brillant et assez heureux pour me faire dédire de ce que j'avance. En attendant, recevez celui-ci comme le plus achevé qui ait encore paru sur nos théâtres, et souffrez que la beauté de la représentation supplée au manque des beaux vers que vous n'y trouverez pas en si grande quantité que dans Cinna, ou dans Rodogune, parce que mon principal but ici a été de satisfaire la vue par l'éclat et la diversité du spectacle, et non pas de toucher l'esprit par la force du raisonnement, ou le cœur par la délicatesse des passions. Ce n'est pas que j'en aie fui ou négligé aucune occasion; mais il s'en est rencontré si peu, que j'aime mieux avouer que cette pièce n'est que pour les yeux.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LE SOLEIL.
MELPOMÈNE.
Chœur du peuple.

ACTEURS DE LA TRAGEDIE.

JUPITER.
JUNON.
NEPTUNE.
MERCURE.
VÉNUS.
EOLE.
CYMODOCE, EPHIRE, CYDIPPE, } Néréïdes.
Huits vents.
CEPHÉE, roi d'Ethiopie, père d'Andromède.
CASSIOPE, reine d'Ethiopie.
ANDROMÈDE, fille de Céphée et de Cassiope.
PHINÉE, prince d'Ethiopie.
PERSÉE, fils de Jupiter et de Danaé.
TIMANTE, capitaine des gardes du roi.
AMMON, ami de Phinée.
AGLANTE, CÉPHALIE, LIRIOPE, } Nymphes d'Andromède.
Un page de Phinée.
Chœur de peuple.
Suite du roi.
Suite de la reine.

La scène est en Ethiopie, dans la ville capitale du royaume de Céphée.

PROLOGUE.

L'ouverture du théâtre présente de front aux yeux des spectateurs une vaste montagne; dont les sommets inégaux, s'élevant les uns sur les autres, portent le faîte jusques dans les nues. Le pied de cette montagne est percé à jour par une grotte profonde, qui laisse voir la mer en éloignement. Les deux côtés du théâtre sont occupés par une forêt d'arbres touffus, et entrelassés les uns dans les autres. Sur un des sommets de la montagne paroît Melpomène, la muse de la tragédie; et à l'opposite, dans le ciel, on voit le Soleil s'avancer dans un char tout lumineux, tiré par les quatre chevaux qu'Ovide lui donne.

LE SOLEIL, MELPOMENE, CHOEUR DE PEUPLE.

MELPOMENE.

Arrête un peu ta course impétueuse,
Mon théâtre, Soleil, mérite bien tes yeux; 1)
Tu n'en vis jamais en ces lieux

1) *Mon théâtre, Soleil, etc.* Je ne ferai point de remarques détaillées sur *ce théâtre qui mérite les yeux du Soleil*, au lieu de ses regards, ni sur *le frein que le Soleil tient à ses chevaux;* mais je remarquerai que ce n'est pas *Quinault* qui consacra le premier ces prologues à la louange de *Louis XIV;* il ne lui donna

La pompe plus majestueuse :
J'ai réuni, pour la faire admirer,
Tout ce qu'ont de plus beau la France et l'Italie;
De tous leurs arts mes sœurs l'ont embellie;
Prête-moi tes rayons pour la mieux éclairer.
Daigne à tant de beautés par ta propre lumière
Donner un parfait agrément,
Et rends cette merveille entière,
En lui servant toi-même d'ornement.

LE SOLEIL.

Charmante muse de la scène,
Chère et divine Melpomène,
Tu sais de mon destin l'inviolable loi;
Je donne l'ame à toutes choses,
Je fais agir toutes les causes;
Mais quand je suis le plus, je suis le moins à moi.
Par une puissance plus forte
Le char que je conduis m'emporte :
Chaque jour sans repos doit, et naître, et mourir.

même jamais de louange aussi outrée dans le cours de ses conquêtes, que *Corneille* lui en donne ici. Il n'est guère permis de dire à un prince, qui n'a eu encore aucune occasion de se signaler, qu'il est le plus grand des rois. *Alexandre*, *César* et *Pompée* attachés au char de *Louis XIV*, avant qu'il ait pu rien faire, révolte un peu le lecteur. C'est cet endroit que *Boileau* voulait noter, quand il dit à *Louis XIV* :

Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton char
Je ne pusse attacher Alexandre et César.

J'en suis esclave alors que j'y préside,
Et ce frein que je tiens aux chevaux que je guide
Ne régle que leur route, et les laisse courir.

MELPOMENE.

La naissance d'Hercule et le festin d'Atrée,
Tout fait rompre ces lois,
Et tu peux faire encor ce qu'on t'a vu deux fois
Faire en même contrée.
Je dis plus, tu le dois en faveur du spectacle
Qu'au monarque des lys je prépare aujourd'hui;
Le ciel n'a fait que miracles en lui,
Lui voudrois-tu refuser un miracle.

LE SOLEIL.

Non, mais je le réserve à ces bienheureux jours
Qu'ennoblira sa première victoire;
Alors j'arrêterai mon cours
Pour être plus long-tems le témoin de sa gloire.
Prends cependant le soin de le bien divertir,
Pour lui faire avec joie attendre les années
Qui feront éclater les belles destinées
Des peuples que son bras lui doit assujettir.
Calliope ta sœur déjà d'un œil avide
Cherche dans l'avenir les faits de ce grand roi,
Dont les hautes vertus lui donneront emploi
Pour plus d'une iliade, et plus d'une énéide.

MELPOMENE.

Que je porte d'envie à cette illustre sœur,
Quoique j'aie à craindre pour elle
Que sous ce grand fardeau sa force ne chancelle!

Mais quel qu'en soit enfin le mérite et l'honneur,
J'aurai sur elle au moins cet avantage,
Que déjà je le vois, que déjà je lui plais,
Et que de ses vertus, et que de ses hauts faits,
Déjà dans ses pareils je lui trace une image.
Je lui montre Pompée, Alexandre, César,
Mais comme des héros attachés à son char;
Et tout ce haut éclat où je les fais paroître,
Lui peint plus qu'ils n'étoient, et moins qu'il ne doit être.

LE SOLEIL.

Il en effacera les plus glorieux noms,
Dès qu'il pourra lui-même animer son armée;
Et tout ce que d'eux tous a dit la renommée
Te fera voir en lui le plus grand des Bourbons.
Son pére et son aïeul tout rayonnans de gloire,
Ces grands rois qu'en tous lieux a suivis la victoire,
Lui voyant emporter sur eux le premier rang,
En deviendroient jaloux s'il n'étoit pas leur sang.
Mais vole dans mon char, muse, je veux t'apprendre
Tout l'avenir d'un roi qui t'est si précieux.

MELPOMENE.

Je sais déjà ce qu'on doit en attendre,
Et je lis chaque jour son destin dans les cieux.

LE SOLEIL.

Viens donc, viens avec moi faire le tour du monde;
Qu'unissant ensemble nos voix,
Nous fassions résonner sur la terre et sur l'onde,
Qu'il est, et le plus jeune, et le plus grand des rois.

MELPOMENE.

Soleil, j'y vole, attends-moi donc de grace.

LE SOLEIL.

Viens, je t'attends, et te fais place.

MELPOMENE *vole dans le char du soleil, et y ayant pris place auprès de lui, ils unissent leurs voix, chantant cet air à la louange du roi. Le dernier vers de chaque couplet est répété par le chœur de la musique.*

Cieux, écoutez, écoutez mers profondes,
Et vous, antres et bois,
Affreux déserts, rochers battus des ondes,
Redites après nous d'une commune voix,
Louis est le plus jeune et le plus grand des rois.

La majesté qui déjà l'environne,
Charme tous ses François ; 1)
Il est lui seul digne de sa couronne ;
Et quand même le ciel l'auroit mise à leur choix, 2)
Il seroit le plus jeune et le plus grand des rois.

1) On prononçait alors *François*, *Anglois*; ce qui était très-dur à l'oreille. On dit aujourd'hui *Anglais* et *Français*, mais les Imprimeurs ne se sont pas encore défaits du ridicule usage d'imprimer avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a*. Les Italiens ont eu plus de goût et de hardiesse ; ils ont supprimé toutes les lettres qu'ils ne prononcent pas.

2) *Et quand même le ciel l'auroit mise à leur choix.* *Racine* a heureusement imité cet endroit dans sa *Bérénice* :

Parle, peut-on le voir, sans penser comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître !

C'est à vos soins, reine, qu'on doit la gloire.
De tant de grands exploits;
Ils sont suivis de la victoire;
Et l'ordre merveilleux dont vous donnez ses lois,
Le rend, et le plus jeune, et le plus grand des rois.

LE SOLEIL.

Voilà ce que je dis sans cesse
Dans tout mon large tour :
Mais c'est trop retarder le jour,
Allons, muse, l'heure me presse,
Et ma rapidité
Doit regagner le tems que sur cette province,
Pour contempler ce prince,
Je me suis arrêté.

(*Le Soleil part avec rapidité, et enlève Melpomène avec lui dans son char, pour aller publier ensemble la même chose au reste de l'univers.*)

Fin du prologue.

C'est là qu'on voit l'homme de goût, et l'écrivain aussi délicat qu'élégant; il fait parler *Bérénice* de son amant : ce n'est point une louange vague, le sentiment seul agit, l'éloge part du cœur. Quelle prodigieuse différence entre ces vers charmans, et ce refrain : *Il est le plus jeune et le plus grand des rois!*

ANDROMÈDE.

ACTE PREMIER.

Cette grande masse de montagne et ces rochers élevés les uns sur les autres qui la composoient, ayant disparu en un moment par un merveilleux artifice, laissent voir en leur place la ville capitale du royaume de Céphée, ou plutôt la place publique de cette ville. Les deux côtés et le fond du théâtre sont des palais magnifiques tous différents de structure, mais qui gardent admirablement l'égalité et les justesses de la perspective. Après que les yeux ont eu le loisir de se satisfaire à considérer leur beauté, la reine Cassiope paroît comme passant par cette place pour aller au temple; elle est conduite par Persée, encore inconnu, mais qui passe pour un cavalier de grand mérite, qu'elle entretient des malheurs publics, en attendant que le roi la rejoigne, pour aller à ce temple de compagnie.

SCENE I.

CASSIOPE, PERSÉE, suite de la reine.

CASSIOPE.

Généreux inconnu, qui chez tous les monarques
Portez de vos vertus les éclatantes marques,
Et dont l'aspect suffit à convaincre nos yeux

Que vous sortez du sang, ou des rois, ou des dieux;
Puisque vous avez vu le sujet de ce crime, 1)
Que chaque mois expie une telle victime,

1) *Le sujet de ce crime, ce crime glorieux, force jeux, ces miroirs vagabonds,* et toute cette longue et inutile description de la jalousie des néréïdes, *qui se choisissent six fois,* pouvaient être les défauts du tems; et il était permis à *Corneille* de s'égarer dans un genre qui n'était pas le sien. Ce genre ne fut perfectionné par *Quinault* que plus de trente ans après. Voyez comme dans sa tragédie opéra de *Persée,* et d'*Andromède, Cassiope* raconte la même aventure, comme il n'y a rien de trop dans son récit, comme il ne fait point le poëte mal à propos; tout est concis, vif, touchant, naturel, harmonieux.

Heureuse épouse, heureuse mère,
Trop vaine d'un sort glorieux,
Je n'ai pu m'empêcher d'exciter la colère
De l'épouse du dieu de la terre et des cieux;
J'ai comparé ma gloire à sa gloire immortelle;
La déesse punit ma fierté criminelle;
Mais j'espère fléchir son courroux rigoureux.
J'ordonne les célèbres jeux
Qu'à l'honneur de Junon dans ces lieux on prépare.
Mon orgueil offensa cette divinité,
Il faut que mon respect répare
Le crime de ma vanité.
. . . .
Les dieux punissent la fierté.
Il n'est point de grandeur que le ciel irrité
N'abaisse quand il veut, et ne réduise en poudre.
Mais un prompt repentir
Peut arrêter la foudre
Toute prête à partir.

Cependant qu'en ce lieu nous attendons le roi,
Soyez-y juste juge entre les dieux et moi.
Jugez de mon forfait, jugez de leur colère,
Jugez s'ils ont eu droit d'en punir une mère,
S'ils ont dû faire agir leur haine au même instant.

PERSÉE.

J'en ai déjà jugé, reine, en vous imitant;
Et si de vos malheurs la cause ne procède
Que d'avoir fait justice aux beautés d'Andromède;
Si c'est là ce forfait digne d'un tel courroux,
Je veux être à jamais coupable comme vous.
Mais comme un bruit confus m'apprend ce mal extrême,
Ne le puis-je, madame, apprendre de vous-même,
Pour mieux renouveler ce crime glorieux,
Où soudain la raison est complice des yeux?

Les étrangers ne connaissent pas assez *Quinault*; c'est un des beaux génies qui aient fait honneur au siècle de *Louis XIV*. *Boileau*, qui en parle avec tant de mépris, était incapable de faire ce que *Quinault* a fait; personne n'écrira mieux en ce genre; c'est beaucoup que *Corneille* ait préparé de loin ces beaux spectacles.

Une remarque importante à faire, c'est qu'il n'y a pas une seule faute contre la langue dans les opéra de *Quinault*, à commencer depuis *Alceste*. Aucun auteur n'a plus de précision que lui, et jamais cette précision ne diminue le sentiment; il écrit aussi correctement que *Boileau*; et on ne peut mieux le venger des critiques passionnées de cet homme, d'ailleurs judicieux, qu'en le mettant à côté de lui.

CASSIOPE.

Ecoutez; la douleur se soulage à se plaindre,
Et quelques maux qu'on souffre, ou que l'on ait à craindre,
Ce qu'un cœur généreux en montre de pitié
Semble en notre faveur en prendre la moitié.
Ce fut ce même jour qui conclut l'hymenée
De ma chère Androméde avec l'heureux Phinée;
Nos peuples tout ravis de ces illustres nœuds,
Sur les bords de la mer dressérent force jeux;
Elle en donnoit les prix : dispensez ma tristesse
De vous dépeindre ici la publique alégresse;
On décrit mal la joie au milieu des malheurs;
Et sa plus douce idée est un sujet de pleurs.
O jour! que ta mémoire encore m'est cruelle!
Andromède jamais ne me parut si belle;
Et voyant ses regards s'épandre 1) sur les eaux,
Pour jouir et juger d'un combat de vaisseaux,
« Telle, dis-je, Vénus sortit du sein de l'onde,
» Et promit à ses yeux la conquête du monde,
» Quand elle eut consulté sur leur éclat nouveau
» Les miroirs vagabonds de son flottant berceau.»
A ce fameux spectacle on vit les néréïdes
Lever leurs moites fronts de leurs palais liquides,
Et pour nouvelle pompe à ces nobles ébats
A l'envi de la terre étaler leurs appas.
Elles virent ma fille, et leurs regards à peine
Rencontrèrent les siens sur cette humide plaine,

1) Des regards ne s'épandent, ni ne se répandent.

Que par des traits plus forts se sentant effacer,
Eblouis et confus je les vis s'abaisser,
Examiner les leurs, et sur tous leurs visages
En chercher d'assez vifs pour braver nos rivages.
Je les vis se choisir jusqu'à cinq et six fois,
Et rougir aussitôt nous comparant leur choix;
Et cette vanité qu'en toutes les familles
On voit si naturelle aux mères pour leurs filles,
Leur cria par ma bouche : « En est-il parmi vous,
» O nymphes, qui ne cède à des attraits si doux;
» Et pourriez-vous nier, vous autres immortelles, 1)
» Qu'entre nous la nature en forme de plus belles? »
Je m'emportois sans doute, et c'en étoit trop dit;
Je les vis s'en cacher de honte et de dépit;
J'en vis dedans leurs yeux les vives étincelles;
L'onde qui les reçut s'en irrita pour elles; 2)
J'en vis enfler la vague, et la mer en courroux
Rouler à gros bouillons ses flots jusques à nous.

1) *Vous autres immortelles*, est comique.

2) *L'onde qui les reçut s'en irrita pour elles.* Ce vers est comme le précurseur de celui de *Racine* :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

On a critiqué beaucoup ce dernier vers ; et on n'a jamais parlé du premier ; c'est que l'un est de *Phèdre*, que tous les amateurs savent par cœur, et que l'autre est d'*Andromède*, que presque personne ne lit. Il paraît utile d'observer que *Corneille* n'a point changé de style en changeant de genre. Le grand art consisterait à se proportionner à ses sujets.

C'eût été peu des flots, la soudaine tempête,
Qui trouble notre joie, et dissipe la fête,
Enfante en moins d'une heure, et pousse sur nos bords
Un monstre contre nous armé de mille morts.
Nous fuyons, mais en vain; il suit, il brise, il tue,
Chaque victime est morte aussitôt qu'abattue.
Nous ne voyons qu'horreur, que sang de toutes parts,
Son haleine est poison, et poison ses regards;
Il ravage, il désole et nos champs et nos villes,
Et contre sa fureur il n'est aucuns asiles.

Après beaucoup d'efforts, et de vœux superflus,
Ayant souffert beaucoup, et craignant encor plus,
Nous courons à l'oracle en de telles alarmes,
Et voici ce qu'Ammon 1) répondit à nos larmes:

« Pour appaiser Neptune, exposez tous les mois
» Au monstre qui le venge une fille à son choix,
» Jusqu'à ce que le calme à l'orage succède:
» Le sort vous montrera
» Celle qu'il agréra;
» Différez cependant les noces d'Andromède. »

Comme dans un grand mal un moindre semble doux,
Nous prenons pour faveur ce reste de courroux.
Le monstre disparu nous rend un peu de joie;
On ne le voit qu'aux jours qu'on lui livre sa proie:

1) Il y a bien loin de la mer d'Ethiopie à l'oracle d'*Ammon*. Il fallait traverser toute l'Ethiopie et toute l'Egypte. On ne va guère consulter un oracle à quatre cents lieues quand le péril est si pressant.

Mais ce remède enfin n'est qu'un amusement;
Si l'on souffre un peu moins, on craint également;
Et toutes nous tremblons devant une infortune
Qui toutes nous menace avant qu'en frapper une.
La peur s'en renouvelle au bout de chaque mois;
J'en ai cru de frayeur déjà mourir cinq fois.
Déjà nous avons vu cinq beautés dévorées;
Mais des beautés, hélas! dignes d'être adorées,
Et de qui tous les traits pleins d'un céleste feu
Ne cédoient qu'à ma fille, et lui cédoient bien peu;
Comme si choisissant de plus belle en plus belle,
Le sort par ces degrés tâchoit d'approcher d'elle,
Et que pour élever ses traits jusques à nous
Il essayât sa force, et mesurât ses coups.
Rien n'a pu jusqu'ici toucher ce dieu barbare;
Et le sixième choix aujourd'hui se prépare;
On le va faire au temple, et je sens malgré moi
Des mouvemens secrets redoubler mon effroi.
Je fis hier à Vénus offrir un sacrifice,
Qui jamais à mes vœux ne parut si propice;
Et toutefois mon cœur à force de trembler
Semble prévoir le coup qui le doit accabler.
Vous donc, qui connoissez, et mon crime, et sa peine,
Dites-moi s'il a pu mériter tant de haine;
Et si le ciel devoit tant de sévérité
Aux premiers mouvemens d'un peu de vanité?

PERSÉE.

Oui, madame, il est juste, et j'avoûrai moi-même,
Qu'en le blâmant tantôt j'ai commis un blasphème;

Mais vous ne voyez pas dans votre aveuglement
Quel grand crime il punit d'un si grand châtiment.
Les nymphes de la mer ne lui sont pas si chères
Qu'il veuille s'abaisser à suivre leurs colères; 1)
Et quand votre mépris en fit comparaison,
Il voyoit mieux que vous que vous aviez raison.
Il venge, et c'est de là que votre mal procède,
L'injustice rendue 2) aux beautés d'Andromède.
Sous les lois d'un mortel votre choix l'asservit!
Cette injure est sensible aux dieux qu'elle ravit;
Aux dieux qu'elle captive, et ces rivaux célestes
S'opposent à des nœuds à sa gloire funestes,
En sauvent les appas qui les ont éblouis,
Punissent vos sujets qui s'en sont réjouis.
Jupiter résolu de l'ôter à Phinée,
Exprès par son oracle en défend l'hymenée.
A sa flâme peut-être il la veut réserver;
Ou s'il peut se résoudre enfin à s'en priver,
A quelqu'un de ses fils sans doute il la destine,

1) *Qu'il veuille s'abaisser à suivre leurs colères. Colère* n'admet jamais de pluriel.

2) *L'injustice rendue. . . .* On ne rend point injustice, comme on rend justice; c'est un barbarisme; la raison en est, qu'on rend ce qu'on doit : on doit *justice*, on ne doit pas *injustice* : d'ailleurs il y a beaucoup d'esprit dans le discours de *Persée*, mais il n'y a rien d'intéressant; c'est là un des grands défauts de *Corneille. Quinault* intéresse, quoiqu'il soit presque permis de négliger cet avantage dans l'opéra.

Et voilà de vos maux la secrette origine.
Faites cesser l'offense, et le même moment
Fera cesser ici son juste châtiment.

CASSIOPÉ.

Vous montrez pour ma fille une trop haute estime,
Quand pour la mieux flatter vous me faites un crime,
Dont la civilité me force de juger
Que vous ne m'accusez qu'afin de m'obliger.
Si quelquefois les dieux pour des beautés mortelles
Quittent de leur séjour les clartés éternelles,
Ces mêmes dieux aussi de leur grandeur jaloux,
Ne font pas chaque jour ce miracle pour nous;
Et quand pour l'espérer je serois assez folle, 1)
Le roi dont tout dépend est homme de parole;
Il a promis sa fille, et verra tout périr,
Avant qu'à se dédire il veuille recourir.
Il tient cette alliance, et glorieuse, et chére;
Phinée est de son sang, il est fils de son frére.

PERSÉE.

Reine, le sang des dieux vaut bien celui des rois:
Mais nous en parlerons encore quelqu'autre fois.
Voici le roi qui vient.

1) . . . . *Je serois assez folle.* Ce terme, et celui de *civilité*, et le ton de ce discours sont bourgeois, tandis qu'il s'agit de dieux et de victimes. C'étoit un ancien usage, dont *Corneille* ne s'est défait que dans les grands morceaux de ses belles tragédies. Cet usage n'était fondé que sur la négligence des auteurs, et sur

SCENE II.

CEPHÉE, CASSIOPE, PHINÉE, PERSÉE, suite du roi et de la reine.

CEPHÉE.

N'en parlons plus, Phinée,
Et laissons d'Andromède aller la destinée. 1)
Votre amour fait pour elle un inutile effort;
Je la dois comme une autre au triste choix du sort:
Elle est cause du mal, puisqu'elle l'est du crime;
Peut-être qu'il la veut pour dernière victime,
Et que nos châtimens deviendroient éternels,
S'ils ne pouvoient tomber sur les vrais criminels.

PHINÉE.

Est-ce un crime en ces lieux, seigneur, que d'être belle?

CEPHÉE.

Elle a rendu par là sa mère criminelle.

PHINÉE.

C'est donc un crime ici que d'avoir de bons yeux,

le peu d'usage qu'ils avaient du monde. Les bienséances du style n'ont été connues que par *Racine.*

1) . . . . *Aller la destinée.* C'est encore une de ces expressions populaires qui ne sont pas permises : mais un défaut plus considérable, est celui du rôle de ce *Cephée*, qui vient dire tranquillement qu'il faut que sa fille soit exposée comme une autre. Il n'y a rien de si froid que cette scène.

Qui sachent bien juger d'un tel présent des cieux ?

CEPHÉE.

Qui veut en bien juger n'a point le privilége
D'aller jusqu'au blasphême, et jusqu'au sacrilége.

CASSIOPE.

Ce blasphême, seigneur, de quoi vous m'accusez.... 1)

CEPHÉE.

Madame, après les maux que vous avez causés,
C'est à vous à pleurer, et non à vous défendre.
Voyez, voyez quel sang vous avez fait répandre,
Et ne laissez paroître en cette occasion
Que larmes, que soupirs, et que confusion.

(*à Phinée.*)

Je vous le dis encore, elle la crut trop belle,
Et peut-être le sort l'en veut punir en elle:
Dérober Andromède à cette élection,
C'est dérober sa mère à sa punition

PHINÉE.

Déjà cinq fois, seigneur, à ce choix exposée,
Vous voyez que cinq fois le sort l'a refusée.

CEPHÉE.

Si le courroux du ciel n'en veut point à ses jours,
Ce qu'il a fait cinq fois il le fera toujours, 2)

1) Ce blasphême de quoi on l'accuse, et cette longue contestation entre le mari et la femme dans un si grand malheur, ne sont pas sans doute excusables.

2) *Ce qu'il a fait cinq fois il le fera toujours.* On a déjà dit avec quel soin il faut éviter ces équivoques.

PHINÉE.

Le tenter si souvent c'est lasser sa clémence ;
Il pourra vous punir de trop de confiance ;
Vouloir toujours faveur c'est trop lui demander,
Et c'est un crime enfin que de tant hasarder.
Mais quoi, n'est-il, seigneur, ni bonté paternelle,
Ni tendresse du sang qui vous parle pour elle?

CEPHÉE.

Ah! ne m'arrachez point mon sentiment secret.
Phinée, il est tout vrai, je l'expose à regret.
J'aime que votre amour en sa faveur me presse;
La nature en mon cœur avec lui s'intéresse;
Mais elle ne sauroit mettre d'accord en moi
Les tendresses d'un pére, et les devoirs d'un roi;
Et par une justice à moi-même sévére,
Je vous refuse en roi ce que je veux en pére.

PHINÉE.

Quelle est cette justice, et quelles sont ses lois
Dont l'aveugle rigueur s'étend jusques aux rois?

CEPHÉE.

Celles que font les dieux, qui tout rois que nous sommes,
Punissent nos forfaits ainsi que ceux des hommes,
Et qui ne nous font part de leurs sacré pouvoir
Que pour le mesurer aux régles du devoir.
Que diroient mes sujets si je me faisois grace,
Et si durant qu'au monstre on expose leur race,
Ils voyoient, par un droit tyrannique et honteux,
Le crime en ma maison, et la peine sur eux?

PHINÉE.

Heureux sont les sujets, heureuses les provinces
Dont le sang peut payer pour celui de leurs princes!

CEPHÉE.

Mais heureux est le prince, heureux sont ses projets,
Quand il se fait justice ainsi qu'à ses sujets!
Notre oracle, après tout, n'excepte point ma fille,
Ses termes généraux comprennent ma famille;
Et ne confondre pas ce qu'il a confondu
C'est se mettre au dessus du dieu qui l'a rendu.

PERSÉE.

Seigneur, s'il m'est permis d'entendre votre oracle,
Je crois qu'à sa prière il donne peu d'obstacle; 1)
Il parle d'Andromède, il la nomme, il suffit,
Arrêtez-vous pour elle à ce qu'il vous en dit;
La séparer long-tems d'un amant si fidelle,
C'est tout le châtiment qu'il semble vouloir d'elle.
Différez son hymen sans l'exposer au choix.
Le ciel assez souvent doux au crime des rois,
Quand il leur a montré quelque légère haine,
Répand sur leurs sujets le reste de leur peine.

CEPHÉE.

Vous prenez mal l'oracle, et pour l'expliquer mieux,

1) Un oracle qui donne peu d'obstacle à une prière; s'arrêter à ce que l'oracle en dit; le ciel qui est doux au crime des rois, et qui leur ayant montré une légère haine, répand le reste de la peine sur les sujets; tout cela est d'un style bien incorrect, bien dur, bien obscur, bien barbare.

Sachez.... Mais quel éclat vient de frapper mes yeux?
D'où partent ces longs traits de nouvelles lumières?

(Le ciel s'ouvre durant cette contestation du roi avec Phinée, et fait voir dans un profond éloignement l'étoile de Vénus qui sert de machine pour apporter cette déesse jusqu'au milieu du théâtre. Elle s'avance lentement, sans que l'œil puisse découvrir à quoi elle est suspendue; cependant le peuple a le loisir de lui adresser ses vœux par cet hymne que chantent les musiciens.)

PERSÉE.

Du ciel qui vient d'ouvrir ses luisantes barrières,
D'où quelque déité vient, ce semble, ici-bas
Terminer elle-même entre vous ces débats.

CASSIOPE.

Ah! je la reconnois, la déesse d'Erice,
C'est elle, c'est Vénus à mes vœux si propice;
Je vois dans ses regards mon bonheur renaissant.
Peuple, faites des vœux tandis qu'elle descend.

SCENE III.

VENUS, CEPHÉE, CASSIOPE, PERSÉE, PHINÉE, Chœur de musique, suite du roi et de la reine.

CHOEUR.

Reine de Paphe et d'Amathonte, 1)
Mère d'amour, et fille de la mer,
Peux-tu voir sans un peu de honte
Que contre nous elle ait voulu s'armer,
Et que du même sein qui fut ton origine
Sorte notre ruine?

Peux-tu voir que de la même onde
Il ose naître un tel monstre après toi,
Que d'où vient tant de bien au monde,
Il vienne enfin tant de mal et d'effroi,
Et que l'heureux berceau de ta beauté suprême
Enfante l'horreur même?

1) *Reine de Paphe, etc.* Ce fut, dit-on, *Boissette* qui mit ce chœur en musique. On ne connaissait presque en ce tems-la qu'une espèce de faux-bourdon, qu'un contre-point grossier; c'était une espèce de chant d'église; c'était une musique de barbares, en comparaison de celle d'aujourd'hui. Ces paroles, *Reine de Paphe*, sont aussi ridicules que la musique. Il n'y a rien de moins musical, de moins harmonieux que, *d'où le mal procède, part aussi le remède.* Le fond de toute cette idée est fort beau. Qu'importe le fond quand

Venge l'honneur de ta naissance,
Qu'on a souillé par un tel attentat;
Rends-lui sa première innocence,
Et tu rendras le calme à cet état;
Et nous dirons enfin que d'où le mal procède,
Part aussi le remède.

CASSIOPE.

Peuple, elle veut parler; silence à la déesse,
Silence, et préparez vos cœurs à l'alégresse.
Elle a reçu nos vœux, et les daigne exaucer;
Ecoutez-en l'effet qu'elle va prononcer.

VENUS, *au milieu de l'air.*

Ne tremblez plus, mortels, ne tremblez plus, ô mère!
On va jeter le sort pour la dernière fois,
Et le ciel ne veut plus qu'un choix
Pour appaiser de tout point sa colère:
Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne;
Préparez son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec vous.

PHINÉE, *à Céphée.*

Souffrez que sans tarder je porte à ma princesse,
Seigneur, l'heureux arrêt qu'a donné la déesse.

les vers sont durs et secs? C'est par l'heureux choix des mots, et par la mélopée que la poésie réussit. Les pensées les plus sublimes ne sont rien si elles sont mal exprimées.

CEPHÉE.

Allez ; l'impatience est trop juste aux amans. 1)

CASSIOPE, *voyant remonter Vénus.*

Suivons-la dans le ciel par nos remercimens ;
Et d'une voix commune adorant sa puissance,
Montrons à ses faveurs notre reconnoissance.

CHOEUR.

Ainsi toujours sur tes autels
Tous les mortels
Offrent leurs cœurs en sacrifice ;
Ansi le zéphyre en tous tems
Sur tes plaisirs de Cythère et d'Eryce
Fasse régner les graces du printems.

Daigne affermir l'heureuse paix
Qu'à nos souhaits
Vient de promettre ton oracle ;
Et fais pour ces jeunes amans,
Pour qui tu viens de faire ce miracle,
Un siècle entier de doux ravissemens.

Dans nos campagnes et nos bois,
Toutes nos voix
Béniront tes douces atteintes ;
Et dans les rochers d'alentour
Le même écho qui redisoit nos plaintes,
Ne redira que des soupirs d'amour.

CEPHÉE.

C'est assez, la déesse est déjà disparue ;

1) . . . . *Juste aux amans.* Il semble qu'il parle d'un habit.

CASSIOPE.

Elle vous gène l'ame !

PERSÉE.

Aprés ce que j'ai dit, douter d'un si beau feu,
Reine, c'est, ou m'entendre, ou me croire bien peu :
Mais ne me forcez pas du moins à vous le dire,
Quand mon ame en frémit, et mon cœur en soupire.
Pouvois-je avoir des yeux, et ne pas l'adorer ?
Et pourrai-je la perdre, et n'en pas soupirer?

CASSIOPE.

Quel espoir formiez-vous, puisqu'elle étoit promise,
Et qu'en vain son bonheur domptoit votre franchise?

PERSÉE.

Vouloir que la raison règne sur un amant,
C'est être plus que lui dedans l'aveuglement.
Un cœur digne d'aimer court à l'objet aimable,
Sans penser au succès dont sa flâme est capable ;
Il s'abandonne entier, et n'examine rien ;
Aimer est tout son but, aimer est tout son bien :
Il n'est difficulté, ni péril qui l'étonne.
« Ce qui n'est point à moi n'est encore à personne ;
» Disois-je ; et ce rival qui possède sa foi,
» S'il espére un peu plus, n'obtient pas plus que moi.»
Voilà, durant vos maux, de quoi vivoit ma flâme,
Et les douces erreurs dont je flattois mon ame.
Pour nourrir des désirs d'un beau feu trop contens,
C'étoit assez d'espoir que d'espérer au tems ;

Lui qui fait chaque jour tant de métamorphoses,
Pouvoit en ma faveur faire beaucoup de choses :
Mais enfin la déesse a prononcé ma mort,
Et je suis ce dernier sur qui tombe le sort.
J'étois indigne d'elle et de son hymenée,
Et toutefois, hélas! je valois bien Phinée.

CASSIOPE.

Vous plaindre en cet état, c'est tout ce que je puis.

PERSÉE.

Vous vous plaindrez peut-être apprenant qui je suis.
Vous ne vous trompiez point touchant mon origine,
Lorsque vous la jugiez, ou royale, ou divine;
Mon père est.... Mais pourquoi contre vous l'animer?
Puisqu'il nous faut mourir, mourons sans le nommer;
Il vengeroit ma mort, si j'avois fait connoître
De quel illustre sang j'ai la gloire de naître;
Et votre grand bonheur seroit mal assuré,
Si vous m'aviez connu sans m'avoir préféré.
C'est trop perdre de tems, courons à votre joie,
Courons à ce bonheur que le ciel vous envoie;
J'en veux être témoin, afin que mon tourment
Puisse par ce poison finir plus promptement.

CASSIOPE.

Le tems vous fera voir pour souverain reméde
Le peu que vous perdez en perdant Andromède;
Et les dieux dont pour nous vous voyez la bonté,
Vous rendront bientôt plus qu'ils ne vous ont ôté.

PERCÉE

Ni le tems, ni les dieux ne feront ce miracle.
Mais allons; à votre heur je ne mets point d'obstacle,
Reine, c'est l'affoiblir que de le retarder;
Et les dieux ont parlé, c'est à moi de céder. 1)

Fin du premier acte.

1) On sent assez combien cette scène est froide et mal placée. Quand même elle serait bien écrite, elle serait toujours mauvaise par le fond.

ACTE SECOND.

Cette place publique s'évanouit en un instant, pour faire place à un jardin délicieux, et ces grands palais sont changés en autant de vases de marbre blanc, qui portent alternativement, les uns des statues d'où sortent autant de jets d'eau, les autres des myrtes, des jasmins, et d'autres arbres de cette nature. De chaque côté se détache un rang d'orangers dans de pareils vases, qui viennent former un admirable berceau jusqu'au milieu du théâtre, et le séparent ainsi en trois allées, que l'artifice ingénieux de la perspective fait paroître longues de plus de mille pas. C'est-là qu'on voit Andromède avec ses nymphes qui cueillent des fleurs, et en composent une guirlande dont cette princesse veut couronner Phinée, pour le récompenser, par cette galanterie, de la bonne nouvelle qu'il lui vient d'apporter.

SCENE I.

ANDROMEDE, Chœur de nymphes, un page chantant.

ANDROMEDE.

Nymphes, notre guirlande est encor mal ornée,
Et devant qu'il soit peu nous reverrons Phinée,
Que de ma propre main j'en voulois couronner,

Pour les heureux avis qu'il vient de me donner.
Toutefois, la faveur ne seroit pas bien grande,
Et mon cœur aprés tout vaut bien une guirlande;
Dans l'état où le ciel nous a mis aujourd'hui,
C'est l'unique présent qui soit digne de lui.

Quittez, nymphes, quittez ces peines inutiles;
L'augure déplairoit de tant de fleurs stériles;
Il faut à notre hymen des présages plus doux.
Dites-moi cependant laquelle d'entre vous....
Mais il faut me le dire, et sans faire les fines.

AGLANTE.

Quoi, madame?

ANDROMEDE.

A tes yeux je vois que tu devines;
Dis-moi donc 1) d'entre vous laquelle a retenu
En ces lieux jusqu'ici cet illustre inconnu.
Car enfin ce n'est point sans un peu de mystère
Qu'un tel héros s'attache à la cour de mon pére;
Quelque chaîne l'arrête, et le force à tarder.
Qu'on ne perde point tems à s'entre-regarder:
Parlez, et d'un seul mot éclaircissez mes doutes.
Aucune ne répond, et vous rougissez toutes!
Quoi! toutes l'aimez-vous? Un si parfait amant
Vous a-t-il su charmer toutes également?

1) Ces puérilités étaient le vice du tems. Cela pouvait s'appeler alors de la galanterie; on ne sentait pas l'indécence d'un pareil contraste avec le fond terrible de la piéce.

Il n'en faut point rougir, il est digne qu'on l'aime,
Si je n'aimois ailleurs, peut-être que moi-même,
Oui, peut-être, à le voir si bien fait, si bien né,
Il auroit eu mon cœur, s'il n'eût été donné.
Mais j'aime trop Phinée, et le change est un crime.

AGLANTE.

Ce héros vaut beaucoup, puisqu'il a votre estime;
Mais il sait ce qu'il vaut, et n'a jusqu'à ce jour
A pas une de nous daigné montrer d'amour.

ANDROMEDE.

Que dis-tu?

AGLANTE.

Pas fait même une offre de service.

ANDROMEDE.

Ah! c'est de quoi rougir toutes avec justice;
Et la honte à vos fronts doit bien cette couleur,
Si tant de si beaux yeux ont pu manquer son cœur.

CEPHALIE.

Où les vôtres, madame, épandent leur lumière,
Cette honte pour nous est assez coutumière.
Les plus vives clartés s'éteignent auprès d'eux,
Comme auprès du soleil meurent les autres feux,
Et pour peu qu'on vous voie, et qu'on vous considère,
Vous ne nous laissez point de conquêtes à faire.

ANDROMEDE.

Vous êtes une adroite; achevez, achevez:
C'est peut-être en effet vous qui le captivez;
Car il aime, et j'en vois la preuve trop certaine.
Chaque fois qu'il me parle il semble être à la gêne;

Son visage et sa voix changent à tout propos;
Il hésite, il s'égare au bout de quatre mots;
Ses discours vont sans ordre, et plus je les écoute,
Plus j'entends des soupirs dont j'ignore la route.
Où vont-ils, Céphalie, où vont-ils? répondez.

CEPHALIE.

C'est à vous d'en juger, vous qui les entendez.

UN PAGE, *chantant sans être vu.*

Qu'elle est lente cette journée!

ANDROMEDE.

Taisons-nous : cette voix me parle pour Phinée;
Sans doute il n'est pas loin, et veut à son retour
Que des accens si doux m'expliquent son amour.

LE PAGE.

Qu'elle est lente cette journée, 1)
Dont la fin me doit rendre heureux!
Chaque moment à mon cœur amoureux
Semble durer plus d'une année.
O ciel! quel est l'heur d'un amant,
Si quand il en a l'assurance,
Sa juste impatience
Est un nouveau tourment?

Je dois posséder Andromède :
Juge, Soleil, quel est mon bien.
Vis-tu jamais amour égal au mien?
Vois-tu beauté qui ne lui cède?
Puis donc que la longueur du jour

1) Ce page chante là une étrange chanson; mais fût-elle bonne, un page qui vient chanter est bien froid.

De mon nouveau mal est la source,
Précipite ta course,
Et tarde ton retour.

Tu luis encore, et ta lumière
Semble se plaire à m'affliger.
Ah ! mon amour te va bien obliger
A quitter soudain ta carrière.
Viens, Soleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte ;
Et tu fuiras de honte 1)
D'avoir moins de clarté.

SCENE II.

PHINÉE, ANDROMEDE, UN PAGE,
Chœur de nymphes, suite de Phinée.

PHINÉE.

Ce n'est pas mon dessein, madame, de surprendre,
Puisqu'avant que d'entrer je me suis fait entendre.

ANDROMEDE.

Vos vœux pour les cacher n'étoient pas criminels,
Puisqu'il suivent des dieux les ordres éternels.

1) L'amour de *Phinée* qui va bien obliger le *Soleil* à se cacher et à fuir de honte d'avoir moins de clarté que le visage d'*Andromède*, est d'un ridicule bien plus fort que celui du poignard de *Pirame* qui rougissait d'avoir versé le sang de son maître. On ne sort point d'étonnement de voir jusqu'où l'auteur de *Cinna* s'est égaré, et s'est abaissé.

PHINÉE.

Que me diriez-vous donc de leur galanterie?

ANDROMEDE.

Que je vais vous payer de votre flatterie.

PHINÉE.

Comment?

ANDROMEDE.

En vous donnant de semblables témoins,
Si vous aimez beaucoup, que je n'aime pas moins.
Approchez, Liriope, et rendez-lui son change; 1)
C'est vous, c'est votre voix que je veux qui me venge.
De grace, écoutez-la; nous avons écouté,
Et demandons silence après l'avoir prêté.

LIRIOPE *chante.*

Phinée est plus aimé qu'Andromède n'est belle;
Bien qu'ici-bas tout cède à ses attraits,
Comme il n'est point de si doux traits;
Il n'est point de cœur si fidelle.
De mille appas son visage semé
La rend une merveille;
Mais quoiqu'elle soit sans pareille,
Phinée est encor plus aimé.

Bien que le juste ciel fasse voir que sans crime
On la préfère aux nymphes de la mer,
Ce n'est que de savoir aimer
Qu'elle-même veut qu'on l'estime:
Chacun d'amour pour elle consumé,

1) *Liriope* qui rend son change au page, est encore d'une étrange galanterie.

D'un cœur lui fait un temple ;
Mais quoiqu'elle soit sans exemple ,
Phinée est encor plus aimé.

Enfin si ses beaux yeux passent pour un miracle ,
C'est un miracle aussi que son amour,
Pour qui Vénus en ce beau jour
A prononcé ce digne oracle :
Le ciel lui-même en le voyant charmé,
La juge imcomparable ;
Mais quoiqu'il l'ait fait adorable ,
Phinée est encor plus aimé.

(Cet air chanté , le page de Phinée et cette nymphe font un dialogue en musique , dont chaque couplet a pour refrein l'oracle que Vénus a prononcé au premier acte en faveur de ces deux amans , chanté par les deux voix unies , et répété par le chœur entier de la musique.)

LE PAGE.

Heureux amant !

LIRIOPE.

Heureuse amante !

LE PAGE.

Ils n'ont qu'une ame.

LIRIOPE.

Ils n'ont tous deux qu'un cœur.

LE PAGE.

Joignons nos voix pour chanter leur bonheur.

LIRIOPE.

Joignons nos voix pour bénir leur attente.

LE PAGE et LIRIOPE.

Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seul elle est digne.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

CHOEUR.

Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindte avec nous.

LE PAGE.

Le ciel le veut.

LIRIOPE.

Vénus l'ordonne.

LE PAGE.

L'amour les joint.

LIRIOPE.

L'hymen va les unir.

LE PAGE.

Douce union que chacun doit bénir!

LIRIOPE.

Heureux amour qu'un tel succès couronne!

LE PAGE et LIRIOPE.

Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seul elle est digne.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

CHOEUR.

Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

ANDROMEDE.

Il n'en faut point mentir, leur accord m'a surprise.

TIMANTE.

Le pire des malheurs..

PHINÉE.

Le roi seroit-il mort?

TIMANTE.

Non, seigneur, mais enfin le triste choix du sort
Vient de tomber.... Hélas! pourrai-je vous le dire?

ANDROMEDE.

Est-ce pour quelque objet pour qui ton cœur soupire?

TIMANTE.

Soupirer à vos yeux du pire de ses coups,
N'est-ce pas dire assez qu'il est tombé sur vous?

PHINÉE.

Qui te fait nous donner de si vives alarmes?

TIMANTE.

Si vous n'en croyez pas mes soupirs et mes larmes,
Vous en croirez le roi qui bientôt à vos yeux
La va livrer lui-même aux ministres des dieux.

PHINÉE.

C'est nous faire, Timante, un conte ridicule;.
Et je tiendrois le roi bien simple et bien crédule,
Si plus qu'une déesse il en croyoit le sort.

TIMANTE.

Le roi non plus que vous ne l'a pas cru d'abord;
Il a fait par trois fois essayer sa malice,
Et l'a vu par trois fois faire même injustice;
Du vase par trois fois ce beau nom est sorti.

PHINÉE.

Et toutes les trois fois le sort en a menti.

Le ciel a fait pour vous une autre destinée ;
Son ordre est immuable, il veut notre hymenée ;
Il le veut, il y met le bonheur de ces lieux,
Et ce n'est point au sort à démentir les dieux.

ANDROMEDE.

Assez souvent le ciel par quelque fausse joie 1)
Se plaît à prévenir les maux qu'il nous envoie ;
Du moins il m'a rendu quelques momens bien doux,
Par ce flatteur espoir que j'allois être à vous ;
Mais puisque ce n'étoit qu'une trompeuse attente,
Gardez mon souvenir, et je mourrai contente.

PHINÉE.

Et vous mourrez contente ! Et j'ai pu mériter
Qu'avec contentement vous puissiez me quitter !
Détacher sans regret votre ame de la mienne !

1) *Assez souvent le ciel par quelque fausse joie, etc.* Le plus grand fruit que l'on puisse recueillir de cette pièce, c'est d'en comparer les situations et les expressions avec celles de l'*Iphigénie* de *Racine*. *Iphigénie*, dans les mêmes circonstances, dit à son amant ;

Je meurs dans cet espoir satisfaite et tranquille ;
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir ;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire, etc.

C'est là qu'on trouve la perfection du style, c'est là que tous les écrivains, soit en prose, soit en vers, doivent chercher un modèle.

Vouloir que je le voie, et que je m'en souvienne !
Et mon fidelle amour qui reçut votre foi
Vous trouve indifférente entre la mort et moi !

Oui, je m'en souviendrai, vous le voulez, madame ;
J'accepte le supplice où vous livrez mon ame ;
Mais quelque peu d'amour que vous me fassiez voir,
Le mien n'oublira pas les lois de son devoir.
Je dois malgré le sort, je dois malgré vous-même,
Si vous aimez si mal, vous montrer comme on aime,
Et faire reconnoître aux yeux qui m'ont charmé
Que j'étois digne au moins d'être un peu mieux aimé.
Vous l'avoûrez bientôt, et j'aurai cette gloire,
Qui dans tout l'avenir suivra notre mémoire,
Que pour se voir quitter avec contentement
Un amant tel que moi n'en est pas moins amant.

ANDROMEDE.

C'est donc trop peu pour moi que des malheurs si proches,
Si vous ne les croissez pas d'injustes reproches !
Vous quitter sans regret ! Les dieux me sont témoins
Que j'en montrerois plus si je vous aimois moins.
C'est pour vous trop aimer que je parois toute autre ;
J'étouffe ma douleur pour n'aigrir pas la vôtre ;
Je retiens mes soupirs de peur de vous fâcher,
Et me montre insensible afin de moins toucher.
Hélas ! si vous savez faire voir comme on aime,
Du moins vous voyez mal quand l'amour est extrême.
Oui, Phinée, et je doute, en courant à la mort,
Lequel m'est plus cruel, ou de vous, ou du sort.

PHINÉE.

Hélas! qu'il étoit grand quand je l'ai cru s'éteindre, 1)
Votre amour, et qu'à tort ma flâme osoit s'en plaindre !
Princesse, vous pouvez me quitter sans regret;
Vous ne perdez en moi qu'un amant indiscret,
Qu'un amant téméraire, et qui même a l'audace
D'accuser votre amour quand vous lui faites grace.
Mais pour moi dont la perte est sans comparaison,
Qui perds en vous perdant, et lumière, et raison,
Je n'ai que ma douleur qui m'aveugle et me guide;
Dessus toute mon ame elle seule préside;
Elle y régne, et je céde entier à son transport;
Mais je ne céde pas aux caprices du sort.
Que le roi, par scrupule, à sa rigueur défére,
Qu'une indigne équité le fasse injuste père,
Le reine et mon amour sauront bien empêcher
Qu'un choix si criminel ne coûte un sang si cher.
J'ose tout, je puis tout après un tel oracle.

TIMANTE.

La reine est hors d'état d'y joindre aucun obstacle;
Surprise comme vous d'un tel événement,
Elle en a de douleur perdu tout sentiment;
Et sans doute le roi livrera la princesse
Avant qu'on l'ait pu voir sortir de sa foiblesse.

1) De longs discours et si peu naturels dans une situation si violente, si affreuse, si inattendue, sont pires que le page qui veut faire enfuir le *Soleil*, et que *Liriope* qui lui rend son change.

PHINÉE.

Hé bien ! mon amour seul saura jusqu'au trépas,
Malgré tous....

ANDROMEDE.

Le roi vient, ne vous emportez pas.

SCENE IV.

CEPHÉE, PHINEE, ANDROMEDE, PERSÉE, TIMANTE, UN PAGE, Chœur de nymphes, suite du roi et de Phinée.

CEPHÉE.

Ma fille, si tu sais les nouvelles funestes
De ce dernier effort des colères célestes,
Si tu sais de ton sort l'impitoyable cours,
Qui fait le plus crucl du plus beau de nos jours,
Epargne ma douleur, juges-en par sa cause,
Et va sans me forcer à te dire autre chose. 1)

ANDROMEDE.

Seigneur, je vous l'avoue, il est bien rigoureux
De tout perdre au moment qu'on se doit croire heureux :

1) *Et va sans me forcer à te dire autre chose.* Cela est encore plus mauvais que tout ce que nous avons vu. Les inepties du page et de *Liriope* sont sans conséquence ; mais un père qui sacrifie froidement sa fille *sans lui dire autre chose*, joint l'atrocité au ridicule.

Ah! si j'en vois ici les infames ministres
S'apprêter aux effets de ses ordres sinistres....

CEPHÉE.

Apprenez que le sort n'agit que sous les dieux, 1)
Et souffrez comme moi le bonheur de ces lieux.
Votre perte n'est rien au prix de ma misère;
Vous n'êtes qu'amoureux, Phinée, et je suis père.
Il est d'autres objets dignes de votre foi,
Mais il n'est point ailleurs d'autres filles pour moi.
Songez donc mieux qu'un père à ces affreux ravages
Que par-tout de ce monstre épandirent les rages,
Et n'en rappelez pas l'épouvantable horreur,
Pour trop croire et trop suivre une aveugle fureur.

PHINÉE.

Que de nouveau ce monstre entré dessus vos terres
Fasse à tous vos sujets d'impitoyables guerres,
Le sang de tout un peuple est trop bien employé,
Quand celui de ses rois en peut être payé;
Et je ne connois point d'autre perte publique
Que celle où vous condamne un sort si tyrannique.

CEPHÉE.

Craignez ces mêmes dieux qui président au sort.

PHINÉE.

Qu'entre eux-mêmes ces dieux se montrent donc d'accord.
Quelle crainte après tout me pourroit y résoudre?
S'ils m'ôtent Andromède, ont-ils quelqu'autre foudre?

1) Ce *Céphée* est ici plus insupportable que jamais. Il sacrifie sa fille de trop bon cœur.

Il n'est plus de respect qui puisse rien sur moi;
Andromède est mon sort, et mes dieux, et mon roi.
Punissez un impie, et perdez un rebelle;
Satisfaites le sort en m'exposant pour elle;
J'y cours, mais autrement je jure ses beaux yeux, 1)
Et mes uniques rois, et mes uniques dieux....

(*Ici le tonnerre commence à rouler avec un si grand bruit, et accompagné d'éclairs redoublés avec tant de promptitude, que cette feinte donne de l'épouvante aussi-bien que de l'admiration, tant elle approche du naturel. On voit cependant descendre Eole avec huit vents, dont quatre sont à ses deux côtés, en sorte toutefois que les deux plus proches sont portés sur le même nuage que lui, et les deux plus éloignés sont comme volans en l'air tout contre ce grand nuage. Les quatres autres paroissent deux à deux au milieu de l'air sur les aîles du théâtre, deux à la main gauche, et deux à la droite, ce qui n'empêche pas Phinée de continuer ses blasphêmes.*)

1) Il s'agit bien ici de beaux yeux et d'uniques rois, et d'uniques dieux. Voyez comme *Achille* parle dans *Iphigénie*.

Cette scène a encore beaucoup de conformité avec l'*Iphigénie* de *Racine*. *Andromède* dit :

Seigneur, je vous l'avoue, il est bien douloureux
De tout perdre au moment que l'on croit être heureux!

SCENE V.

EOLE, huit vents, CEPHÉE, PERSÉE, PHINÉE, ANDROMEDE, Chœur de nymphes, suite du roi et de Phinée.

CEPHÉE.

Arrêtez, ce nuage enferme une tempête
Qui peut-être déjà menace votre tête.
N'outragez plus les dieux déjà trop irrités.

PHINÉE.

Qu'il crève, ce nuage, et que ces déités....

CEPHÉE.

Ne les irritez plus, vous dis-je, et prenez garde.

PHINÉE.

A les trop irriter, qu'est-ce que je hasarde?
Que peut craindre un amant quand il voit tout perdu?
Tombe, tombe sur moi leur foudre s'il m'est dû;

Iphigénie s'exprime ainsi :

J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneur environnoit ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.

Jamais un sentiment naturel et touchant ne fut plus éloigné de l'emphase tragique, ni exprimé avec une élégance plus noble et plus simple. Jamais on n'a mis plus de charmes dans la véritable éloquence.

Mais s'il est quelque main assez lâche et traîtresse
Pour suivre leur caprice et saisir ma princesse,
Seigneur, encore un coup, je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques rois, et mes uniques dieux....

EOLE, *au milieu de l'air.*

Téméraire mortel, n'en dis pas davantage;
Tu n'obliges que trop les dieux à te haïr;
Quoi que pense attenter l'orgueil de ton courage,
Ils ont trop de moyens de se faire obéir.
Connois-moi pour ton infortune;
Je suis Eole, roi des vents.
Partez, mes orageux suivans,
Faites ce qu'ordonne Neptune.

(*Ce commandement d'Eole produit un spectacle étrange et merveilleux tout ensemble. Les deux vents qui étoient à ses côtés suspendus en l'air s'envolent, l'un à gauche et l'autre à droite. Deux autres remontent avec lui dans le ciel sur le même nuage qui les vient d'apporter; et deux autres qui étoient à sa main gauche sur les ailes du théâtre, s'avancent au milieu de l'air, où ayant fait un tour, ainsi que deux tourbillons, ils passent au côté droit du théâtre, d'où les deux derniers fondent sur Andromède, et l'ayant saisie chacun par un bras, ils l'enlèvent de l'autre côté jusques dans les nues.*)

ANDROMEDE.

O ciel!

CEPHÉE.

Ils l'ont saisie, et l'enlévent en l'air.

PHINÉE.

Ah! ne présumez pas ainsi me la voler.
Je vous suivrai par-tout malgré votre surprise.

SCENE VI.

CEPHÉE, PERSÉE, suite du roi.

PERSÉE.

Seigneur, un tel péril ne veut point de remise;
Mais espérez encor, je vole à son secours,
Et vais forcer le sort à prendre un autre cours. 1)

CEPHÉE.

Vingt amans pour Nérée en firent l'entreprise,
Mais il n'est point d'efforts que ce monstre ne brise.
Tous voulurent sauver ses attraits adorés,
Tous furent avec elle à l'instant dévorés.

PERSÉE.

Le ciel aime Andromède, il veut son hymenée,
Seigneur, et si les vents l'arrachent à Phinée,
Ce n'est que pour la rendre à quelque illustre époux
Qui soit plus digne d'elle, et plus digne de vous;

1) *Persée* qui *va forcer le sort* à prendre un autre cours, n'est pas le *Persée* de *Quinault*.

A quelqu'autre par là les dieux l'ont réservée.
Vous saurez qui je suis, quand je l'aurai sauvée.
Adieu. Par des chemins aux hommes inconnus
Je vais mettre en effet l'oracle de Venus.
Le tems nous est trop cher pour le perdre en paroles.

CEPHÉE.

Moi qui ne puis former d'espérances frivoles;
Pour ne voir point courir ce grand cœur au trépas,
Je vais faire des vœux qu'on n'écoutera pas.

Fin du second acte.

ACTE TROISIEME.

Il se fait ici une si étrange métamorphose ; qu'il semble qu'avant que de sortir de ce jardin, Persée ait découvert cette monstrueuse tête de Méduse qu'il porte par-tout sous son bouclier. Les myrtes et les jasmins qui le composoient sont devenus des rochers affreux, dont les masses inégalement escarpées et bossues suivent si parfaitement le caprice de la nature, qu'il semble qu'elle ait plus contribué que l'art à les placer ainsi des deux côtés du théâtre. C'est en quoi l'artifice de l'ouvrier est merveilleux, et se fait voir d'autant plus, qu'il prend soin de se cacher. Les vagues s'emparent de toute la scène, à la réserve de cinq ou six pieds qu'elles laissent pour leur servir de rivage; elles sont dans une agitation continuelle, et composent comme un golfe enfermé entre ces deux rangs de falaises. On en voit l'embouchure se dégorger dans la pleine mer; qui paroît si vaste et d'une si grande étendue, qu'on jureroit que les vaisseaux qui flottent près de l'horizon, dont la vue est bornée, sont éloignés de plus de six lieues de ceux qui les considèrent. Il n'y a personne qui ne juge que cet horrible spectacle

est le funeste appareil de l'injustice des dieux et du supplice d'Andromède. Aussi la voit-on au haut des nues, d'où les deux vents qui l'ont enlevée l'apportent avec impétuosité, et l'attachent au pied d'un de ces rochers.

SCENE I.

ANDROMEDE, *au pied d'un rocher;* deux vents *qui l'y attachent;* TIMANTE, Chœur de peuple sur le rivage.

TIMANTE.

Allons voir, chers amis, ce qu'elle est devenue,
La princesse, et mourir, s'il se peut, à sa vue.

CHOEUR.

La voilà que ces vents achèvent d'attacher,
En infames bourreaux, à ce fatal rocher.

TIMANTE.

Oui, c'est elle sans doute. Ah! l'indigne spectacle!

CHOEUR.

Si le ciel n'est injuste, il lui doit un miracle.
(*Les vents s'envolent.*)

TIMANTE.

Il en fera voir un, s'il en croit nos desirs.

ANDROMEDE.

O dieux!

TIMANTE.

Avec respect écoutons ses soupirs,
Et puissent les accens de ses premières plaintes
Porter dans tous nos cœurs de mortelles atteintes!

ANDROMEDE.

Affreuse image du trépas, 1)
Qu'un triste honneur m'avoit fardée,
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas;
Que l'on vous conçoit mal, quand on vous envisage
Avec un peu d'éloignement!
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément!
Mais que la grandeur de courage
Devient d'un difficile usage
Lorsqu'on touche au dernier moment!

Ici seule, et de toutes parts
A mon destin abandonnée;
Ici que je n'ai plus ni parens, ni Phinée;
Sur qui détourner mes regards,
L'attente de la mort de tout mon cœur s'empare;
Il n'a qu'elle à considérer;
Et quoi que de ce monstre il s'ose figurer,

1) On doit remarquer un défaut que *Corneille* n'a pu éviter dans aucune de ses pièces de théâtre, c'est de faire parler le poëte à la place du personnage; c'est de mettre en froids raisonnemens, en maximes générales; ce qui doit être en sentiment: défaut dans lequel *Racine* n'est jamais tombé.

Ma constance qui s'y prépare
Le trouve d'autant plus barbare,
Qu'il diffère à me dévorer.

Etrange effet de mes malheurs!
Mon ame traînante, abattue,
N'a qu'un moment à vivre, et ce moment me tue
A force de vives douleurs.
Ma frayeur a pour moi mille mortelles feintes,
Cependant que la mort me fuit;
Je pâme au moindre vent, je meurs au moindre bruit,
Et mes espérances éteintes
N'attendent la fin de mes craintes,
Que du monstre qui les produit.

Qu'il tarde à suivre mes désirs,
Et que sa cruelle paresse
A ce cœur dont la flâme est encor la maîtresse,
Coûte d'amers et longs soupirs!
O toi, dont jusqu'ici la douceur m'a suivie,
Va-t-en, souvenir indiscret;
Et cessant de me faire un entretien secret
De ce prince qui m'a servie,
Laisse-moi sortir de la vie
Avec un peu moins de regret.

C'est assez que tout l'univers
Conspire à faire mes supplices;
Ne les redouble point, toi qui fus mes délices,
En me montrant ce que je perds:
Laisse-moi....

SCENE II.

CASSIOPE, ANDROMEDE, TIMANTE,
Chœur de peuple.

CASSIOPE.

Me voici, qui seule ai fait le crime,
Me voici, justes dieux, prenez votre victime:
S'il est quelque justice encore parmi vous,
C'est à moi seule, à moi qu'est dû votre courroux.
Punir les innocens, et laisser les coupables,
Inhumains, est-ce en être, est-ce en être capables?
A moi tout le supplice, à moi tout le forfait.
Que faites-vous, cruels? qu'avez-vous presque fait?
Andromède est ici votre plus rare ouvrage,
Andromède est ici votre plus digne image,
Elle rassemble en soi vos attraits divisés.
On vous connoîtra moins, si vous la détruisez.
Ah! je découvre enfin d'où provient tant de haine,
Vous en êtes jaloux plus que je n'en fus vaine;
Si vous la laissiez vivre, envieux tout-puissans,
Elle auroit plus que vous, et d'autels, et d'encens:
Chacun préféreroit le portrait au modèle,
Et bientôt l'univers n'adoreroit plus qu'elle. 1)

1) Voilà encore un des grands défauts de *Corneille*; il cherche des pensées, des traits d'esprit, et qui pis est d'un esprit faux, quand il ne faut exprimer que la douleur. *Cassiope* découvre d'où provient tant de haine,

ANDROMEDE.

En l'état où je suis le sort m'est-il trop doux,
Si vous ne me donnez de quoi craindre pour vous?
Faut-il encor ce comble à des malheurs extrêmes?
Qu'espérez-vous, madame, à force de blasphêmes?

CASSIOPE.

Attirer et leur monstre, et leur foudre sur moi:
Mais je ne les irrite, hélas! que contre toi;
Sur ton sang innocent retombent tous mes crimes;
Seule, tu leur tiens lieu de mille autres victimes;
Et pour punir ta mère, ils n'ont, ces cruels dieux,
Ni monstre dans la mer, ni foudre dans les cieux;
Aussi savent-ils bien que se prendre à ta vie
C'est percer de mon cœur la plus tendre partie,
Que je souffre bien plus en te voyant périr,
Et qu'ils me feroient grace en me faisant mourir.
Ma fille, c'est donc là cet heureux hymenée,
Cette illustre union par Vénus ordonnée,
Qu'avecque tant de pompe il falloit préparer,
Et que ces mêmes dieux devoient tant honorer!
Ce que nos yeux ont vu n'étoit-ce donc qu'un songe,
Déesse, ou ne viens-tu que pour dire un mensonge?

c'est de jalousie; et *Clytemnestre* dans *Iphigénie* ne s'exprime pas ainsi.

Mais malgré ce défaut il y a des momens de chaleur dans le discours de *Cassiope*. On remarquera seulement qu'*Andromède* enchaînée sur son rocher, et sur le point d'être dévorée, n'est pas en état de faire la conversation.

Nous aurois-tu parlé sans l'aveu du destin ?
Est-ce ainsi qu'à nos maux le ciel trouve une fin ?
Est-ce ainsi qu'Andromède en reçoit les caresses ?
Si contr'elle l'envie émeut quelques déesses,
L'amour en sa faveur n'arme-t-il point de dieux ?
Sont-ils tous devenus, ou sans cœur, ou sans yeux ?
Le maître souverain de toute la nature
Pour de moindres beautés a changé de figures ;
Neptune a soupiré pour de moindre appas ;
Elle en montre à Phœbus que Daphné n'avoit pas ;
Et l'amour en Psyché voyoit bien moins de charmes,
Quand pour elle il daigna se blesser de ses armes.

Qui dérobe à tes yeux le droit de tout charmer,
Ma fille ? Au vif éclat qu'ils sèment dans la mer,
Les tritons amoureux*, malgré leurs néréïdes,
Devroient déjà sortir de leurs grottes humides,
Aux fureurs de leur monstre à l'envi s'opposer,
Contre ce même écueil eux-mêmes l'écraser,
Et de ses os brisés, de sa rage étouffée,
Au pied de ton rocher t'élever un trophée.

ANDROMEDE,

voyant venir le monstre de loin.

Renouveler le crime, est-ce pour les fléchir ?
Vous hâtez mon supplice au lieu de m'affranchir.
Vous appelez le monstre. Ah! du moins à sa vue
Quittez la vanité qui m'a déjà perdue.
Il n'est mortel, ni dieu qui m'ose secourir.
Il vient, consolez-vous, et me laissez mourir.

CASSIOPE.

Je le vois, c'en est fait. Parois du moins, Phinée,
Pour sauver la beauté qui t'étoit destinée,
Parois, il en est tems, viens en dépit des dieux
Sauver ton Andromède, ou périr à ses yeux,
L'amour te le commande, et l'honneur t'en convie;
Peux-tu, si tu la perds, aimer encor la vie ?

ANDROMEDE.

Il n'a manque d'amour, ni manque de valeur,
Mais sans doute, madame, il est mort de douleur;
Et comme il a du cœur, et sait que je l'adore,
Il périroit ici, s'il respiroit encore.

CASSIOPE.

Dis plutôt que l'ingrat n'ose te mériter.
Toi donc, qui plus que lui t'osois tantôt vanter,
Viens, amant inconnu, dont la haute origine,
Si nous t'en voulons croire, est royale ou divine;
Viens en donner la preuve, et par un prompt secours,
Fais-nous voir quelle foi l'on doit à tes discours;
Supplante ton rival par une illustre audace;
Viens à droit de conquête en occuper la place:
Andromède est à toi, si tu l'oses gagner.
Quoi, lâches! le péril vous la fait dédaigner!
Il éteint en tous deux ces flâmes sans secondes!
Allons, mon désespoir, jusqu'au milieu des ondes,
Faire servir l'effort de nos bras impuissans
D'exemple et de reproche à leurs feux languissans:
Faisons ce que tous deux devroient faire avec joie:
Détournons sa fureur dessus une autre proie:

Heureuse si mon sang la pouvoit assouvir !
Allons ; mais qui m'arrête ? Ah ! c'est mal me servir.
(*On voit ici Persée descendre du haut des nues.*)

SCENE III.

ANDROMEDE, attachée au rocher ; PERSÉE, en l'air sur le cheval Pégase ; CASSIOPE, TIMANTE, et le chœur sur le rivage.

TIMANTE, *montrant Persée à Cassiope, et l'empêchant de se jeter dans la mer.*

Courez-vous à la mort, quand on vole à votre aide ?
Voyez par quel chemin on secourt Andromède,
Quel héros, ou quel dieu sur ce cheval ailé....

CASSIOPE.

Ah ! c'est cet inconnu par mes cris appelé,
C'est lui-même. Seigneur, que mon ame étonnée....

PERSÉE, *en l'air sur le Pégase.*

Reine, voyez par là si je vaux bien Phinée,
Si j'étois moins que lui digne de votre choix,
Et si le sang des dieux cède à celui des rois.

CASSIOPE.

Rien n'égale, seigneur, un amour si fidelle ;
Combattez donc pour vous, en combattant pour elle :
Vous ne trouverez point de sentimens ingrats.

PERSÉE, *à Andromède.*

Adorable princesse, avouez-en mon bras.

CHOEUR *de musique, pendant que Persée combat le monstre.*

Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête;
Et jamais amant, ni guerrier
Ne vit ceindre sa tête
D'un si beau myrte, ou d'un si beau laurier.

UNE VOIX *seule.*

Andromède est le prix qui suit votre victoire,
Combattez, combattez,
Et vos plaisirs et votre gloire
Rendront jaloux les dieux dont vous sortez.

LE CHOEUR *répète.*

Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête;
Et jamais amant ni guerrier
Ne vit ceindre sa tête
D'un si beau myrte, ou d'un si beau laurier.

TIMANTE, *à la reine.*

Voyez de quel effet notre attente est suivie,
Madame; elle est sauvée, et le monstre est sans vie.

PERSÉE, *ayant tué le monstre.*

Rendez graces au dieu qui m'en a fait vainqueur.

CASSIOPE.

O ciel! que ne vous puis-je assez ouvrir mon cœur!
L'oracle de Vénus enfin s'est fait entendre.
Voilà ce dernier choix qui nous devoit tout rendre;
Et vous êtes seigneur, l'incomparable époux,
Par qui le sang des dieux se doit joindre avec nous.
Ne pense plus, ma fille, à ton ingrat Phinée,
C'est à ce grand héros que le sort t'a donnée,

C'est pour lui que le ciel te destine aujourd'hui,
Il est digne de toi, rends-toi digne de lui.

PERSÉE.

Il faut la mériter par mille autres services;
Un peu d'espoir suffit pour de tels sacrifices.
Princesse, cependant quittez ces tristes lieux,
Pour rendre à votre cour tout l'éclat de vos yeux.
Ces vents, ces mêmes vents qui vous ont enlevée,
Vont rendre de tout point ma victoire achevée:
L'ordre que leur prescrit mon père Jupiter
Jusqu'en votre palais les force à vous porter,
Les force à vous remettre où tantôt leur surprise....

ANDROMEDE.

D'une frayeur mortelle à peine encor remise,
Pardonnez, grand héros, si mon étonnement
N'a pas la liberté d'aucun remercîment.

PERSÉE.

Venez, tyrans des mers, réparer votre crime,
Venez restituer cette illustre victime;
Méritez votre grace, impétueux mutins,
Par votre obéissance aux maître des destins.

(*Les vents obéissent aussitôt à ce commandement de Persée, et on les voit en un moment détacher cette princesse, et la reporter par dessus les flots jusqu'au lieu d'où ils l'avoient apportée au commencement de cet acte. En même tems Persée revole en haut sur son cheval ailé, et après avoir fait une caracole admirable au milieu de l'air, il tire*

du même côté qu'on a vu disparoître la princesse. Tandis qu'il vole, tout le rivage retentit de cris de joie et de chants de victoire.)

CASSIOPE, *voyant Persée revoler en haut après sa victoire.*

Peuple, qu'à pleine voix l'alégresse publique,
Après un tel miracle, en triomphe s'explique,
Et fasse retentir sur ce rivage heureux
L'immortelle valeur d'un bras si généreux.

CHOEUR.

Le monstre est mort, crions victoire,
Victoire à tous, victoire à pleine voix;
Que nos campagnes et nos bois
Ne résonnent que de sa gloire.
Princesse, elle vous donne enfin l'illustre époux
Qui seule étoit digne de vous.

Vous êtes sa digne conquête.
Victoire à tous, victoire à son amour;
C'est lui qui nous rend ce beau jour,
C'est lui qui calme la tempête;
Et c'est lui qui vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul étoit digne de vous.

CASSIOPE, *après que Persée a disparu.*

Dieux! j'étois sur ces bords immobile de joie:
Allons voir où ces vents on reporté leur proie,
Embrasser ce vainqueur, et demander au roi
L'effet du juste espoir qu'il a reçu de moi.

SCENE IV.

CYMODOCE, EPHYRE, CYDIPPE.

(*Ces trois néréïdes s'élèvent au milieu des flots.*)

CYMODOCE.

Ainsi notre colère est de tout point bravée;
Ainsi notre victime à nos yeux enlevée,
Va croître les douceurs de ses contentemens
Par le juste mépris de nos ressentimens.

EPHYRE.

Toute notre fureur, toute notre vengeance
Semble avec son destin être d'intelligence,
N'agir qu'en sa faveur ; et ses plus rudes coups
Ne font que lui donner un plus illustre époux.

CYDIPPE.

Le sort, qui jusqu'ici nous a donné le change,
Immole à ses beautés le monstre qui nous venge ;
Du même sacrifice, et dans le même lieu,
De victime qu'elle est, elle devient le dieu.
Cessons dorénavant, cessons d'être immortelles,
Puisque les immortels trahissent nos querelles,
Qu'une beauté commune est plus chère à leurs yeux;
Car son libérateur est sans doute un des dieux.
Autre qu'un dieu n'eût pu nous ôter cette proie ;
Autre qu'un dieu n'eût pu prendre une telle voie ;
Et ce cheval ailé fût péri mille fois,
Avant que de voler sous un indigne poids.

CYMODOCE.

Oui, c'est sans doute un dieu qui vient de la défendre.
Mais il n'est pas, mes sœurs, encor tems de nous rendre;
Et puisqu'un dieu pour elle ose nous outrager,
Ils faut trouver aussi des dieux à nous venger,
Du sang de notre monstre encore toutes teintes,
Au palais de Neptune allons porter nos plaintes,
Lui demander raison de l'immortel affront
Qu'une telle défaite imprime à notre front.

CYDIPPE.

Je crois qu'il nous prévient, les ondes en bouillonnent,
Les conques des tritons dans ces rochers résonnent.
C'est lui-même, parlons.

SCENE V.

NEPTUNE, les trois néréïdes.

NEPTUNE, *dans son char formé d'une grande conque de nacre, et tiré par deux chevaux marins.*

Je sais vos déplaisirs,
Mes filles, et je viens au bruit de vos soupirs,
De l'affront qu'on vous fait plus que vous en colère.
C'est moi que tyrannise un superbe de frère,
Qui dans mon propre état m'osant faire la loi,
M'envoie un de ses fils pour triompher de moi.
Qu'il règne dans le ciel, qu'il règne sur la terre,
Qu'il gouverne à son gré l'éclat de son tonnerre,

Que même du destin il soit indépendant,
Mais qu'il me laisse à moi gouverner mon trident.
C'est bien assez pour lui d'un si grand avantage,
Sans me venir braver encor dans mon partage.
Aprés cet attentat sur l'empire des mers,
Même honte à leur tour menace les enfers;
Aussi leur souverain prendra notre querelle:
Je vais l'intéresser avec Junon pour elle;
Et tous trois assemblant notre pouvoir en un,
Nous saurons bien dompter notre tyran commun.
Adieu. Consolez-vous, nymphes trop outragées;
Je périrai moi-même, ou vous serez vengées:
Et j'ai su du destin qui se ligue avec nous,
Qu'Andromède ici-bas n'aura jamais d'époux.

(Il fond au milieu de la mer.)

CIMODOCE.

Aprés le doux espoir d'une telle promesse,
Reprenons, chères sœurs, une entière alégresse.

(Les néréïdes se plongent aussi dans la mer.)

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME.

Les vagues fondent sous le théâtre, et ces hideuses masses de pierres dont elles battoient le pied, font place à la magnificence d'un palais royal. On ne le voit pas tout entier, on n'en voit que le vestibule, ou plutôt la grande sàlle, qui doit servir aux noces de Persée et d'Andromède. Deux rangs de colonnes de chaque côté, l'un de rondes, et l'autre de quarrées, en font les ornemens. Elles sont enrichies de statues de marbre blanc d'une grandeur naturelle, et leurs bases, corniches, amortissemens étalent tout ce que peut la justesse de l'architecture. Le frontispice suit le même ordre; et par trois portes dont il est percé, il fait voir trois allées de cyprès, où l'œil s'enfonce à perte de vue.

SCENE I.

ANDROMEDE, PERSÉE, Chœur de nymphes, suite de Persée.

PERSÉE.

Que me permettez-vous, madame, d'espérer?
Mon amour jusqu'à vous a-t-il lieu d'aspirer?

Et puis-je en cette illustre et charmante journée,
Prétendre jusqu'au cœur que possédoit Phinée?

ANDROMEDE.

Laissez-moi l'oublier, puisqu'on me donne à vous;
Et s'il l'a possédé, n'en soyez point jaloux.
Le choix du roi l'y mit, le choix du roi l'en chasse;
Ce même choix du roi vous y donne sa place:
N'exigez rien de plus; je ne sais point haïr,
Je ne sais point aimer, mais je sais obéir;
Je sais porter ce cœur à tout ce qu'on m'ordonne,
Il suit aveuglément la main qui vous le donne;
De sorte, grand héros, qu'après le choix du roi,
Ce que vous demandez est plus à vous qu'à moi.

PERSÉE.

Que je puisse abuser ainsi de sa puissance!
Hasarder vos plaisirs sur votre obéissance!
Et de libérateur de vos rares beautés
M'élever en tyran dessus vos volontés!
Princesse, mon bonheur vous auroit mal servie,
S'il vous faisoit esclave en vous rendant la vie,
Et s'il n'avoit sauvé des jours si précieux,
Que pour les attacher sous un joug odieux.
C'est aux courages bas, c'est aux amans vulgaires,
A faire agir pour eux l'autorité des péres;
Souffrez à mon amour des chemins différens.
J'ai vu parler pour moi les dieux et vos parens;
Je sens que mon espoir s'enfle de leur suffrage;
Mais je n'en veux enfin tirer autre avantage,

Que de pouvoir ici faire hommage à vos yeux
Du choix de vos parens, et du vouloir des dieux.
Ils vous donnent à moi, je vous rends à vous-même;
Et comme enfin c'est vous, et non pas moi que j'aime,
J'aime mieux m'exposer à perdre un bien si doux,
Que de vous obtenir d'un autre que de vous.
Je garde cet espoir, et hasarde le reste;
Et me soit votre choix, ou propice, ou funeste,
Je bénirai l'arrêt qu'en feront vos désirs,
Si la mort vous épargne un peu de déplaisirs.
Remplissez mon espoir, ou trompez mon attente,
Je mourrai sans regret, si vous vivez contente;
Et mon trépas n'aura que d'aimables momens,
S'il vous ôte un obstable à vos contentemens.

ANDROMEDE.

C'est trop d'être vainqueur dans la même journée,
Et de ma retenue, et de ma destinée.
Après que par le roi vos vœux sont exaucés,
Vous parler d'obéir, c'étoit vous dire assez:
Mais vous voulez douter, afin que je m'explique,
Et que votre victoire en devienne publique.
Sachez donc....

PERSÉE.

Non, madame, où j'ai tant d'intérêt,
Ce n'est pas devant moi qu'il faut faire l'arrêt.
L'excès de vos bontés pourroit en ma présence
Faire à vos sentimens un peu de violence;
Ce bras vainqueur du monstre, et qui vous rend le jour,
Pourroit en ma faveur séduire votre amour;

La pitié de mes maux pourroit même surprendre
Ce cœur trop généreux pour s'en vouloir défendre;
Et le moyen qu'un cœur, ou séduit, ou surpris,
Fût juste en ses faveurs, ou juste en ses mépris?
De tout ce que j'ai fait ne voyez que ma flâme;
De tout ce qu'on vous dit ne croyez que votre ame;
Ne me répondez point, et consultez-la bien:
Faites votre bonheur sans aucun soin du mien:
Je lui voudrois du mal, s'il retranchoit du vôtre,
S'il vous pouvoit coûter un soupir pour quelqu'autre,
Et si quittant pour moi quelques destins meilleurs,
Votre devoir laissoit votre tendresse ailleurs.
Je vous le dis encor dans ma plus douce attente,
Je mourrai trop content si vous vivez contente,
Et si l'heur de ma vie ayant sauvé vos jours,
La gloire de ma mort assure vos amours.
Adieu. Je vais attendre, ou triomphe, ou supplice,
L'un comme effet de grace, et l'autre de justice.

ANDROMEDE.

A ces profonds respects qu'ici vous me rendez
Je ne réplique point, vous me le défendez;
Mais quoique votre amour me condamne au silence,
Je vous dirai, seigneur, malgré votre défense,
Qu'un héros tel que vous ne sauroit ignorer
Qu'ayant tout mérité l'on doit tout espérer.

SCENE II.

ANDROMEDE, Chœur de nymphes.

ANDROMEDE.

Nymphes, l'auriez-vous cru, qu'en moins d'une journée
J'aimasse de la sorte un autre que Phinée?
Le roi l'a commandé, mais de mon sentiment
Je m'offrois en secret à son commandement.
Ma flâme impatiente invoquoit sa puissance,
Et couroit au-devant de mon obéissance.
Je fais plus, au seul nom de mon premier vainqueur,
L'amour à la colère abandonne mon cœur;
Et ce captif rebelle ayant brisé sa chaîne,
Va jusques au dédain, s'il ne passe à la haine.
Que direz-vous d'un change, et si prompt, et si grand,
Qui dans ce même cœur moi-même me surprend?

AGLANTE.

Que pour faire un bonheur promis par tant d'oracles,
Cette grande journée est celle des miracles,
Et qu'il n'est pas aux dieux besoin de plus d'effort
A changer votre cœur qu'à changer votre sort.
Cet empire absolu qu'ils ont dessus nos ames
Eteint comme il leur plaît et rallume nos flâmes,
Et verse dans nos cœurs, pour se faire obéir,
Des principes secrets d'aimer et de haïr.
Nous en voyons au vôtre en cette haute estime
Que vous nous témoignez pour ce bras magnanime,

Au défaut de l'amour que Phinée emportoit,
Il lui donnoit dès-lors tout ce qui lui restoit;
Dès-lors ces mêmes dieux, dont l'ordre s'exécute,
Le penchoit du côté qu'ils préparoient sa chute;
Et cette haute estime attendant ce beau jour,
N'étoit qu'un beau degré pour monter à l'amour.

CEPHALIE.

Un digne amour succède à cette haute estime.
Si je puis toutefois vous le dire sans crime,
C'est hasarder beaucoup que croire entièrement
L'impétuosité d'un si prompt changement.
Comme pour vous Phinée eut toujours quelques charmes,
Peut-être il ne lui faut qu'un soupir et deux larmes, 1)
Pour dissiper un peu de cette avidité
Qui d'un si gros torrent suit la rapidité.
Deux amans que sépare une légère offense,
Reprennent aisément leur vieille intelligence.
Vous reverrez en lui ce qui le fit aimer,
Les mêmes qualités qu'il vous plut estimer....

ANDROMEDE.

Et j'y verrai de plus cette ame lâche et basse
Jusqu'à m'abandonner à toute ma disgrace;
Cet ingrat trop aimé qui n'osa me sauver,

1) *Peut-être il ne lui faut qu'un soupir et deux larmes.* C'est là un des plus étranges vers qu'on ait jamais faits en quelque genre que ce puisse être. Mais ce n'est qu'un vers aisé à corriger, au lieu que les froids et inutiles discours d'*Andromède* et du chœur des nymphes ne peuvent être embellis.

Qui me voyant périr voulut se conserver,
Et crut s'être acquitté devant ce que nous sommes
En querellant les dieux, et menaçant les hommes.
S'il eût.... Mais le voici : voyons si ses discours
Rompront de ce torrent, ou grossiront le cours.

SCENE III.

ANDROMEDE, PHINÉE, AMMON,
Chœur de nymphes, suite de Phinée.

PHINÉE. 1)

Sur un bruit qui m'étonne, et que je ne puis croire,
Madame, mon amour jaloux de votre gloire,
Vient savoir s'il est vrai que vous soyez d'accord,
Par un change honteux de l'arrêt de ma mort.
Je ne suis point surpris que le roi, que la reine,
Suivent les mouvemens d'une foiblesse humaine;
Tout ce qui me surprend ce sont vos volontés.
On vous donne à Persée, et vous y consentez!
Et toute votre foi demeure sans défense,
Alors que de mon bien on fait sa récompense!

ANDROMEDE.

Oui, j'y consens, Phinée, et j'y dois consentir;

1) Le rôle de *Phinée* devient ridicule quand il fait des reproches à la princesse de ce qu'on la donne à celui qui l'a sauvée ; il ne tenait qu'à lui de se mettre dans une barque, et d'aller combattre le monstre. Ce personnage est trop avili.

Et quel que soit ce bien qu'il a su garantir,
Sans vous faire injustice on en fait son salaire,
Quand il a fait pour moi ce que vous deviez faire.
De quel front osez-vous me nommer votre bien,
Vous qu'on a vu tantôt n'y prétendre plus rien?
Quoi! vous consentirez qu'un monstre me dévore,
Et ce monstre étant mort je suis à vous encore!
Quand je sors du péril, vous revenez à moi!
Vous avez de l'amour, et je vous dois ma foi!
C'étoit de sa fureur qu'il me falloit défendre,
Si vous vouliez garder quelque droit d'y prétendre:
Ce demi-dieu n'a fait, quoi que vous prétendiez,
Que m'arracher au monstre à qui vous me cédiez.
Quittez donc cette vaine et téméraire idée;
Ne me demandez plus quand vous m'avez cédée.
Ce doit être pour vous même chose aujourd'hui,
Ou de me voir au monstre, ou de me voir à lui.

PHINÉE.

Qu'ai-je oublié pour vous de ce que j'ai pu faire?
N'ai-je pas des dieux même attiré la colère?
Lorsque je vis Eole armé pour m'en punir,
Fut-il en mon pouvoir de vous mieux retenir?
N'eurent-ils pas besoin d'un éclat de tonnerre,
Ses ministres ailés, pour me jeter par terre?
Et voyant mes efforts avorter sans effets,
Quels pleurs n'ai-je versés, et quels vœux n'ai-je faits?

ANDROMEDE.

Vous avez donc pour moi daigné verser des larmes,
Lorsque pour me défendre un autre a pris les armes!

Et dedans mon péril vos sentimens ingrats
S'amusoient à des vœux quand il falloit des bras!

PHINÉE.

Que pouvois-je de plus, ayant vu pour Nérée
De vingt amans armés la troupe dévorée?
Devois-je encor promettre un succès à ma main,
Qu'on voyoit au dessus de tout l'effort humain?
Devois-je me flatter de l'espoir d'un miracle?

ANDROMEDE.

Vous deviez l'espérer sur la foi d'un oracle; 1)
Le ciel l'avoit promis par un arrêt si doux!
Il l'a fait par un autre, il l'auroit fait par vous.
Mais quand vous auriez cru votre perte assurée,
Du moins ces vingt amans dévorés pour Nérée
Vous laissoient un exemple, et noble, et glorieux,
Si vous n'eussiez pas craint de périr à mes yeux.
Ils voyoient de leur mort la même certitude,
Mais avec plus d'amour, et moins d'ingratitude,
Tous voulurent mourir pour leur objet mourant:
Que leur amour du vôtre étoit bien différent!
L'effort de leur courage a produit vos alarmes,
Vous a réduit aux vœux, vous a réduit aux larmes;
Et quoique plus heureuse en un semblable sort,
Je vois d'un œil jaloux la gloire de sa mort.
Elle avoit vingt amans qui voulurent la suivre,
Et je n'en avois qu'un qui m'a voulu survivre.
Encore ces vingt amans qui vous ont alarmé,

1) Ces contestations sont bien froides.

N'étoient pas tous aimés, et vous étiez aimé :
Ils n'avoient la plupart qu'une foible espérance,
Et vous aviez, Phinée, une entière assurance;
Vous possédiez mon cœur, vous possédiez ma foi,
N'étoit-ce point assez pour mourir avec moi?
Pouviez-vous...

PHINÉE.

Ah! de grace, imputez-moi, madame,
Les crimes les plus noirs dont soit capable une ame,
Mais ne soupçonnez point ce malheureux amant
De vous pouvoir jamais survivre un seul moment.
J'épargnois à mes yeux un funeste spectacle,
Où mes bras impuissans n'avoient pu mettre obstacle,
Et tenois ma main prête à servir ma douleur,
Au moindre et premier bruit qu'eût fait votre malheur.

ANDROMEDE.

Et vos respects trouvoient une digne matière 1)
A me laisser l'honneur de périr la première!
Ah! c'étoit à mes yeux qu'il falloit y courir,
Si vous aviez pour moi cette ardeur de mourir.
Vous ne me deviez pas envier cette joie
De voir offrir au monstre une première proie :
Vous m'auriez de la mort adouci les horreurs;
Vous m'auriez fait du monstre adorer les fureurs;
Et lui voyant ouvrir ce gouffre épouvantable,
Je l'aurois regardé comme un port favorable,
Comme un vivant sépulchre, où mon cœur amoureux

1) *Andromède* accable trop ce *Phinée*.

Eût brûlé de rejoindre un amant généreux.
J'aurois désavoué la valeur de Persée;
En me sauvant la vie il m'auroit offensée,
Et de ce même bras qu'il m'auroit conservé,
Je vous immolerois ce qu'il m'auroit sauvé.
Ma mort auroit déjà couronné votre perte,
Et la bonté du ciel ne l'auroit pas soufferte;
C'est à votre refus que les dieux ont remis
En de plus dignes mains ce qu'ils m'avoient promis.
Mon cœur eût mieux aimé le tenir de la vôtre;
Mais je vis par un autre, et vivrai pour un autre.
Vous n'avez aucun lieu d'en devenir jaloux,
Puisque sur ce rocher j'étois morte pour vous:
Qui pouvoit le souffrir, peut me voir sans envie
Vivre pour un héros de qui je tiens la vie,
Et quand l'amour encor ne parleroit pour lui,
Je ne puis disposer des conquêtes d'autrui.
Adieu.

SCENE IV.

PHINÉE, AMMON, suite de Phinée.

PHINÉE.

Vous voulez donc que j'en fasse la mienne,
Cruelle, et que ma foi de mon bras vous obtienne?
Hé bien! nous l'irons voir ce bienheureux vainqueur,
Qui triomphant d'un monstre a dompté votre cœur.
C'étoi trop peu pour lui d'une seule victoire,

S'il n'eût dedans ce cœur triomphé de ma gloire!
Mais si sa main au monstre arrache un bien si cher,
La mienne à son bonheur saura bien l'arracher;
Et vainqueur de tous deux en une seule tête,
De ce qui fut mon bien je ferai ma conquête.
La force me rendra ce que ne peut l'amour.
Allons-y, chers amis, et montrons dès ce jour....

AMMON.

Seigneur, auparavant d'une ame plus remise
Daignez voir le succès d'une telle entreprise.
Savez-vous que Persée est fils de Jupiter,
Et qu'ainsi vous avez le foudre à redouter?

PHINÉE.

Je sais que Danaé fut son indigne mère : 1)
L'or qui plut dans son sein l'y forma d'adultère;
Mais le pur sang des rois n'est pas moins précieux,
Ni moins chéri du ciel que les crimes des dieux.

AMMON.

Mais vous ne savez pas, seigneur, que son épée
De l'horrible Méduse a la tête coupée,
Que sous son bouclier il la porte en tous lieux,
Et que c'est fait de vous s'il en frappe vos yeux.

PHINÉE.

On dit que ce prodige est pire qu'un tonnerre,
Qu'il ne faut que le voir pour n'être plus que pierre.

1) Cès quatre vers sont beaux, c'est la condamnation de presque toutes les fables de l'antiquité.

Et que naguère Atlas, qui ne s'en put cacher,
A cet aspect fatal devint un grand rocher;
Soit une vérité, soit un conte, n'importe,
Si la valeur ne peut, que le nombre l'emporte.
Puisqu'Andromède enfin vouloit me voir périr,
Ou triompher d'un monstre afin de l'acquérir;
Que, fière de se voir l'objet de tant d'oracles,
Elle veut que pour elle on fasse des miracles,
Cette tête est un monstre aussi-bien que celui
Dont cet heureux rival la délivre aujourd'hui;
Et nous aurons ainsi dans un seul adversaire,
Et monstres à combattre, et miracles à faire.
Peut-être quelques dieux prendront notre parti,
Quoique de leur monarque il se dise sorti;
Et Junon pour le moins prendra notre querelle
Contre l'amour furtif d'un époux infidelle.

(Junon se fait voir dans un char superbe, tiré par deux paons, et si bien enrichi, qu'il paroît digne de l'orgueil de la déesse qui s'y fait porter. Elle se promène au milieu de l'air, dont nos poëtes lui attribuent l'empire, et y fait plusieurs tours, tantôt à droite, et tantôt à gauche, cependant qu'elle assure Phinée de sa protection.)

SCENE V.

JUNON, *dans son char au milieu de l'air;*
PHINÉE, AMMON, suite de Phinée.

JUNON.

N'EN doute point, Phinée, et cesse d'endurer.

PHINÉE.

Elle-même paroît pour nous en assurer.

JUNON.

Je ne serai pas seule; ainsi que moi Neptune
S'intéresse en ton infortune;
Et déjà la noire Alecton,
Du fond des enfers déchaînée,
A par les ordres de Pluton
De mille cœurs pour toi la fureur mutinée:
Fort de tant de seconds, ose, et sert mon courroux
Contre l'indigne sang de mon perfide époux.

PHINÉE.

Nous te suivons, déesse, et dessous tes auspices
Nous franchirons sans peur les plus noirs précipices.
Que craindrons-nous, amis; nous avons dieux pour dieux
Oracle pour oracle; et la faveur des cieux
D'un contrepoids égal dessus nous balancée,
N'est pas entièrement du côté de Persée.

JUNON.

Je te le dis encore; ose, et sers mon courroux
Contre l'indigne sang de mon perfide époux.
(*Junon remonte dans le ciel.*)

AMMON.

Sous tes commandemens nous y courons, déesse,
Le cœur plein d'espérance, et l'ame d'alégresse.
Allons, seigneur, allons assembler vos amis;
Courons au grand succès qu'elle vous a promis;
Aussi-bien le roi vient, il faut quitter la place,
De peur....

PHINÉE.

Non, demeurez pour voir ce qui se passe,
Et songez à m'en faire un fidelle rapport,
Tandis que je m'apprête à cet illustre effort.

SCENE VI.

CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PERSÉE, AMMON, TIMANTE, Chœur de peuple.

TIMANTE.

Seigneur, le souvenir des plus âpres supplices,
Quand un tel bien les suit, n'a jamais que délices.
Si d'un mal sans pareil nous nous vîmes surpris,
Nous bénissons le ciel d'un tel mal à ce prix;
Et voyant quel époux il donne à la princesse,
La douleur s'en termine en ces chants d'alégresse.

LE CHOEUR *chante.*

Vivez, vivez, heureux amans,
Dans les douceurs que l'amour vous inspire;

Vivez heureux, et vivez si long-tems,
Qu'au bout d'un siècle entier on puisse encor vous dire,
Vivez, heureux amans.

Que les plaisirs les plus charmans
Fassent les jours d'une si belle vie ;
Qu'ils soient sans tache, et que tous leurs momens
Fassent redire même à la voix de l'envie,
Vivez, heureux amans.

Que les peuples les plus puissans
Dans nos souhaits à pleins vœux nous secondent !
Qu'aux dieux pour vous ils prodiguent l'encens,
Et des bouts de la terre à l'envi nous répondent,
Vivez, heureux amans.

CEPHÉE.

Allons, amis, allons, dans ce comble de joie,
Rendre graces au ciel de l'heur qu'il nous envoie ;
Allons dedans le temple avecque mille vœux,
De cet illustre hymen achever les beaux nœuds ;
Allons sacrifier à Jupiter son père,
Le prier de souffrir ce que nous pensons faire,
Et ne s'offenser pas que ce noble lien
Fasse un mélange heureux de son sang et du mien.

CASSIOPE.

Souffrez qu'auparavant par d'autres sacrifices
Nous nous rendions des eaux les déités propices.
Neptune est irrité, les nymphes de la mer
Ont de nouveaux sujets encor de s'animer ;
Et comme mon orgueil fit naître leur colère,
Par mes soumissions je dois les satisfaire.

Sur leurs sables témoins de tant de vanités
Je vais sacrifier à leurs divinités;
Et conduisant ma fille à ce même rivage,
De ces mêmes beautés leur rendre un plein hommage,
Joindre nos vœux au sang des taureaux immolés;
Puis nous vous rejoindrons au temple où vous allez.

PERSÉE.

Souffrez qu'en même tems de ma fière marâtre
Je tâche d'appaiser la haine opiniâtre,
Qu'un pareil sacrifice, et de semblables vœux
Tirent d'elle l'aveu qui peut me rendre heureux.
Vous savez que Junon à ce lien préside,
Que sans elle l'hymen marche d'un pied timide,
Et que sa jalousie aime à persécuter
Quiconque ainsi que moi sort de son Jupiter.

CEPHÉE.

Je suis ravi de voir qu'au milieu de vos flâmes
De si dignes respects régnent dessus vos ames.
Allez, j'immolerai pour vous à Jupiter;
Et je ne vois plus rien enfin à redouter.
Des dieux les moins benins l'éternelle puissance
Ne veut de nous qu'amour et que reconnoissance;
Et jamais leur courroux ne montre de rigueur,
Que n'abatte aussitôt l'abaissement des cœurs.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

L'architecte ne s'est pas épuisé en la structure de ce palais royal. Le temple qui lui succède a tant d'avantages sur lui, qu'il fait mépriser ce qu'on admiroit. Aussi est-il juste que la demeure des dieux l'emporte sur celle des hommes; et l'art du sieur Torelli *est ici d'autant plus merveilleux, qu'il fait paroître une grande diversité en ces deux décorations, quoiqu'elles soient presque la même chose. On voit encore en celle-ci deux rangs de colonnes comme en l'autre, mais d'un ordre si différent, qu'on n'y remarque aucun rapport. Celles-ci sont de porphyre, et tous les accompagnemens qui les soutiennent et qui les finissent, de bronze ciselé, dont la gravure représente quantité de dieux et de déesses. La réflexion des lumières sur ce bronze en fait sortir un jour tout extraordinaire. Un grand et superbe dôme couvre le milieu de ce temple magnifique; il est partout enrichi du même métal; et au devant de ce dôme, l'artifice de l'ouvrier jette une galerie toute brillante d'or et d'azur. Le dessous de cette galerie laisse voir le dedans du temple par trois portes d'argent ouvragées*

à jour. On y verroit Céphé sacrifiant à Jupiter pour le mariage de sa fille, n'étoit que l'attention que les spectateurs prêteroient à ce sacrifice, les détourneroit de celle qu'ils doivent à ce qui se passe dans le parvis que représente le théâtre.

SCENE I.

PHINÉE, AMMON.

AMMON.

Vos amis assemblés brûlent tous de vous suivre,
Et Junon dans son temple entre vos mains le livre.
Ce rival presque seul au pied de son autel,
Semble attendre à genoux l'honneur du coup mortel.
Là, comme la déesse agréra la victime,
Plus les lieux seront saints, moindre en sera le crime;
Et son aveu changeant de nom à l'attentat,
Ce sera sacrifice au lieu d'assassinat.

PHINÉE.

Que me sert que Junon, que Neptune propice,
Que tous les dieux ensemble aiment ce sacrifice,
Si la seule déesse à qui je fais des vœux
Ne m'en voit que d'un œil d'autant plus rigoureux?
Et si ce coup sensible au cœur de l'inhumaine,
D'un injuste mépris fait une juste haine?
Ami, quelque fureur qui puisse m'agiter,
Je cherche à l'acquérir, et non à l'irriter;

Et m'immoler l'objet de sa nouvelle flâme,
Ce n'est pas le chemin de rentrer dans son ame.

AMMON.

Mais, seigneur, vous touchez à ce moment fatal
Qui pour jamais la donne à cet heureux rival :
En cette extrémité que prétendez-vous faire ?

PHINÉE.

Tout hormis l'irriter, tout hormis lui déplaire, 1)
Soupirer à ses pieds, pleurer à ses genoux,
Trembler devant sa haine, adorer son courroux

AMMON.

Quittez, quittez, seigneur, un respect si funeste;
Otez-vous ce rival, et hasardez le reste;
Et dût-elle à jamais dédaigner vos soupirs,
La vengeance elle seule a de si doux plaisirs!...

PHINÉE.

N'en cherchons les douceurs, ami, que les dernières;
Rarement un amant les peut goûter entières,
Et quand de sa vengeance elles sont tout le fruit,
Ce sont fausses douceurs que l'amertume suit.
La mort de son rival, les pleurs de son ingrate
Ont bien je ne sais quoi qui dans l'abord le flatte;

1) *Corneille* passe pour avoir dédaigné de parler d'amour. Il en parle pourtant et beaucoup dans toutes ses pièces sans en excepter une seule. C'était sans doute dans cet ouvrage, qui est moitié tragédie, moitié opéra, qu'il devait traiter cette passion ; mais il fallait en parler autrement, et ne point dire qu'un véritable amant espère jusqu'au bout, etc.

Mais de ce cher objet s'en voyant plus haï,
Plus il s'en est flatté, plus il s'en croit trahi.
Sous d'éternels regrets son ame est abattue,
Et sa propre vengeance incessamment le tue.
Ce n'est pas que je veuille enfin la négliger:
Si je ne puis fléchir, je cours à me venger;
Mais souffre à mon amour, mais souffre à ma foiblesse,
Encore un peu d'effort auprès de ma princesse.
Un amant véritable espère jusqu'au bout,
Tant qu'il voit un moment qui peut lui rendre tout.
L'inconstante peut-être, encor toute étonnée,
N'étoit pas bien à soi quand elle s'est donnée;
Et la reconnoissance a fait plus que l'amour
En faveur d'une main qui lui rendoit le jour.
Au sortir du péril, pâle encore, et tremblante,
L'image de la mort devant ses yeux errante,
Elle a cru tout devoir à son libérateur;
Mais souvent le devoir ne donne pas le cœur;
Il agit rarement sans un peu d'imposture,
Et fait peu de présens dont ce cœur ne murmure.
Peut-être, ami, peut-être après ce grand effroi
Son amour en secret aura parlé pour moi:
Les traits mal effacés de tant d'heureux services,
Les douceurs d'un beau feu qui furent ses délices,
D'un regret amoureux touchant son souvenir,
Auront en ma faveur surpris quelque soupir,
Qui s'échappant d'un cœur qu'elle force à ma perte,
M'en aura pu laisser la porte encore ouverte.
Ah! si ce triste hymen se pouvoit éloigner!

AMMON.

Quoi! vous voulez encor vous faire dédaigner?
Sous ce honteux espoir votre fureur se dompte?

PHINÉE.

Que veux-tu? Ne sois point le témoin de ma honte;
Andromède revient, va trouver nos amis,
Va préparer leurs bras à ce qu'ils m'ont promis.
Ou mes nouveaux respects fléchiront l'inhumaine,
Ou ses nouveaux mépris animeront ma haine;
Et tu verras mes feux changés en juste horreur
Armer mes désespoirs, et hâter ma fureur.

AMMON.

Je vous plains, mais enfin j'obéis, et vous laisse.

SCENE II.

CASSIOPE, ANDROMEDE, PHINÉE, suite de la reine.

PHINÉE.

Une seconde fois, adorable princesse, 1)
Malgré de vos rigueurs l'impérieuse loi....

ANDROMEDE.

Quoi! vous voyez la reine, et vous parlez à moi!

1) *Une seconde fois.* . . . On ne doit jamais rien dire une seconde fois, cette scène n'est qu'une répétition de la précédente.

PHINÉE.

C'est de vous seule aussi que j'ai droit de me plaindre.
Je serois trop heureux de la voir vous contraindre,
Et n'accuserois plus votre infidélité,
Si vous vous excusiez sur son autorité.
Au nom de cette amour autrefois si puissante,
Aidez un peu la mienne à vous faire innocente;
Dites-moi que votre ame à regret obéit,
Qu'un rigoureux devoir malgré vous me trahit;
Donnez-moi lieu de dire, « Elle-même elle en pleure,
« Elle change forcée, et son cœur me demeure : »
Et soudain, de la reine embrassant les genoux,
Vous m'y verrez mourir sans me plaindre de vous.
Mais que lui puis-je, hélas! demander pour remède,
Quand la main qui me tue est celle d'Andromède,
Et que son cœur léger ne court au changement
Qu'avec la vanité d'y courir justement?

CASSIOPE.

Et quel droit sur ce cœur pouvoit garder Phinée,
Quand Persée a trouvé la place abandonnée,
Et n'a fait autre chose, en prenant son parti,
Que s'emparer d'un lieu dont vous étiez sorti?
Mais sorti, le dirai-je? et pourrez-vous l'entendre?
Oui, sorti lâchement, de peur de le défendre?
Ainsi nous n'avons fait que le récompenser
D'un bien où votre bras vênoit de renoncer,
Que vous cédiez au monstre, à lui-même, à tout autre:
Si c'est une injustice, examinons la vôtre.

La voyant exposée aux rigueurs de son sort,
Vous vous étiez déjà consolé de sa mort;
Et quand par un héros le ciel l'a garantie,
Vous ne vous pouvez plus consoler de sa vie.

PHINÉE.

Ah! madame....

CASSIOPE.

Hé bien! soit; vous avez soupiré
Autant que l'a pu faire un cœur désespéré.
Jamais aucun tourment n'égala votre peine;
Certes, quelque douleur dont votre ame fût pleine,
Ce désespoir illustre et ces nobles regrets
Lui devoient un peu plus que des soupirs secrets.
A ce défaut, Persée....

PHINÉE.

Ah! c'en est trop, madame;
Ce nom rend malgré moi la fureur à mon ame:
Je me force au respect; mais toujours le vanter,
C'est me forcer moi-même à ne rien respecter.
Qu'a-t-il fait, après tout, si digne de vous plaire,
Qu'avec un tel secours tout autre n'eût pu faire?
Et tout héros qu'il est, qu'eût-il osé pour vous,
S'il n'eût eu que sa flâme et son bras comme nous?
Mille et mille auroient fait des actions plus belles,
Si le ciel, comme à lui, leur eût prêté des ailes;
Et vous les auriez vus encor plus généreux,
S'ils eussent vu le monstre, et le péril sous eux.
On s'expose aisément quand on n'a rien à craindre.
Combattre un ennemi qui ne pouvoit l'atteindre,

Voir sa victoire sure, et daigner l'accepter,
C'est tout le rare exploit dont il se peut vanter;
Et je ne comprends point, ni quelle en est la gloire,
Ni quel grand prix mérite une telle victoire.

CASSIOPE.

Et votre aveuglement sera bien moins compris,
Qui d'un sujet d'estime en fait un de mépris.
Le ciel, qui mieux que nous connoît ce que nous sommes,
Mesure ses faveurs au mérite des hommes;
Et d'un pareil secours vous auriez eu l'appui,
S'il eût pu voir en vous mêmes vertus qu'en lui.
Ce sont graces d'en haut, rares et singulières,
Qui n'en descendent point pour des ames vulgaires,
Ou, pour en mieux parler, la justice des cieux
Garde ce privilége au digne sang des dieux;
C'est par là que leur roi vient d'avouer sa race.

ANDROMEDE.

Je dirai plus, Phinée; et pour vous faire grace,
Je veux ne rien devoir à cet heureux secours
Dont ce vaillant guerrier a conservé mes jours;
Je veux fermer les yeux sur toute cette gloire,
Oublier mon péril, oublier sa victoire;
Et quel qu'en soit enfin le mérite ou l'éclat,
Ne juger entre vous que depuis le combat.
Voyez ce qu'il a fait, lorsqu'après ces alarmes
Me voyant toute acquise au bonheur de ses armes,
Ayant pour lui les dieux, ayant pour lui le roi,
Dans sa victoire même il s'est vaincu pour moi.

Il m'a sacrifié tout ce haut avantage ;
De toute sa conquête il m'a fait un hommage ;
Il m'en a fait un don ; et fort de tant de voix,
Au péril de tout perdre, il met tout à mon choix :
Il veut tenir pour grace un si juste salaire ;
Il réduit son bonheur à ne me point déplaire,
Préférant mes refus, préférant son trépas
A l'effet de ses vœux qui ne me plairoit pas.
En usez-vous de même ? et votre violence
Garde-t-elle pour moi la même déférence ?
Vous avez contre vous et les dieux et le roi,
Et vous voulez encor m'obtenir malgré moi !
Sous ombre d'une foi qui se tient en réserve,
Je dois à votre amour ce qu'un autre conserve ;
A moins que d'être ingrate à mon libérateur,
A moins que d'adorer un lâche adorateur,
Que d'être à mes parens, aux dieux même rebelle,
Vous crirez après moi sans cesse *à l'infidelle !*
C'étoit aux yeux du monstre, au pied de ce rocher
Que l'effet de ma foi se devoit rechercher.
Mon ame encor pour vous de même ardeur pressée,
Vous eût tendu la main au mépris de Persée,
Et cru plus glorieux qu'on m'eût vue aujourd'hui
Expirer avec vous que régner avec lui.
Mais puisque vous m'avez envié cette joie,
Cessez de m'envier ce que le ciel m'envoie ;
Et souffrez que je tâche enfin à mériter,
Au refus de Phinée un fils de Jupiter.

PHINÉE.

Je perds donc tems, madame, et votre ame obstinée
N'a plus amour, ni foi, ni pitié pour Phinée?
Un peu de vanité qui flatte vos parens,
Et d'un rival adroit les respects apparens,
Font plus en un moment, avec leurs artifices,
Que n'ont fait en six ans ma flâme et mes services?
Je ne vous dirai point que de pareils respects
A tout autre que vous pourroient être suspects;
Que qui peut se priver de la personne aimée,
N'a qu'une ardeur civile, et fort mal allumée,
Que dans ma violence on doit voir plus d'amour;
C'est un présent des cieux, faites-lui votre cour;
Plus fidelle qu'à moi, tenez-lui mieux parole;
J'en vais rougir pour vous, cependant qu'il me vole,
Mais ce rival peut-être, après m'avoir volé,
Ne sera pas toujours sur ce cheval ailé.

ANDROMEDE.

Il n'en a pas besoin, s'il n'a que vous à craindre.

PHINÉE.

Il peut avec le tems être le plus à plaindre.

ANDROMEDE.

Il porte à son côté de quoi l'en garantir.

PHINÉE.

Vous l'attendez ici, je vais l'en avertir.

CASSIOPE.

Son amour peut sans vous nous rendre cet office.

PHINÉE.

Le mien s'efforcera pour ce dernier service.

Vous pouvez cependant divertir vos esprits
A rendre compte au roi de vos justes mépris.

SCENE III.

CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE,
suite du roi et de la reine.

CEPHÉE.

Que faisoit là Phinée? Est-il si téméraire, 1)
Que ce que font les dieux il pense à le défaire?

CASSIOPE.

Après avoir prié, soupiré, menacé,
Il vous a vu, seigneur, et l'orage a passé.

CEPHÉE.

Et vous prêtiez l'oreille à ses discours frivoles?

CASSIOPE.

Un amant qui perd tout peut perdre des paroles;
Et l'écouter sans trouble, et sans rien hasarder,
C'est la moindre faveur qu'on lui puisse accorder.
Mais, seigneur, dites-nous si Jupiter propice
Se déclare en faveur de votre sacrifice,
Si de notre famille il se rend le soutien,
S'il consent l'union de notre sang au sien?

CEPHÉE.

Jamais les feux sacrés et la mort des victimes
N'ont daigné mieux répondre à des vœux légitimes.

1) Cette scène est encore plus froide.

Tous auspices heureux, et le grand Jupiter
Par des signes plus clairs ne pouvoit l'accepter,
A moins qu'y joindre encor l'honneur de sa présence,
Et de sa propre bouche assurer l'alliance.

CASSIOPE.

Les nymphes de la mer nous en ont fait autant;
Toutes ont hors des flots paru presqu'à l'instant:
Et leurs benins regards envoyés au rivage,
Avecque notre encens ont reçu notre hommage.
Après le sacrifice honoré de leurs yeux,
Où Neptune à l'envi mêloit ses demi-dieux,
Toutes ont témoigné d'un penchement de tête,
Consentir au bonheur que le ciel nous apprête;
Et nos soumissions désarmant leurs dédains,
Toutes ont pour adieu battu l'onde des mains.
Que si même bonheur suit les vœux de Persée,
Qu'il ait vu de Junon sa prière exaucée,
Nous n'avons plus à craindre aucun sinistre effet.

CEPHÉE.

Les dieux ne laissent point leur ouvrage imparfait;
N'en doutez point, madame, aussi-bien que Neptune,
Junon consentira notre bonne fortune.
Mais que nous veut Aglante?

SCENE IV.

CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, AGLANTE, suite du roi et de la reine.

AGLANTE.

Ah! seigneur, au secours,
Du généreux Persée on attaque les jours.
Presque au sortir du temple une troupe mutine
Vient de l'environner, et déjà l'assassine.
Phinée en les joignant furieux et jaloux,
Leur a crié : Main basse, à lui seul, donnez tous.
Ceux qui l'accompagnoient tout aussitôt se rendent:
Clyte et Nylée encor vaillamment le défendent;
Mais ce sont vains efforts de peu d'autres suivis,
Et je viens toute en pleurs vous en donner avis.

CASSIOPE.

Dieux! est-ce là l'effet de tant d'heureux présages?
Allez, gardes, allez signaler vos courages,
Allez perdre ce traître, et punir ce voleur
Qui prétend sous le nombre accabler la valeur.

CEPHÉE.

Modérez vos frayeurs, et vous, séchez vos larmes.
Le ciel n'a pas besoin du secours de nos armes;
Il a de ce héros trop pris les intérêts
Pour n'avoir pas pour lui des miracles tout prêts:
Et peut-être bientôt sur ce lâche adversaire
Vous entendrez tomber le foudre de son père.

Jugez de l'avenir par ce qui s'est passé ;
Les dieux achèveront ce qu'ils ont commencé :
Oui, les dieux à leur sang doivent ce privilége ;
Y mêler notre main c'est faire un sacrilége.

CASSIOPE.

Seigneur, sur cet espoir hasarder ce héros,
C'est trop....

SCENE V.

CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PHORBAS, AGLANTE, suite du roi et de la reine.

PHORBAS.

Mettez, grand roi, votre esprit en repos ;
La tête de Méduse a puni tous ces traîtres.

CEPHÉE.

Le ciel n'est point menteur, et les dieux sont nos maîtres.

PHORBAS.

Aussitôt que Persée a pu voir son rival,
« Descendons, a-t-il, en un combat égal ;
» Quoique j'aie en ma main un entier avantage,
» Je ne veux que mon bras, ne prends que ton courage,
» Prends, prends cet avantage, et j'userai du mien, »
Dit Phinée, et soudain sans plus répondre rien,
Les siens donnent en foule, et leur troupe pressée
Fait choir Ménale et Clyte aux pieds du grand Persée.

Il s'écrie aussitôt, « Amis, fermez les yeux,
» Et sauvez vos regards de ce présent des cieux:
» J'atteste qu'on m'y force, et n'en fais plus d'excuse. »
Il découvre à ces mots la tête de Méduse. 1)
Soudain j'entends des cris qu'on ne peut achever;
J'entends gémir les uns, les autres se sauver;
J'entends le repentir succéder à l'audace;
J'entends Phinée enfin qui lui demande grace.
« Perfide, il n'est plus tems, » lui dit Persée. Il fuit.
J'entends comme à grands pas ce vainqueur le poursuit,
Comme il court se venger de qui l'osoit surprendre; 2)
Je l'entends s'éloigner, puis je cesse d'entendre.

1) *Il découvre à ces mots la tête de Méduse, etc.* Voici presque le seul morceau où l'on retrouve *Corneille*. Cette image des guerriers pétrifiés par la tête de *Méduse* est imitée d'*Ovide*.

Immotusque silex armataque mansit imago.

Quinault n'a point exprimé ce qu'*Ovide* et *Corneille* ont si bien peint.

Je ne ferai point ici de remarque sur cette phrase qui n'est pas française; *descendons en un combat;* sur ces mots, *ne prends que ton courage; fais choir Ménale; sauvez vos regards.* Je n'ai presque point examiné le style de cette pièce; il est trop négligé et trop incorrect. La pièce d'ailleurs est oubliée, et il n'y a que celles qui sont restées au théâtre sur lesquelles on puisse entrer dans des détails utiles.

2) Cette description parait digne des bons ouvrages de *Corneille*.

Alors, ouvrant les yeux par son ordre fermés,
Je vois tous ces méchans en pierre transformés;
Mais l'un plein de fureur, et l'autre plein de crainte,
En porte sur le front l'image encore empreinte;
Et tel vouloit frapper, dont le coup suspendu
Demeure en sa statue à demi-descendu;
Tant cet affreux prodige....

SCENE VI.

CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE, suite du roi et de la reine.

CEPHÉE, *à Persée.*

Est-il puni, ce lâche,
Cet impie ?

PERSÉE.

Oui, seigneur; et si sa mort vous fâche,
Si c'est de votre sang avoir fait peu d'état....

CEPHÉE.

Il n'est plus de ma race après son attentat,
Ce crime l'en dégrade; et ce coup téméraire
Efface de mon sang l'illustre caractère.
Perdons-en la mémoire, et faisons-la céder
A l'heur de vous revoir, et de vous posséder,
Vous que le juste ciel, remplissant son oracle,
Par miracle nous donne, et nous rend par miracle.

Entrons dedans ce temple, où l'on n'attend que vous,
Pour nous unir aux dieux par des liens si doux;
Entrons sans différer.
(*Les portes se ferment comme ils veulent entrer.*)
Mais quel nouveau prodige
Dans cet excès de joie à craindre nous oblige?
Qui nous ferme la porte, et nous défend d'entrer
Où tout notre bonheur se devoit rencontrer?

PERSÉE.

Puissant maître du foudre, est-il quelque tempête
Que le destin jaloux à dissiper m'apprête?
Quelle nouvelle épreuve attaque ma vertu?
Après ce qu'elle a fait le désavoûrois-tu?
Ou si c'est que le prix dont tu la vois suivie,
Au bonheur de ton fils te fait porter envie?

SCENE VII.

MERCURE, CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PERSÉE, PHORBAS; AGLANTE, suite du roi et de la reine.

MERCURE, *au milieu de l'air.* 1)

Roi, reine, et vous princesse, et vous heureux vainqueur,
Que Jupiter mon père
Tient pour mon digne frère,

1) On pouvait se passer de *Mercure*,

Ne craignez plus du sort la jalouse rigueur,
Ces portes du temple fermées,
Dont vos ames sont alarmées,
Vous marquent des faveurs où tout le ciel consent:
Tous les dieux sont d'accord de ce bonheur suprême;
Et leur monarque tout-puissant
Vous le vient apprendre lui-même.

(*Mercure revole en haut.*)

CASSIOPE.

Redoublons donc nos vœux, redoublons nos ferveurs,
Pour mériter du ciel ces nouvelles faveurs.

CHOEUR *de musique.*

Maître des dieux, hâte-toi de paroître,
Et de verser sur ton sang et nos rois
Les graces que garde ton choix
A ceux que tu fais naître.

Fais choir sur eux de nouvelles couronnes,
Et fais-nous voir, par un heur accompli,
Qu'ils ont tous dignement rempli
Le rang que tu leur donnes.

(*Tandis qu'on chante, Jupiter descend du ciel dans un trône tout éclatant d'or et de lumières, enfermé dans un nuage qui l'environne. A ses deux côtés deux autres nuages apportent jusqu'à terre Junon et Neptune, appaisés par les sacrifices des amans. Ils se déploient en rond autour de celui de Jupiter, et occupant toute la face du théâtre, ils font le plus agréable spectacle de toute cette représentation.*)

SCENE DERNIERE.

JUPITER, JUNON, NEPTUNE, CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE, suite du roi et de la reine.

JUPITER, *dans son trône au milieu de l'air.*

Des noces de mon fils la terre n'est pas digne,
La gloire en appartient aux cieux;
Et c'est là ce bonheur insigne
Qu'en vous fermant mon temple ont annoncé les dieux.
Roi, reine, et vous amans, venez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le nectar et l'ambroisie
Vous seront comme à nous prodigué chaque jour.
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des autels.

JUNON, *à Persée.*

Junon même y consent, et votre sacrifice
'A calmé les fureurs de son esprit jaloux.

NEPTUNE, *à Cassiope.*

Neptune n'est pas moins propice,
Et vos encens désarment son courroux.

JUNON.

Venez, héros, et vous Céphée,

Prendre là-haut vos places de ma main.

NEPTUNE.

Reine, venez; que ma haine étouffée
Vous conduise elle-même à cet heur souverain.

PERSÉE.

Accablés et surpris d'une faveur si grande....

JUNON.

Arrêtez là votre remercîment,
L'obéissance est le seul compliment
Qu'agrée un dieu quand il commande.

(*Si tôt que Junon a dit ces vers, elle fait prendre place au roi et à Persée auprès d'elle. Neptune fait le même honneur à la reine et à la princesse Andromède; et tous ensemble remontent dans le ciel qui les attend, pendant que le peuple, pour acclamation publique, chante ces vers qui viennent d'être prononcés par Jupiter.*)

CHŒUR.

Allez, amans, allez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le nectar et l'ambroisie
Vous seront comme aux dieux prodigués chaque jour,
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des autels.

Fin du cinquième et dernier acte.

EXAMEN
D'ANDROMEDE.

Le sujet de cette pièce est si connu par ce qu'en dit Ovide aux quatrième et cinquième livres de ses métamorphoses, qu'il n'est point besoin d'en importuner le lecteur. Je me contenterai de lui rendre compte de ce que j'y ai changé, tant par la liberté de l'art, que par la nécessité de l'ordre du théâtre, et pour donner plus d'éclat à sa représentation.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille, que de la sienne propre, d'autant qu'il est plus extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée, ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement, et qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-même eût attendu si tard à éclater, vu que c'est dans la jeunesse que la beauté est plus parfaite, et que le jugement étant moins formé, donne plus de lieu à des vanités de cette nature, et non pas lorsque cette même beauté commence d'être sur le retour, et que l'âge a mûri l'esprit de la personne qui s'en seroit enorgueillie en un autre tems.

Ensuite, j'ai supposé que l'oracle d'Ammon n'avoit pas condamné précisément Andromède à être dévorée par le monstre, mais qu'il avoit ordonné

seulement qu'on lui exposât tous les mois une fille, qu'on jetât le sort pour voir celle qui lui devoit être livrée, et que cet ordre ayant déjà été exécuté cinq fois, on étoit au jour qu'il le falloit suivre pour la sixième, qui par là devient un jour illustre, remarquable et attendu, non-seulement par tous les acteurs de la tragédie, mais par tous les sujets d'un roi.

J'ai introduit Persée comme un chevalier errant, qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, et non pas comme se rencontrant par hasard dans le tems qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir, parce qu'il la voit promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parce qu'il voit son mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse, qu'après que ses parens l'ont assuré qu'elle l'épouseroit si tôt qu'il l'auroit délivrée. J'ai changé aussi la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du roi, dont Ovide le nomme frère; le mariage de deux cousins me semblant plus supportable dans nos façons de vivre, que celui de l'oncle et de la nièce, qui eût paru un peu plus étrange à mes auditeurs.

Les peintres qui cherchent à faire voir leur art dans les nudités ne manquent jamais à nous représenter Andromède nue au pied du rocher où

elle est attachée, quoiqu'Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre; quoiqu'Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine toute extraordinaire et merveilleuse, et empêche que Persée ne soit pris pour Mercure: outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vu que le même Ovide raconte que si tôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé sortit de cette Gorgone, et que Persée s'en put saisir dès-lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée et Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au ciel sur la fin de la pièce, pour y faire les noces de ces amans, comme si la terre n'en étoit pas digne.

Au reste, comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me suis point non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute chose que Céphée régnoit en Ethiopie, sans désigner sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'est pas fort connue, et celle du tems de Céphée encore moins. Je me contenterai donc de vous dire qu'il falloit que Céphée régnât en quelque pays maritime, et que sa ville capitale fût sur le bord de la mer.

Il se pouvoit faire que Céphée eût conquis cette ville de Joppé, et la Syrie même où elle est située. Pline l'assure au vingt-neuvième chapitre du sixième livre, par cette raison que l'histoire d'Andromède s'y est passée, *Æthiopiam imperitasse Syriæ Cephei regis ætate patet Andromedæ fabulis.* Mais ceux qui voudront contester cette opinion peuvent répondre que ce n'est que prouver une erreur par une autre erreur, et éclaircir une chose douteuse par une encore plus incertaine. Quoi qu'il en soit, celle d'Ovide ne peut subsister avec celle-là ; et quelques bons yeux qu'eût Persée, il est impossible qu'il découvrît d'une seule vue l'Ethiopie et Joppé; ce qu'il auroit dû faire, si ce qu'entend ce poëte par *Cephea arva* n'étoit autre chose que son territoire.

Le même Ovide dans quelqu'une de ses épîtres, ne fait pas Andromède blanche, mais basanée,

Andromede patriæ fusca colore suæ.

Néanmoins dans la métamorphose, il nous en donne une autre idée à former, lorsqu'il dit, que n'eût été ses cheveux qui voltigeoient au gré du vent, et les larmes qui lui couloient des yeux, Persée l'eût prise pour une statue de marbre.

Marmoreum ratus esset opus.

Ce qui semble ne se pouvoir entendre que du marbre blanc, étant assez inoui que l'on compare

la beauté d'une fille à une autre sorte de marbre. D'ailleurs, pour la préférer à celle des Néréïdes que jamais on n'a fait noires, il falloit que son teint eût quelque rapport avec le leur, et que par conséquent elle n'eût pas celui que communément nous donnons aux Ethiopiens. Disons donc qu'elle étoit blanche, puisqu'à moins de cela il n'auroit pas été vraisemblable que Persée, qui étoit né dans la Grèce, fût devenu amoureux d'elle. Nous aurons de ce parti le consentement de tous les peintres, et l'autorité du grand Héliodore, qui n'a fondé la blancheur de sa Chariclée que sur un tableau d'Andromède. Pline, au huitième chapitre de son cinquième livre, fait mention de certains peuples d'Afrique qu'il appelle *Leuco-Æthiopes.* Si l'on s'arrête à l'étymologie de leur nom, ces peuples devoient être blancs, et nous en pouvons faire les sujets de Céphée, pour donner à cette tragédie toute la justesse dont elle a besoin touchant la couleur des personnages qu'elle introduit sur la scène.

Vous y trouverez cet ordre gardé dans les changemens de théâtre, que chaque acte, aussi-bien que le prologue a sa décoration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique, que je n'ai employé qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui les

empêche de prêter attention à ce que pourroient dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre. Mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auroient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elle avoient eu à les instruire de quelque chose qui fût important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne sont pas dans cette tragédie comme des agrémens détachés; elles en sont en quelque sorte le nœud et le dénouement, et y sont si nécessaires, que vous n'en sauriez retrancher aucune, que vous ne fassiez tomber tout l'édifice.

Les diverses décorations dont les pièces de cette nature ont besoin, nous obligeant à placer les parties de l'action en divers lieux particuliers, nous forcent de pousser un peu au-delà de l'ordinaire l'étendue du lieu général qui les renferme ensemble, et en constitue l'unité. Il est mal-aisé qu'une ville y suffise; il y faut ajouter quelques dehors voisins, comme est ici le rivage de la mer. C'est la seule décoration que la fable m'a fournie; les quatre autres sont de pure invention. Il auroit été superflu de les spécifier dans les vers, puisqu'elles sont présentes à la vue; et je ne tiens pas

qu'il soit besoin qu'elles soient si propres à ce qui s'y passe, qu'il ne se soit pu passer ailleurs aussi commodément : il suffit qu'il n'y ait pas de raison pourquoi il se doive plutôt passer ailleurs, qu'au lieu où il se passe. Par exemple, le premier acte est une place publique, proche du temple où se doit jeter le sort, pour savoir quelle victime on doit ce jour-là livrer au monstre. Tout ce qui s'y dit se diroit aussi-bien dans un palais, ou dans un jardin ; mais il se dit aussi-bien dans cette place qu'en ce jardin, ou dans ce palais. Nous pouvons choisir un lieu selon le vraisemblable, ou le nécessaire ; et il suffit qu'il n'y ait aucune répugnance du côté de l'action au choix que nous en faisons, pour le rendre vraisemblable, puisque cette action ne nous présente pas toujours un lieu nécessaire, comme est la mer et ses rochers au troisième acte, où l'on voit l'exposition d'Andromède, et le combat de Persée contre le monstre, qui ne pouvoit se faire ailleurs. Il faut néanmoins prendre garde à choisir d'ordinaire un lieu découvert, à cause des apparitions des dieux qu'on introduit. Andromède, au second acte, seroit aussi-bien dans son cabinet que dans le jardin, où je la fais s'entretenir avec ses nymphes, et avec son amant; mais comment se feroit l'apparition d'Eole dans ce cabinet ? comment les vents l'en pourroient ils enlever, à moins que de la faire passer par la cheminée, comme nos sorciers ? Par cette

raison, il peut y avoir quelque chose à dire à celle de Junon, au quatrième acte, qui se passe dans la salle du palais royal; mais comme ce n'est qu'une apparition simple d'une déesse qui peut se montrer ou disparoître, où, et quand il lui plaît, et ne fait que parler aux acteurs, rien n'empêche qu'elle ne se soit faite dans un lieu fermé. J'ajoute que, quand il y auroit quelque contradiction de ce côté-là, la disposition de nos théâtres seroit cause qu'elle ne seroit pas sensible aux spectateurs. Bien qu'ils représentent en effet des lieux fermés, comme une chambre, ou une salle, ils ne sont fermés par le haut que de nuages; et quand on voit descendre le char de Junon du milieu de ces nuages qui ont été continuellement en vue, on ne fait pas une réflexion assez prompte, ni assez sévère sur le lieu qui devroit être fermé d'un lambris, pour y trouver quelque manque de justesse.

L'oracle de Vénus, au premier acte, est inventé avec assez d'artifice, pour porter les esprits dans un sens contraire à sa vraie intelligence; mais il ne le faut pas prendre pour le vrai nœud de la pièce, autrement elle seroit achevée dès le troisième, où l'on en verroit le dénouement. L'action principale est le mariage de Persée avec Andromède; son nœud consiste en l'obstacle qui s'y rencontre du côté de Phinée à qui elle est promise, et son dénouement en la mort de ce mal-

heureux amant, après laquelle il n'y a plus d'obstacle. Je puis dire toutefois à ceux qui voudront prendre absolument cet oracle de Vénus pour le nœud de cette tragédie, que le troisième acte n'en éclaircit que les premiers vers, et que les derniers ne se font entendre que par l'apparition de Jupiter et des autres dieux qui terminent la pièce.

La diversité de la mesure et de la croisure des vers que j'y ai mêlés, me donne occasion de tâcher à les justifier, et particulièrement les stances dont je me suis servi en beaucoup d'autres poëmes, et contre qui je vois quantité de gens d'esprit et savans au théâtre témoigner aversion. Leurs raisons sont diverses. Les uns ne les improuvent pas tout à fait ; mais ils disent que c'est trop mendier l'acclamation populaire en faveur d'une antithèse, ou d'un trait spirituel, qui ferme chacun de leurs couplets, et que cette affectation est une espèce de bassesse qui ravale trop la dignité de la tragédie. Je demeure d'accord que c'est quelque espèce de fard; mais puisqu'il embellit notre ouvrage, et nous aide mieux à atteindre le but de notre art, qui est de plaire, pourquoi devons-nous renoncer à cet avantage ? Des anciens se servoient sans scrupule, et même dans les choses extérieures, de tout ce qui les y pouvoit faire arriver. Euripide vêtoit ses héros malheureux d'habits déchirés, afin qu'ils fissent plus de pitié ; et Aristophane fait commencer sa comédie des grenouilles par Xan-

thias monté sur un âne, afin d'exciter plus aisément l'auditeur à rire. Cette objection n'est donc pas d'assez d'importance pour nous interdire l'usage d'une chose qui tout à la fois nous donne de la gloire, et de la satisfaction à nos spectateurs.

Il est vrai qu'il faut leur plaire selon les règles, et c'est ce qui rend l'objection des autres plus considérables, en ce qu'ils veulent trouver quelque chose d'irrégulier dans cette sorte de vers. Ils disent que, bien qu'on parle en vers sur le théâtre, on n'est présumé ne parler qu'en prose; qu'il n'y a que cette sorte de vers que nous appelons alexandrins, à qui l'usage laisse tenir nature de prose; que les stances ne sauroient passer que pour vers, et que par conséquent nous n'en pouvons mettre avec vraisemblance en la bouche d'un acteur, s'il n'a eu le loisir d'en faire, ou d'en faire faire par un autre, et de les apprendre par cœur.

J'avoue que les vers qu'on récite sur le théâtre sont présumés être prose: nous ne parlons pas d'ordinaire en vers; et sans cette fiction leur mesure et leur rime sortiroient du vraisemblable. Mais par quelle raison peut-on dire que les vers alexandrins tiennent nature de prose, et que ceux des stances n'en peuvent faire autant? Si nous en croyons Aristote, il faut se servir au théâtre des vers qui sont les moins vers, et qui se mêlent au langage commun, sans y penser, plus souvent que les autres. C'est par cette raison que les poëtes

tragiques ont choisi l'ïambique plutôt que l'hexamètre, qu'ils ont laissé aux épopées, parce qu'en parlant sans dessein d'en faire, il se mêle dans nos discours plus d'ïambiques que d'exhamètres. Par cette même raison, les vers de stances sont moins vers que les alexandrins, parce que parmi notre langage commun, il se coule plus de ces vers inégaux, les uns courts, les autres longs, avec des rimes croisées et éloignées les unes des autres, que de ceux dont la mesure est toujours égale, et les rimes toujours mariées Si nous nous en rapportons à nos poëtes grecs, ils ne se sont pas tellement arrêtés aux ïambiques, qu'ils ne se soient servis d'anapestiques, de trochaïques, et d'exhamètres même, quand ils l'ont jugé à propos. Sénèque en a fait autant qu'eux, et les Espagnols, ses compatriotes, changent aussi souvent de genre de vers que de scènes. Mais l'usage de France est autre, à ce qu'on prétend, et ne souffre ques le alexandrins à tenir lieu de prose. Sur quoi je ne puis m'empêcher de demander qui sont les maîtres de cet usage, et qui peut l'établir sur le théâtre, que ceux qui l'ont occupé avec gloire depuis trente ans, dont pas un ne s'est défendu de mêler des stances dans quelques-uns des poëmes qu'ils y ont donnés ; je ne dis pas dans tous, car il ne s'en offre pas d'occasion en tous, et elles n'ont pas bonne grace à exprimer tout. La colère, la fureur, la menace, et tels autres mouvemens vio-

lens ne leur sont pas propres; mais les déplaisirs, les irrésolutions, les inquiétudes, les douces rêveries, et généralement tout ce qui peut souffrir à un acteur de prendre haleine, et de penser à ce qu'il doit dire ou résoudre, s'accommode merveilleusement avec leurs cadences inégales, et avec les pauses qu'elles font faire à la fin de chaque couplet. La surprise agréable que fait à l'oreille ce changement de cadence imprévu, rappelle puissamment les attentions égarées : mais il y faut éviter le trop d'affectation. C'est par là que les stances du Cid sont inexcusables ; et les mots de *peine* et *Chimène*, qui font la dernière rime de chaque strophe, marquent un jeu du côté du poëte, qui n'a rien de naturel du côté de l'acteur. Pour s'en écarter moins, il seroit bon de ne régler point toutes les strophes sur la même mesure, ni sur les mêmes croisures de rimes, ni sur le même nombre de vers. Leur inégalité en ces trois articles approcheroit davantage du discours ordinaire, et sentiroit l'emportement et les élans d'un esprit qui n'a que sa passion pour guide, et non pas la régularité d'un auteur qui les arrondit sur le même tour. J'y ai hasardé celle de la paix dans le prologue de la Toison d'or, et tout le dialogue de celui de cette pièce qui ne m'a pas mal réussi. Dans tout ce que je fais dire aux dieux dans les machines, on trouvera le même ordre, ou le même désordre. Mais je ne pourrois approu-

ver qu'un acteur, touché fortement de ce qui lui vient d'arriver dans la tragédie, se donnât la patience de faire des stances, ou prît soin d'en faire faire par un autre, et de les apprendre par cœur, pour exprimer son déplaisir devant les spectateurs. Ce sentiment étudié ne les toucheroit pas beaucoup, parce que cette étude marqueroit un esprit tranquille, et un effort de mémoire, plutôt qu'un effet de passion. Outre que ce ne seroit plus le sentiment présent de la personne qui parleroit, mais tout au plus celui qu'elle auroit eu en composant ces vers, et qui seroit assez ralenti par cet effort de mémoire, pour faire que l'état de son ame ne répondît plus à ce qu'elle prononceroit, l'auditeur ne s'y laisseroit pas émouvoir, et le verroit trop prémédité pour le croire véritable; du moins c'est l'opinion d'Horace, avec lequel je finis cette remarque.

Nec nocte paratum
Plorabit, qui me volet incurvasse querela.

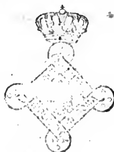


TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TOME SEPTIÈME.

Fin de la table du tome septième.



